

NANTES





NANTES

NANTES

Son histoire

Sa marine

Ses monuments



En vente

à la Librairie Achille Coiffard

7, rue de la Fosse, à Nantes

PAUL CAILLAUD

Au fil de la chronique nantaise

ARMEL DE WISMES

Histoire de la marine nantaise

JOSEPH STANY GAUTHIER

Histoire monumentale de Nantes

Au fil de la chronique nantaise

APRÈS D'AUTRES...

...Une bombe peut faire disparaître une maison, un quartier, demain la ville. Sur l'emplacement nu, après-demain, des forces spirituelles proclameront le nom de la Cité renaissante...

(Les Nantais sous les bombardements, 1946.)

AVANT de donner le premier coup de pinceau à cette fresque, qui va se dérouler sur vingt siècles, renouvelons le rite antique qui voulait qu'on prit force et courage en touchant la terre natale.

Cette ville, dont nous allons essayer, après tant d'autres, de récrire la chronique, il faut d'abord communier en elle, la considérer sous son aspect présent, se pénétrer qu'il n'y a pas là seulement une agglomération de pierres, de ciment, de fer, d'ardoises, agencée suivant les convenances du moment. C'est une création continue.

Il faut la contempler avec les yeux de l'âme. Ainsi, nous décèlerons, au delà de la matière inerte, les souvenirs, les effigies, les générations passées. La contempler toute... D'où peut-on en dominer le panorama ? Le pont-transbordeur sera peut-être demain démoli pièce à pièce, comme un jeu d'enfant. Alors, le beffroi de Sainte-Croix, près de sa vénérable cloche, ou mieux, la cathédrale — encore que lui fasse concurrence, dans cet office, le nouvel hôpital dont la masse durement quadrangulaire écrase la ville.

Votre regard est attiré d'abord par le cours large et riche d'activités de la Loire. Franchissant le coteau de l'Hermitage,

il atteint, dans une diaphane brume bleue, l'île Cheviré, face à l'avenue maritime des usines.

A droite, le vieux quartier de Chantenay, éventré maintenant de voies claires.

Le parc de Procé, demain, sera enserré par des quartiers urbains. Revenez par la route de Rennes. Avec les routes de Vannes, Paris, Clisson, La Rochelle, elle donna bien du souci aux Allemands. Chaque soir et chaque matin s'y dessinait une étoile lumineuse de bicyclettes. Au sud, la Loire, les ponts crevés par les bombes, Saint-Sébastien. Le héros de Waterloo, Cambronne, qui se défendit toujours d'avoir prononcé le mot « sublime », y mourut ; et, très vraisemblablement, y naquit Elisa Mercœur.

En deçà de l'hôpital Saint-Jacques, vous revenez au cœur de la ville par les « Ponts », comme disaient les vieux Nantais. Ayant franchi les chantiers navals sonores et le port, votre regard suivra le droit tracé de la rue du Calvaire. Réjouissons-nous que les quartiers les plus significatifs aient été bellement traités, tels la place Royale et les quais. Nantes reste Nantes.

Et la roue tourne. Les jolis paysages de l'Erdre vous conduisent à l'église Saint-Donatien, dans le cimetière de laquelle subsiste un des vestiges les plus anciens de la ville, une chapelle du IX^e siècle. Et voici la gare, au pied de laquelle les ingénieurs, rendant la monnaie de sa pièce à saint Félix, envoyèrent l'Erdre dans la Loire.

Après ce périple, le regard se referme sur le centre de la cité. C'est ici le triangle historique : la cathédrale, le château des ducs, l'Hôtel de Ville, et aussi le cœur et le cerveau de la ville moderne.

Mais celle-ci, avec son port et ses navires, ses églises et ses musées, ses théâtres et ses institutions de culture et d'art, ses activités, n'est pas « tout » Nantes. Nantes, c'est aussi la région nantaise, dont elle reçoit les effluves, la sève, la couleur de son ciel.

Le pays nantais est bien soudé autour de sa ville capitale. Son fleuve entrouvre une bouche gourmande sur l'Atlantique. L'ombre de Balzac rôde du Croisic à Guérande. Celles aussi de Stendhal, de François Coppée, d'Alphonse Daudet, de

Charles Le Goffic et, vers Mesquer, celle du bon musicien Paul Ladmiralet ; et à Piriac, celle, tourmentée et inquiète, d'Alphonse de Châteaubriant ; et, au milieu de la Brière désolée, ouverte au vent de mer, celle du délicat poète Guy Cadou.

Avec la Vilaine, il côtoie la Bretagne idéale. Des marais de l'Oust, que hantent les héros de Paul Féval, on aborde au recueillement monastique de Saint-Gildas-des-Bois. Les forêts de Blain et de Châteaubriant moutonnent déjà. Le gracieux et émouvant fantôme de Françoise de Châteaubriant, maîtresse diserte et fine, y pleure le dolent amour dont elle périt. Vous êtes à deux pas de la belle et placide M^{me} de Sénennes, que peignit Ingres et dont Gernoux écrivit l'histoire. Vers l'est, des noms au hasard : Couffé, nid des Charette ; Pouilly, où menait son travail de bénédictin le bon graveur Corabœuf ; Ancenis, patrie de Léon Séché et de Joachim du Bellay.

Est-il pays plus harmonieux que ce val où la Loire contourne des îles verdoyantes, entre des coteaux infléchis avec grâce. Oudon, et sa tour du IX^e, Champocé et son château de Barbe-bleue, Champtoceaux, le Cellier, la Varenne, quel charmant horizon, où se confirme l'heureuse diversité du « pays nantais » !

Dans le domaine du Muscadet ? Voici le Pallet, foyer natal de l'Esbaillart de Villon, à qui d'autres préférèrent la fidèle Héloïse. A Vallet nous sommes dans le pays du bon historien Gabory, qui écrivit l'histoire de la Vendée. Arrêtons-nous à Clisson, en évoquant le souvenir du baron Lemot et de Cacault qui surent entourer le château tragique d'une riante petite cité italienne. Saint-Fiacre, saluez-y la mémoire de Marc Elder. Poussez jusqu'à la Bernerie, où l'alerte capitaine Lacroix, qui n'a point oublié le « col bleu » que nous portions ensemble, écrivit une œuvre unique à la gloire de la marine à voiles. Peut-on indiquer du doigt Paimbeuf sans rappeler l'historien Pitre-Chevalier et le poète Joseph Rousse ?

Tant de noms dignes de révérence méritent qu'on leur associe ceux de la touchante Elisa Mercœur, et de l'envieux Souvestre, et du délicieux Monselet, et de Guépin, Mellinet, Jules Verne, et Giraud-Mangin, et Bernard Roy, et d'autres. Pour tous on ne marquerait qu'une part de leur domaine spiri-

tuel si l'on fermait la ville à sa limite ; de même, on commettrait une injustice en déniait à ceux qui ne sont pas nés dans l'enceinte, leur titre d'écrivains nantais, et la part d'influence qu'ils eurent dans la réputation de notre Nantes.

Voici mise en place la toile de fond devant laquelle va se dérouler cette chronique. Mais « Chronique », entendez-vous, et non « histoire » solennelle.

Tant de chercheurs se sont penchés sur les archives où elle est consignée ! Notre maître reste dans ce temps M. Giraud-Mangin, et combien peut-on regretter qu'il n'ait pu mener à bien sa grandiose histoire. Qui pourra la reprendre, avec l'érudition confiante d'un Mellinet écrivant ses douze volumes ? Ce serait faute d'omettre alors Pierre Lelièvre, et sa magistrale étude du XVIII^e siècle ; le président Abel Durand, qui revendique avec force, dans un livre brillamment préfacé par G. Rondeau, le rang de capitale de l'Ouest pour Nantes ; de Guilloux, de Fonteneau et Rauch, des Travers, Dugast-Matifeux, Orioux, Libaudière, Pied, Maître, Delattre, Chassin, Sée, Belfond, de la Nicollière, des collaborateurs de la savante Société archéologique, dont j'ai cité les noms au cours de ces pages trop rapides¹.

L'histoire ne s'invente pas. On ne peut en écrire sans se reporter à ceux qui l'ont écrite avant nous. En présenter un « raccourci », c'est faire œuvre tout simplement de « metteur en scène », et il convient de le bien préciser avant toutes choses.

Méditation devant un mur.

Ce jardin de l'hôtel de ville, que j'ai connu jadis dessiné en parc anglais, selon les plans de l'architecte du roi Gabriel, en 1727, il faut le voir sous un ciel gris d'octobre. La lumière y est reposante, sans éclat. Ses tilleuls vous mènent à la tranchée qui découvrait l'un des vestiges les plus antiques de la cité : le mur d'enceinte édifié dans la fin du III^e siècle, que flanquait une tour de Pierre de Dreux.

Nous avons tendance à associer à l'antiquité des choses la

1. Et que désignera la référence B.S.A.H.

notion du colossal, du gigantesque. Ce sont des hommes comme nous qui, à la sueur de leurs fronts et de leurs bras, ont construit cette muraille. Et cela nous les rend plus proches, plus fraternels, et fait leur chronique plus « nôtre ».

L'histoire n'est pas simple chronologie de dates, mais affaire d'hommes.

Et nous saisissons mieux ce qu'a de puéril — dût notre amour-propre en souffrir — la belle imagination d'un vieux chroniqueur, ne voulant pour auteur aux Nantais que « Namnès, fils de Galathée, 22^e roi des Gaules ». Nous ne pouvons même pas nous réclamer de Pythéas, géographe grec du IV^e siècle avant J.-C., qui semblait avoir vu Nantes dans *Corbilo*, port d'embarquement pour l'Angleterre. Nantes « devint un grand port de l'Atlantique sous les Romains », mais on cherche Corbilo entre Donges et le rocher de Saint-Nazaire, peut-être dans ces ruines que découvre la Loire avant Ancenis, face au « Petit Lyré » de Joachim du Bellay.

La vérité est plus modeste.

« Une petite anse se découpait sur la Loire, écrit Giraud-Mangin, une autre sur l'Erdre, vers la place actuelle des Petits-Murs, facilitant l'atterrissage des pirogues et des radeaux¹. Une source creusait un ruisseau qui se dirigeait vers le passage Bouchaud pour se déverser en Loire ; un autre ruisseau appelé au Moyen-Age ruisseau des Carmes, s'écoulait dans l'Erdre aux environs du barrage de l'Ecluse. Quelques talus, quelques palissades le long de ces vallonnements, et le site se trouvait bien protégés. Devant, passe le fleuve, large de 2 kilomètres, mais parsemé d'îles. » César y était arrivé, d'après ses commentaires, au printemps 56 avant J.-C. Son cerveau froid et lucide jugea vite la situation en Armorique. Il mit en chantier des galères, ce qui établit qu'on construisait des embarcations sur la rive de la Loire, et lança Brutus sur les Vénètes².

1. Il est assez curieux de rappeler que c'est à quelques pas plus loin, à la berge du pont disparu de l'Hôtel de ville, que venaient accoster les « plates » brièrannes chargées de « mottes », il y a un demi-siècle.

2. Le célèbre combat naval de l'an 54 entre la flotte romaine commandée par Brutus et les deux cent vingt vaisseaux vénètes aurait eu comme théâtre la baie du Croisic (Georges TATTEVIN, B.S.A.H., 1952).

La pierre trouvée en 1580 dans les fossés de l'ancien évêché et présentement encastrée dans la galerie de l'Hôtel de ville, porte que « Sous les auspices de l'empire et du dieu Volianus, les syndics des habitants du port ont bâti ce tribunal dans le quartier fréquenté par les navigateurs, avec des fonds provenant d'une contribution levée sur les habitants ». Ce qui prouve une certaine prospérité.

Nantes fut pillée, dévastée et incendiée lors des invasions, en l'an 275.

C'est en 312 que le temple de Volianus fut détruit, aux dires d'Albert de Morlaix, par l'évêque Eumélius. Entre ces deux dates fut construite l'enceinte qui contenait, dans son angle sud-ouest, la cité.

Vers le début du v^e siècle, les Romains ont maille à partir avec les Nantais. Ceux-ci les chasseront en 409. Ils reviennent en 439. Romains et Gaulois se retrouvent d'accord pour aider à la défaite d'Attila (451). Y eut-il, avant ces heurts, l'action du chef breton Conan Mériadec, vers 383 ? Gardons-en mémoire, au moins comme d'un symbole de l'esprit d'indépendance de nos ancêtres.

Les temps étaient révolus pour Rome.

Les légions invincibles étaient maintenant composées de Barbares. Les Germains rôdaient sur les routes, les Saxons à l'embouchure des fleuves.

Nantes s'en aperçut bien. Attaquée, pillée, volée, ses habitants meurtris... Le grand souci de sa population fut de se protéger, de protéger ses biens, de vivre repliée sur soi, cloisonnée dans ses classes héréditaires, à l'abri de sa noblesse sénatoriale.

Grégoire de Tours raconte que, vers l'an 490, un chef de bande, Chillon, assiégea Nantes pendant soixante jours. Chillon était campé sur les coteaux, entre le Marchix et Barbin, face à la ville dont la muraille allait jusqu'à la rue Gardedieu, et remontait à angle droit vers la place Louis XVI. La première église chrétienne avait été bâtie sur la crête, hors les murs, au temps de l'empereur Constantin, par l'évêque Ennius. A sa mort, lui succède saint Similien. Travers fixe à 330 l'époque de son épiscopat. La tradition veut qu'il ait été inhumé dans son

église qui, jusqu'en 397, resta l'église métropolitaine de Nantes, Vannes et Quimper¹.

Donc, Chillon en vit sortir « une longue procession, composée de personnages accourés de blanc, tenant des cierges allumés dans la main » et qui allait « au-devant d'une autre procession toute semblable sortant de l'église des glorieux saints Donatien et Rogatien. S'étant affectueusement salués, tous se mirent en oraison, et puis se retirèrent, chacune au lieu d'où elle était sortie. »

Les barbares furent tellement impressionnés par ce spectacle inusité qu'ils se débandèrent. Pierre Lelièvre met en scène non Chillon, mais Clovis qui assiégea Nantes en 496.

Et il en déduit, « pour légendaire que soit le récit », que le faubourg de Vannes était peuplé et habité (on en peut dire autant de Saint-Donatien) au moins par des moines. On en peut également inférer que ce quartier, correspondant à celui du Marchix, était protégé par des travaux de défense.

Voyez là, sans aucun doute, le rappel d'un fait historique, amplifié par l'intense foi qui est le privilège de toute initiation religieuse. Le christianisme avait fait son apparition en Gaule au III^e siècle et, ainsi, dans notre région nantaise. Des élites étaient formées par les écoles d'Autun, de Bordeaux, de Toulouse. Le christianisme imprégna les âmes et éleva les caractères à un haut point d'enthousiasme, à une héroïque acception, s'il était utile au rayonnement de la foi, du suprême sacrifice.

Ainsi firent Donatien et son frère Rogatien qui, lui, n'était pas encore baptisé. Ayant refusé d'honorer les dieux de l'Empire, ils furent atrocement décapités, là où la piété populaire — « hors les murs » — a élevé à leur mémoire une double croix.

Au milieu de ces heures troubles, mais nimbées d'une grande espérance, Nantes s'apprêtait à vivre, pendant mille ans, un cycle particulièrement remarquable de son histoire : le Cycle breton.

1. Il se pourrait que l'ancienne église Saint-Similien dans laquelle on trouva, en 1880, des briques romaines, ait été construite sur l'emplacement du temple d'Ennius.

Le péril vient de la mer...

Quand on considère le demi-millénaire qui va du VI^e siècle à la bataille d'Hastings (1066), on est frappé des grands déplacements humains qu'il a vu s'accomplir. Angles et Saxons venus de la région de l'Elbe envahissent la Grande-Bretagne et en chassent les Bretons. Ceux-ci passent la mer et, bien que catholiques comme eux, font refluer d'Armorique Gaulois et Gallo-Romains. Viendront plus tard du Nord les Danois et les Normands qui presseront Angles et Saxons, jusqu'à ce que ces mêmes Normands, établis en France, envahissent l'Angleterre. Et cela pour notre seul Occident.

Donc, les Bretons ont franchi la mer. Les nouveaux venus, sans désespérer, refoulent les populations autochtones, pillant, brigandant, dévastant, et poussant leur effort jusqu'à la Vilaine. Nantes et Rennes sont et restent des fiefs gallo-romains. Mais leur situation de clés des marches franco-bretonnes est peu enviable, la vague de chaque flot venant adverstement battre les murailles. Nantes sera l'enjeu de chaque attaque.

Approchons de plus près les événements. Vus d'à-présent, leur rythme, étendu dans la réalité sur plus de deux siècles, s'accélère et prend l'allure — je m'excuse de l'anachronisme —, d'un énorme « match » Bretagne-France.

Suivons-en les péripéties.

Clovis s'avance contre la Bretagne. La façon dont nous lisons l'histoire risque fort d'enlever tout relief à ces grands personnages barbares, cruels, sans scrupules, lourds de crimes accomplis sans hésitations ni remords. Clovis n'est pas que le Chef du vase de Soissons, ni le mari de sainte Clotilde. C'est un guerrier redoutable. Nantes subit très vite sa loi, se conformant en ceci aux démarches de saint Mélaïne, dont l'habileté politique concilie au roi franc les Gallo-Romains des marches. Voici le duel engagé.

Les Bretons qui réagissent contre Chilpéric et Frédégonde, rois de Neustrie, sont battus du côté de la Vilaine.

Le chef breton Warok, s'avance vers Nantes, razziant terriblement le pays. Heureusement, saint Félix a pris en mains

le destin de la cité nantaise : il lui assurera la paix pendant quelque temps.

Attachons son nom à la cathédrale. Il termina l'édifice qu'avait commencé l'évêque Everhamus, avec magnificence. Albert de Morlaix rapporte que « ce vaisseau était si superbe en sa structure et si riche en ornements et parures qu'il ne s'en trouvait point de pareil en toute la France ». La dédicace eut lieu le 30 septembre 560. Le doyen de la cathédrale prenait le titre de « doyen de la chrétienté ».

Tout cela témoigne du rayonnement qui émanait de l'œuvre du saint évêque. Il s'était employé à convertir les Saxons, envoyant saint Martin, un autre Nantais, au pays d'Herbauges, dont la population païenne, on le sait, s'abîma dans le lac de Grandlieu, qui laisse encore passer des sonneries de cloches. Il bâtit la forte abbaye de Vertou.

Administrateur, il organise le port, ouvre le Seil à la Loire, aménage l'Erdre à Barbin, construit des chaussées... L'évêque Fortunat note « que les maisons étaient belles et les bains magnifiques, l'eau douce passant par des conduits métalliques. La ville de Nantes pouvait égaler la Grèce pour la renommée qu'elle s'était acquise dans les arts ».

Ce fut une trêve brillante, mais hélas ! une trêve.

Warok revient en 587, en 588, en 590 : les Bretons font la vendange du pays nantais, et emportent son vin à Vannes. Misères et pillages. D'effrayantes épidémies consécutives à la famine de 586... « Le drap blanc attaché sans cesse à la cime des chênes des cimetières attestait que la mort ne se lassait pas de frapper. »

Les Carolingiens fixent les Bretons sur la Vilaine. Pour mieux asseoir leur autorité, ils nomment un comte de Nantes qui prend les pouvoirs civils de l'évêque. Roland, le Roland qui sonne désespérément du cor dans les belles strophes de Vigny, est titulaire de la nouvelle charge en 778. Nantes eût pu en fixer la mémoire.

Entre-temps, Pépin le Bref en 753, Charlemagne en 786, 799 et 811, accentuent leur effort. Le flot repoussé revient plus furieux. A la mort de l'empereur « à la barbe florée », les Bretons se redressent et culbutent Louis le Débonnaire et son

armée, accourus en hâte. On est en 818. Louis le Débonnaire se venge et ravage la Bretagne. En 822 et 824, brûlant et tuant, il revient à la charge. De guerre lasse, il nomme un Breton comte de Nantes, pour avoir la paix. C'est en 826, Noménoë. Noménoë se proclame et est reconnu chef des Bretons. Il se rebelle contre Charles le Chauve et bat son comte à Blain.

Les trois fils du Débonnaire le somment de rentrer dans le rang. Noménoë envahit le Poitou, le ravage et brûle même la noble abbaye de Saint-Florent. Il faut en finir. Charles le Chauve se met en route, avec ses pesants cavaliers francs. Noménoë, à Ballon, grâce à la mobilité des siens, les disperse et les écrase.

Cette fois, le jeu est joué. Le roi reconnaît l'indépendance de la Bretagne en 846. Noménoë pour autant ne dépose pas les armes. De 848 à 850, il ajoute à la Bretagne les comtés de Rennes et de Nantes, y compris le pays de Retz. Il constitue ainsi l'unité du futur duché.

Après tant de labeurs, il meurt en 851 et est inhumé dans son abbaye de Redon. Ces farouches guerriers, s'il leur arrivait parfois de détruire des édifices religieux, savaient aussi en construire.

De ce raccourci, on peut aisément déduire ce que devait être l'état d'une région ainsi piétinée, ravagée, spoliée, ensanglantée, ruinée au cours de plusieurs siècles.

A partir de 813, allait s'abattre sur le pays nantais de terribles envahisseurs ; brûlant, tuant et pillant, dans une sorte d'ivresse horrible du massacre, les Normands. « En ce temps-là, est-il dit dans les *Annales de Saint-Waast*, les Normands ne cessèrent pas de massacrer ou de réduire en servitude le peuple chrétien, d'abattre les églises, de détruire les villes, et de brûler les villages. C'était une grande douleur de voir comme le peuple chrétien était exterminé. »

Charles le Chauve n'a qu'un souci : acheter sa paix à poids d'argent. Il le fait à Angers, abandonné de sa population, où les pirates s'installent. A Paris, qui se défend depuis un an, le même Charles le Chauve, « au lieu de livrer bataille, donna sept cents livres d'argent aux envahisseurs, avec permission d'aller piller la Bourgogne ». Indignés, les Parisiens refusent de livrer

passage, et les Normands tirent leurs sept cents barques à terre pour contourner la capitale.

En 843 donc, les « drakkars » emplissent l'estuaire de la Loire. On fuit en hâte vers Nantes où les Normands arrivent le 24 juin. Les murs franchis, c'est la ruée vers la cathédrale aussitôt envahie. Toute la population est massée dans ce lieu d'asile. L'évêque, saint Gohard, officie. Le chef du vénérable évêque roule sur les dalles, et tout, clercs et peuple, est tranché par le glaive. Les Normands refluent vers Noirmoutiers, riches des dépouilles nantaises, repus de mort, Noirmoutiers que ses moines, dès 836, avaient abandonné, emportant le corps vénéré de saint Philibert.

Nantes est reprise en 853. Les Normands s'installent dans les prairies de Bièce. Détail pittoresque, ils s'opposent au passage d'autres bandes rivales. Celles-ci s'allient aux Bretons pour faire pièce à leurs frères en brigandages. Lesquels, voyant cela, s'en débarrassent en les envoyant saccager Tours. Ces alliances deviennent monnaie courante. Les Nantais, pour mettre obstacle au passage des « drakkars », construisent des ponts sur le fleuve.

Dans un sursaut, les Français, avec Robert le Fort, battent les Normands à Brissarte. Charles le Chauve, stimulé, fait la paix avec Salomon de Bretagne, et affronte les Normands à Avessac, en 869. Plutôt que de se battre, il traite avec Hastings pour cinq cents vaches. Hastings doit bien rire sous cape. En 872, il s'installera à Angers, avec promesse de rester sage jusqu'en 878. Contre, bien entendu, une somme d'argent, moyennant quoi Charles le Chauve trahit les Bretons. Oubliant ses promesses, Hastings ramène ses bandes à la curée. En 881, Nantes est prise à nouveau et le comté ruiné.

Dans ce désordre, apparaît alors un homme, Alain le Grand. Il impose l'union, réunit les chefs rivaux et, à Questembert, allonge quinze mille Normands sur le terrain. Il donne la possibilité à l'évêque Foulcher — suivant l'exemple de ses devanciers — de rebâtir et de repeupler Nantes. Est-ce tout ? Hélas, non.

En 914, Alain étant mort, Nantes est investie. Les gens « du menu » — « les petits hommes » —, s'y défendent opiniâtrément toute une nuit et, craignant le pire, s'enfuient. Au matin, les Normands furieux de la ruse, pillent et brûlent la ville. Pauvre

Nantes ! le cataclysme sera tel que la ville reste déserte dix-huit ans.

Mais surgit Alain Barbe-Torte. Il a vingt ans.

De 936 à 939, ce petit-fils d'Alain le Grand reprend la lutte. Il approche de Nantes, qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Les Normands l'attendent à la Motte Saint-Nicolas. La bataille fut épique.

« Les Normands le chassent jusqu'à la sommité de la montagne (la Hautière) où Alain, grandement las et travaillé, souffrant soit merveilleuse, commença à plorer grièvement et, par humbles prières ; lesquelles, ouïes par la Vierge, elle lui ouvrit à son vouloir une fontaine, de laquelle lui et les siens, suffisamment rafraichis et recrés, recouvrèrent leur courage, et retournèrent vaillamment à la bataille », jusqu'à la prée d'Agnan (rue du Pré-Nian).

Alain Barbe-Torte, entré dans Nantes (il écarta les ronces dans la cathédrale avec l'épée) y rappela les habitants... « qui commencèrent à se rapatrier et r'habituer avec une joie incroyable et louanges à Dieu »¹.

Alain fit de la ville reconquise un lieu d'asile et sa capitale.

La rivalité des Gallo-Romains et des Bretons était finie : l'effort des uns et des autres, malgré le siège que la cité aurait à subir en 960, s'incluaient dans un duché de Bretagne qui s'étendrait jusqu'à la Vendée.

Un cycle historique se fermait, un autre s'ouvrait.

Comme s'il voulait empêcher que la vieille enceinte gallo-romaine, ébranlée par tant d'heures effroyables, s'en allât à la dérive au fil de la Loire, Conan-le-Tort, en 990, érigea dans son angle sud-ouest le château du Bouffay.

L'an 1207, Guy de Thouars épaulerait à l'angle sud-est de la muraille, vers l'amont, le château de la Tour neuve.

Ainsi, naquit dans la douleur, le duché de Bretagne, dont la fiction et la personnalité, bien après l'édit d'Union de 1532, persisteront dans la vie française. Mais on a vu au prix de quels flots de sang, répandu sur les parvis et sur cette terre foulée, pillée, martyrisée abreuvée de vies palpitantes et d'où monte,

1. MELLINET, *la Milice et la Commune*, tome I.

au-dessus des siècles, la plainte immense et désolée des hymnes et des antiennes, des prières dont, plus que d'autres, nous sentons la réalité profonde et la terreur :

— Seigneur, ayez pitié de nous, *Miserere mei...*

Ni France, ni Angleterre, Bretagne !

Le départ pour la première croisade, à l'appel du pape Urbain II et du prédicateur Robert d'Arbrissel¹ provoqua grand rassemblement de noblesse autour du duc Alain Fergent. Et l'on se mit en route au bruit des fanfares, devant la duchesse Ermengarde, qui pèlerina à travers la Bretagne pour le succès des armes de son mari, jusqu'à son retour, en août 1101. Dans ce temps de tumulte et de luttes intestines, Alain Fergent assura à sa ville quatre-vingts ans de paix féconde.

Et ce n'était pas petit bienfait après tant de pilleries. Ces temps ruineux avaient obligé les petits à chercher asile près des forts et des grands. Il avait bien deviné cette évolution politique, Charles le Chauve, lorsqu'il prescrivait, en 864, la destruction des châteaux forts qui « matérialisaient », en quelque sorte, trop de puissances éparses. Mais ces puissances s'affirmaient, entraient dans les mœurs. Et c'était le régime féodal.

Il est curieux de noter un phénomène qui, parallèlement, aura ses conséquences.

L'an 952, Alain Barbe-Torte avait donné l'église de Doulon à l'abbaye de Landévenec. Benoit, évêque de Nantes, la remit en 1105 à des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin. Ces religieux y menèrent une vie si déréglée que l'autorité ecclésiastique dut les renvoyer. Et, en 1106, le septième de leur pénitence fut accordé à tous ceux qui visiteraient l'église de Doulon, le jour de la Dédicace. Or, le peuple fut mentionné dans l'acte, et Guépin voit là « un des symptômes des doctrines d'égalité qui, à cette époque, percent çà et là, et que le clergé aida ».

Nantes, au surplus, marqua ses ducs — quelle que fut leur

1. La chapelle du château du Bouffay devint « l'église paroissiale » Sainte-Croix, en 1566, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée sur le deuxième pilier à gauche.

origine —, de son propre caractère. Elle les voulut Nantais et Bretons. L'autonomie du duché et de sa capitale était la règle d'or : ni France, ni Angleterre, Bretagne ! En 1076, le duc Hoël appelle à son secours le roi Philippe I^{er}. Il en alla autrement quand le fils du roi d'Angleterre, qui était en même temps duc de Normandie, d'Anjou et d'Aquitaine, épousa la fille du dernier duc de Bretagne, l'année même de la mort de Conan III, l'an 1169. Nantes, qui avait pâti plus qu'autre ville, se trouva étroitement associée au sort du duché. L'influence anglaise y prédomina, sans que le roi de France, Louis VII, eût le moyen de s'y opposer.

On vit alors Geoffroy Plantagenêt, fils d'Angleterre, s'allier au roi de France, Philippe Auguste, pour faire échec à son propre père. Mais le fils de Plantagenet ayant été assassiné à Rouen, en 1203, le même Philippe Auguste, s'avisant qu'il avait à venger cette mort, s'empara — naturellement — de Nantes en 1206.

L'évêque s'opposa alors à la réunion du duché à la France. Sans désespérer, Philippe Auguste pare le coup, et marie l'héritière du duché à un prince français, Pierre de Dreux. L'influence française triomphe. Pierre de Dreux, prince français, mais duc de caractère, se tourne du côté de l'Angleterre pour rétablir toutes choses ; Louis IX dut venir jusqu'à Champtocéaux, Oudon et Châteaubriant pour l'obliger à raison.

Pierre de Dreux astreignit les féodaux à son obéissance ; il les battit, eux et leurs alliés manceaux et normands, dans les coteaux plantés de vignes de Béré, le 3 mars 1223.

Il en usa de même avec les évêques et abbés. Il empiète sur les biens de l'Eglise pour développer les fortifications de la ville, met le feu au Marchix, bien épiscopal. Il « faisait rage à persécuter le clergé, démolissait les églises pour bastir ses maisons particulières ». Il fit subir ce sort aux églises Saint-Clément (qui remontait au VI^e siècle) et Saint-Cyr-ès-faubourgs. Il fut excommunié par sept évêques, et finalement le pape mit en interdit le duché¹.

1. Le colonel BUET (*B.S.A.H.*, 1939) a critiqué justement, du point de vue actuel, l'enthousiasme de M. Sydney Painter pour Pierre de Dreux. Il rappelle les rapines, spoliations, violations de droits (comme ceux des vicomtes de

On aperçoit, si l'on se souvient de la courageuse attitude de l'évêque à l'endroit de Philippe Auguste, et qu'avant Alain Fergent, l'évêque avait déjà excommunié le comte, que l'Eglise jouait un rôle actif dans la vie nantaise. Plus tard, en 1457, elle aura la même attitude vis-à-vis d'Arthur III, et mettra la ville en interdit. Ce qui sera belle occasion pour Jean Meschinot d'écrire une prosopopée de la ville se plaignant de la sanction épiscopale. Deux siècles plus tard, Jean V prescrivra de consacrer à la restauration des ouvrages défensifs les sommes destinées à l'achèvement des clochers de la cathédrale, « œuvre qui n'est pas si nécessaire ni profitable au bien commun ». Et ce même état s'accommode — ce qui achève de le nuancer au point de vue religieux — d'un vif antisémitisme, comme il s'était accompagné d'un grand zèle pour les croisades en 1236.

Jean I^{er} le Roux proscrivit les Juifs de Bretagne, le 10 avril 1240, « sur la demande des évêques, des abbés, des barons et des vassaux de Bretagne, ayant examiné avec soin l'intérêt du pays ; remettant toutes dettes contractées envers des Juifs » et précisant, entre autres dispositions semblables, que « personne ne sera accusé ni mis en jugement pour avoir tué un Juif ».

Soixante-dix ans plus tard, par contre, Philippe le Bel voulut saisir une maison appartenant aux Templiers dans le Bourgmain (rue d'Orléans). Les Nantais virent d'un très mauvais œil cette intrusion et « boutèrent hors de Nantes vilainement » les envoyés royaux. Et quand le duc Jean III convoqua les Etats de Bretagne, les Etats, dans lesquels se révéla pour la première fois, dit Guilloux, « l'action d'un Tiers-Etat », gardèrent la même attitude hostile à l'égard de la royauté. Il en fut de même encore, lorsqu'elle voulut connaître du contrôle de la fabrication des monnaies¹.

Mais le jeu politique continue.

Tréguier et de Léon), des doles dont le duc « intèrimaire » fit couramment usage. M. Berger n'a voulu voir en Pierre de Dreux qu'un « Français rebelle à son roi ». M. de la Borderie, lui, hait Pierre de Dreux parce que ce Français « spolia des princes de pur sang breton de leur apanage ». Que penser ? Notre bon compère Louis XI, qui connaissait bien son temps, aurait dénié tout sens politique à nos indignations. Il ne faut pas détacher ces rudes hommes de leur époque, de leurs mœurs, de leur ensemble.

1. M. MANCERON, l'Atelier monétaire de Nantes, *B.S.A.H.*, 1952.

Charles de Blois épouse Jeanne de Penthièvre, fille du frère de Jean III, mort en 1341. Influence française... Entre-temps, le cadet de Jean III, Jean de Montfort, a pris sa place. Montfort a la sympathie des Bretons et des Anglais. Charles de Blois appelle ses alliés, les ducs de Normandie, de Bourgogne et de Bourbon. Tous s'avancent sur Nantes. Le château est forcé, et l'on y prend Jean de Montfort que Philippe de Valois enferme au Louvre.

Belle occasion de fêtes fastueuses, tournois, banquets, dont retentit la demeure ducale où, quatre ans plus tard, en 1345, la même aventure adviendra à Charles de Blois. La guerre des deux Jeanne, l'héroïque Jeanne de Montfort, « femme au cœur d'homme et de lion », et Jeanne de Penthièvre, est commencée. Fortunes diverses et égal acharnement. Le petit peuple en supporte le poids : « aux pauvres gens, tout est peine et misère ». Au traité de Guérande, en 1365, Jean IV, fils de Jean de Montfort, devient duc.

Il renforce les défenses de Nantes, bâtit le château de Pirmil. Et nous assistons au chassé-croisé que nous avons vu maintes fois. Olivier de Clisson prend cause en faveur de Charles de Blois, dont la vie est une chanson de geste. Jean IV passe en Angleterre. Le bon connétable « Claquin » des ballades villonesques occupe Nantes en 1373. Charles V laisse trop tôt percer le bout de l'oreille : incontinent, Olivier de Clisson et Duguesclin prennent parti pour la Bretagne contre le roi. Les Nantais rappellent Jean IV : il revient avec ses alliés anglais. Les Nantais accueillent leur duc, mais non les Anglais qui assiègeront vainement la ville pendant deux mois (1380-1381). Nantes reste fidèle à sa position scellée dans les combats et par des siècles de sang : ni France, ni Angleterre, Bretagne !

Jean IV mourut à Nantes en 1399.

C'est sous le règne de son fils, Jean V (lequel mourut en 1442 au manoir de la Touche, qui subsiste près du palais Dobrée) que, le 26 octobre 1440, fut pendu et brûlé dans les prairies de Bièce, Gilles de Rais. On a beaucoup écrit sur le cas troublant de Gilles de Rais ou de Retz¹.

1. A l'angle des terrains hospitaliers et de la chaussée de la Madeleine, sont conservés, depuis le 4 mars 1941, la croix de fonte et le médaillon de la



1. Exécution de Gilles de Rais. Ms français. B. N.

Ce même Jean V était fort aimé de son peuple. Lorsqu'il avait été si lestement enlevé par Margot de Clisson, le 12 février 1420, celui-ci le délivra et rasa, en représailles, la forteresse de Champtoceaux. Arthur de Richemont, son fils, qui combattit

Vierge de Créé-Lait dont s'ornait précédemment le pont de la Belle-Croix, qui avait remplacé, en 1861, le pont d'Orient, bâti en 1475. Croix et lampadaire perpétuent le souvenir du supplice de messire Gille de Rais.

près de Jeanne d'Arc, devint duc, pour une année. Il fut le promoteur des « francs archers » qui servirent de modèle aux « Compagnies d'Ordonnances » de Charles VIII. Ses restes devaient, en fin de compte, venir reposer dans le merveilleux tombeau qu'Anne de Bretagne demanderait à Michel Colombe d'ériger pour ses parents.

Malgré tant d'aventures adverses, Nantes avait poussé d'une vigoureuse croissance, justifiant la foi qu'avait eue en elle Pierre de Dreux, en la proclamant capitale du duché de Bretagne.

Pierre de Dreux fit beaucoup pour Nantes, complétant l'œuvre d'Alain Barbe-Torte. Il étendit les fortifications gallo-romaines qu'il consolida. Il rejeta l'Erdre de la rue Saint-Léonard dans le lit qu'elle garda jusqu'au comblement. Il créa le Port-Maillard. Le branle était donné. Au cours des siècles suivants, les faubourgs de Saint-Similien, du Marchix, de Saint-Donatien s'allongeaient. S'étendant jusqu'à Pirmil, la ligne des ponts ouvrait une voie de pénétration importante. « La vénération qu'ils inspiraient aux voyageurs, écrit Léon Maître (*B.S.A.H.*, 1908), est attestée par les nombreuses fondations érigées entre chaque bras de la Loire : Notre-Dame-de-Bon-Secours (dont a hérité Sainte-Croix), la Madeleine, Toussaints, Récollets et, à l'extrémité sud, Saint-Jacques de Pirmil. » L'entretien des ouvrages était confié aux religieux qui avaient un prieuré dans la Madeleine, « sous peine d'être damnés à tous les diables, avec le trahiste Judas ».

Jean V, en 1434, posa la première pierre de la cathédrale présente, ainsi que l'atteste une inscription au revers de son porche. Au château de la Tour-Neuve allait bientôt succéder le château qui reste un des joyaux de la ville. La porte Saint-Pierre était édifiée au centre d'un système de défense qui la précédait vers les faubourgs.

La vieillesse apaisée de Jean V s'accompagnait, s'il ne l'avait suscitée, d'une renaissance de la prospérité en Bretagne, donc à Nantes.

Le voyageur arabe Edresi a pu écrire, au XII^e siècle, que « Nantes était une ville grande et bien bâtie, bien peuplée; les navires y abordent et en sortent. Elle est très forte, et son territoire est fertile ». Il le fallait bien, pour avoir résisté à tant

d'épreuves, et pu, malgré la guerre et la famine, faire vivre sa population et tant de voraces hommes d'armes !

Mais ce n'était pas seulement sur le plan matériel que s'était établie la réputation de Nantes.

La grande figure de Pierre Abélard (1079-1142) dominait encore de haut, et de façon troublante, l'étude de la Théologie. On lira avec fruit la belle étude que lui a consacrée, dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie* de 1951, M. André Durand. « Abélard, suivant Maurice de Gandillac, appartient beaucoup plus incontestablement que Saint-Bernard¹ à l'histoire de la Philosophie. »

On peut aussi juger du rayonnement de la ville à l'empreinte qu'elle a laissée dans l'esprit et dans l'œuvre d'un Chrestien de Troyes.

Chrestien de Troyes assista vraisemblablement au mariage du duc de Bretagne, en 1158, à Nantes. Les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cette cérémonie lui firent vive impression : il les décrit dans son poème « d'Erec et Enide ».

Mais Chrestien de Troyes ne fut pas seul à faire place à notre ville. Wolfram d'Eschenbach lui conféra une illustration plus grande, puisqu'il y mit le siège même de la cour du roi Arthur.

C'est à Nantes, en effet, que le jeune Perceval (Parzival, Parsifal) vient se faire armer chevalier par Arthur. Puis son aventure le mène une première fois au château du Graal, où le roi Pêcheur, son oncle Amfortas, lui fera don d'une épée merveilleuse. Cette épée se brisera lors du premier combat, tant Perceval la manie rudement. Mais elle est entièrement réparée par la vertu de la source Lac, près de Nantes, ou Karnant.

Voici de bien beaux joyaux, dont l'éclat pare singulièrement la capitale du duché de Bretagne.

1. Qui vint à Nantes en 1136, appelé par la comtesse Ermengarde, veuve d'Alain Fergent, et aux environs de 1142, au sujet de l'abbaye de Buzay, qu'il avait confiée à son frère Nivard (abbé Y. BOUCARD, *B.S.A.H.*, 1953).

Anne, reine de France et duchesse en sabots.

*...Nantes est ville principale
De Bretagne, et épiscopale...*

Notre bon historien, E. Gabory, déclara, lors du centenaire de la Société d'Archéologie, le 7 juillet 1945 : « ... Nous voici au xv^e siècle, à la cour d'Anne de Bretagne. Anne ne fut point la duchesse en sabots qu'une chanson déformante nous a faussement dépeinte. Elle se présente à nous comme une grande Dame, une très grande Dame aimant les belles choses, le faste. Elle fut entourée d'un cercle d'artistes et de poètes... »

Pourquoi faut-il que, sévère pour une fois, alors que vos amis savaient votre cordiale mansuétude, vous ayez écrit six lignes plus haut, à propos d'Abélard, dont nous parlions au chapitre précédent :

« Abélard demeure aujourd'hui le plus célèbre des philosophes du Moyen-Age. Mais ce n'est pas à ce titre qu'il est connu du grand public : sa passion pour Héloïse et ses malheurs ont plus fait pour éterniser sa gloire que les manifestations de son génie. »

Je crois que les petits sabots de la chanson ont eu la même vertu pour notre bonne duchesse. Elle eût été ravie de devoir plus aux poètes qu'aux historiens.

Tout ne fut pas que joie et facilité dans sa courte existence.

A Nantes, en 1501, la peste couche quatre mille cadavres sur quarante mille personnes. Que faisait-on ? On désinfectait les maisons avec de l'encens, on allumait des feux aux carrefours, on marquait les malades — quand on ne les verrouillait pas dans leur logis — d'une croix blanche sur la poitrine et dans le dos, et, avec eux, le chirurgien du Sanitat. Et l'on pèlerinait à Saint-Médard de Doulon, à Saint-Donatien, à Notre-Dame-de-la-Blanche, en Rezé, surtout à Saint-Sébastien. En 1499, on y porta solennellement, en procession guidée par les trompettes de ville, « une bougie de deux cents brasses, pesant vingt livres, toutes autorités en tête. » Et ceci continuera jus-



2. Anne en prière. Miniature de Jean Bourdichon, *Grandes heures d'Anne de Bretagne*. Photo Giraudon.

qu'en 1789. La peste revient en 1522, 1523, 1529. La famine aussi, rôde aux portes de la ville. Et dedans. Comme un malheur ne vient jamais seul, des exportations excessives incitent « les corporations marchandes à s'entendre pour vendre à prix élevé », d'où relèvement des salaires. Il s'agit de se procurer de l'or, la Bretagne n'ayant que monnaie d'argent. Et c'est la « vie chère ». Si bien que le duc interdit de « commercer par or », et fixe le prix de journée des ouvriers. Il défend en outre « à tous marchands de faire ensemble monopole et congrégation ». Qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil ?

Mais le peuple tient à ses traditions et aime les fêtes. Au xv^e siècle, le cimetière joutant Saint-Pierre, près Saint-Laurent, était lieu de promenades et d'assemblées. Dans les grandes circonstances, « le vin coulait abondamment par robinets d'airain et autres conduits ingénieux, afin que chacun en prit pleinement à sa volonté ».

C'est sur cette toile de fond, que s'inscrivent les événements politiques. Le duc François II succède donc à Arthur III en 1458 et va régner jusqu'en 1488. Il est couronné à Rennes, mais vient aussitôt tenir cour à Nantes, qui est et restera capitale du duché. Tout son règne sera rempli par les intrigues d'un voisin dangereux et machiavélique, Louis XI. Le duc veillera, non sans péril, à défendre l'indépendance bretonne. Il s'alliera, s'il est utile, à Charles le Téméraire, même au roi d'Angleterre. Mais Louis XI ruine ces alliances par le dessous. Sous couleur de pèlerinage, il est à Saint-Sauveur de Redon en 1462. Il intervient sans cesse dans les conflits de l'évêque et du duc, exige l'hommage de celui-ci et lui interdit de se dire « duc par la grâce de Dieu », de décréter impôts et monnaies, ce à quoi le duc ne consent. Le roi achète enfin les droits des derniers Pen-thièvre sur le duché, et finalement assaille Ancenis en 1468, puis Machecoul en 1472. Il n'arrivera pas cependant à ses fins.

Cette rivalité sera servie, dans la ville même, par deux hommes également remarquables, le chancelier Chauvin, qui penche vers la France, et le trésorier Landais, qui exercera une véritable dictature de 1475 à 1485. Landais fera périr Chauvin. Mais les seigneurs et le clergé abattront le rôturier Landais, qui sera pendu au Bouffay en 1485, pendant qu'on amusera le duc.

Il devait être l'ancêtre du célèbre chef protestant Lanoue Bras-de-Fer.

Les événements suivent leur train. François II prend part à la révolte des seigneurs contre Anne de Beaujeu, qui lance les troupes royales sur le duché. Des bateaux croisicais ramènent le duc qui était à Vannes. Le 20 juin 1487, dix mille Français recouvrent Saint-Clément, Richebourg et les prairies de Bièce. Mais le duc a ses Nantais, ses Compagnies et mille cinq cents Allemands. Dunois lui amène des renforts, dont cinq cents Guérandais. Et les Français s'éloignent de la ville, le 6 août. L'an d'après, la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier survenait en même temps que la mort du duc. La France triomphait.

Anne, « la bonne duchesse en sabots », avait alors douze ans. Elle fut proclamée duchesse de Bretagne, et entra dans sa bonne ville de Nantes accompagnée de Dunois, au milieu de l'enthousiasme du peuple. Elle était évidemment une proie tentante. Charles VIII n'ayant pu l'amener à composition, renvoie ses troupes en Bretagne en 1489. Le tuteur d'Anne, le maréchal de Rieux, qui commande la ville, veut la marier au sire d'Albret dont la pauvre ne veut mie. Elle fuit à Rennes. Comme elle a du caractère, elle assure sa force en recevant six mille soldats du roi d'Angleterre (c'est conforme à la tradition). Le roi d'Angleterre, circonvenu par Rieux, veut mettre la main sur Anne : elle se méfie, et, suivant les conseils du chancelier de Montauban, accepte le roi des Romains, Maximilien. Le mariage a lieu à Rennes, par procuration, et le duc de Nassau, qui représente le roi, étend une jambe nue dans le lit de la reine. De fureur, le sire d'Albret vend la ville de Nantes au roi de France, moyennant une pension de vingt-cinq mille livres, le 20 mars 1491. Charles VIII y fait une entrée fastueuse et de là, fait demander la main d'Anne, à demi abandonnée dans Rennes. L'annulation de son mariage ayant été prononcée en cour papale, elle accepte sans enthousiasme. Le mariage est célébré à Langeais le 16 décembre 1491. Etiennez a fort joliment conté toutes ces aventures matrimoniales. La reine n'aimait guère le roi, qui ne tarda pas à être puni de sa discourtoisie. Il devait, au retour de ses campagnes d'Italie, se briser le front sur un linteau du château d'Amboise.



3. Cœur reliquaire en or d'Anne de Bretagne. Nantes, musée Dobrée.

On était en 1498 : Anne revint incontinent dans son cher château de Nantes. Et les Nantais, à qui ses malheurs l'avaient rendue encore plus chère, lui firent une réception enthousiaste. A Charles VIII avait succédé Louis XII. Cette fois la reine n'eut pas de peine à accorder sa main. Elle aimait le roi qui le lui rendait bien, et était plein de vénération pour sa « Brette ». Le mariage eut lieu dans cette chapelle du château de Nantes qui sauta en 1804, avec le magasin aux poudres.

Anne de Bretagne fut à la fois une excellente reine et une bonne duchesse, qui conserva l'administration et l'attachement de son duché. Et elle n'omit point, avant de mourir, son corps devant être inhumé à Saint-Denis, de prescrire que son cœur fut déposé dans le tombeau de son père François II, en l'église des Carmes.

Pauvre cœur ! Il était enfermé dans un reliquaire d'or sur lequel on avait gravé : « En ce petit vaisseau d'or fin et munde, repose un plus grand cœur que oncque Dame eut au monde. » Le cœur est parti en poussière... Mais le petit vaisseau d'or munde existe toujours. Le 15 octobre 1886, le Conseil municipal autorisa la municipalité à déposer le reliquaire au musée Dobrée. A aucun moment, la ville n'a aliéné (et eût-elle pu le faire ?) ses droits sur ce précieux dépôt. Depuis, elle est devenue propriétaire du château des ducs de Bretagne, grâce au maire Gabriel

Guist'hau. Qu'attend-on pour faire cesser un exil que rien n'explique maintenant, les pierres du palais Dobrée étant dénuées de toute signification spirituelle et historique ?

On sait ce qui advint après la mort de la reine.

Claude de France, fut en 1506, fiancée au futur roi de France. François I^{er}, à la mort de sa femme, en 1524, s'établit dans la jouissance perpétuelle du duché. Avec infiniment d'adresse, il amena les Etats Généraux de Vannes, en 1532, à proposer eux-mêmes la réunion du duché au royaume.

Des fêtes commémoratives eurent lieu à Nantes en 1932, et une plaque de marbre fut scellée sur le grand mur de la Courtine du fleuve, au château, en présence du président Herriot, Léopold Cassegrain étant maire.

A travers lumières et ombres, ce fut une époque de prospérité pour Nantes. Et d'avènement social. Les Etats de Bretagne, que le duc Alain Fergent avait réunis à Nantes en 1087, avaient pris leur forme définitive. En 1309, on vit poindre une minorité de « bourgeois ». Leur nombre et leur rôle s'accrurent. En 1333, il y a un Conseil des Bourgeois présidé par le capitaine de la ville et du château, lieutenant du gouvernement près du sénéchal, qui juge la noblesse, et du prévôt, qui juge les roturiers. Les Etats votent les impôts, exercent un pouvoir législatif et judiciaire. On en détachera ce dernier pour le donner, en 1485, au Parlement de Rennes.

Quel chemin parcouru depuis les privilèges du duc Jean IV ! Une assemblée générale des habitants élit maintenant un Conseil de dix à douze membres qui choisit le procureur des bourgeois. Celui-ci devient un véritable administrateur chargé de l'hygiène, de la police, de la garde des portes et entrées.

François II, Anne et Charles VIII, malgré l'opposition du connétable, du sénéchal et du prévôt, confirment ces privilèges. En somme, l'administration s'établit à l'étiage de l'importance et des activités de la ville.

Cette ville témoigne d'une franche vitalité. Malgré les adjonctions et transformations postérieures, elle est encore « lisible » pour nous. Et c'est pourquoi la vie nantaise d'alors, brillante, remuante, éprise de joie et de liesse, parfois cruelle à nos yeux, nous nous y incorporons aisément et la sentons presque nôtre...

Lunettes de princes...

La cour du duc François II connut une grande magnificence. La bonne duchesse Anne avait son juriste, Alain Bouchard de Kerbouchard et son poète, Jean Meschinot. Jean Meschinot était né à Nantes vers 1430, il y mourut le 12 septembre 1491. « Nantes la Brette, dit Marot, en Meschinot se baigne ». Les *Lunettes de Princes* parurent en 1493 chez Larcher, le premier imprimeur et éditeur nantais. Déjà, le libraire Touzé approvisionnait toute la Bretagne.

Les *Lunettes de Princes*, dont il y eut une deuxième édition en 1494, prennent un peu l'allure d'un testament. Meschinot s'y exprime librement. Sa voix se fait âpre et dure, sa pensée audacieuse et « revendicatrice ». Elle y prend un accent prophétique, qui éclaire les tendances de cette fin du xv^e siècle, où l'on devait voir l'éclatement de la vieille pensée traditionnelle.

Arnould Gréban avait dit déjà :

*Les grands seigneurs ont tous les biens,
Et le pauvre peuple n'a rien...*

Jean de Meung, dans son roman de la Rose, allait au vif du débat, s'en prenant aux princes :

*Leur corps ne vaut pas une pomme
Plus que le corps d'un charretier...*

Cet âpre constat, Jean Meschinot le renouvelle et l'étale :

*Or, visons l'entrée et la fin
De l'Empereur et d'un porchier :
L'un n'est pas composé d'or fin,
L'autre de ce qu'a le porc chier...*

Quelle différence y a-t-il entre lui, Meschinot, et le Roi ?

*S'il mange, ou s'il boit, je le fais...
La mort me prend, il est mortel...*

Et quand la mort a jugé entre eux :

*Si tu vas à Saint-Innocent
Où y a d'ossements grand tas,
Jà ne congnoistras entre cent
Les os des gens de grand estas...
Ceux qui sont vifs, Pape, Empereur et Roys,
Viendront aussi à ce piteux arroy...*

*O Dieu, qui es notre vray Père et Sire,
Notre fait va huy mal, et demain pire...*

C'est pour cela que Jean Meschinot s'émeut et cherche remède. Il mettra les « lunettes » que lui a remises « belle et très noble dame Raison » — pour qu'elles leur soient « profitables » — « aux pape, empereur, roys, ducs et autres grands seigneurs qui, soubz Dieu, ont administration de grands peuples et pays. »

*Lors, tu verras les lunettes parfaites
Et congnoistras en de quoy elles sont faictes,
Savoir : force, prudence, avec justice,
Tempérance...*

Et tout ira mieux sous le beau soleil « qui luit pour tous », aussi bien les nations que « nos méchants corps dont le vivre est si court ».

Les *Lunettes de Prince* eurent un vif succès. Il y avait alors, incontestablement, un éveil des esprits. L'imprimerie y devait aider grandement.

Ce que n'avait pu mener à bien Jean V, François II l'obtint du pape : une université, comprenant des facultés de Théologie, de Médecine, d'Arts et de Droit. Qu'elle n'ait pas eu un destin remarquable, soit ! Mais il lui vint certainement quelque souffle de cette université de Paris qui avait su se libérer de la justice des rois par l'autorité ecclésiastique, et de celle-ci par le pape lui-même¹.

1. L'Université — et je résume ici un intéressant exposé de M. le professeur Pollès — fut fondée par bulle du pape Pie II, le 4 avril 1460. « Nous

Bourgeois et étudiants étaient certainement sensibles à l'œuvre de penseurs et d'écrivains tels Marot, Ronsard, Rabelais, plus tard d'Aubigné, sans parler de ce désir d'égalité que notait Guépin au ^{XII}^e siècle. M. l'abbé Bourdeau, étudiant « les infiltrations protestantes au sud de la Loire » (*B.S.A.H.*, 1941) parle « des vastes remous de l'opinion que souleva l'éclosion de la réforme protestante ». Tout cela se tient évidemment.

On n'aurait pas fait le tour complet du phénomène si l'on négligeait l'action des chefs politiques, la règle étant alors que les habitants et vassaux suivissent la religion de leurs seigneurs et rois. Ainsi, à la veille de la Révolution, la Vendée n'était revenue au catholicisme que depuis peu. L'influence des Rohan, des Goulaine, et d'autres fut certaine¹. Ces cheminements, ces enchevêtrements d'influences expliquent les faits.

En 1534, à Paris, un Nantais, Nicolas Valetton, est brûlé vif.

Les choses, se précipitent. En 1558, le frère de Coligny, d'Andelot qu'accompagnent Carmel et Loiseleur, prêche à Blain, à la Bretesche, au Croisic dans l'église même, où l'évêque de Nantes fera réparation le 17 juin, à Batz, dans la chapelle du Mûrier. Ce qui devait arriver arrive. Il y a rixes, maisons mises à sac. Les calvinistes tiennent assemblée, le 30 juillet, sur la motte Saint-Nicolas « dans la maison du Chapeau-Rouge, fameuse auberge d'un grand abord », en présence du célèbre

sommes amenés, dit le pape, à désirer ardemment que le duché de Bretagne jouisse des bienfaits de la science. »

Elle fut vite un centre de résistance bretonne. Dès 1589, Henri IV voulut l'abattre.

La lutte du pouvoir central contre l'université continua, sourde d'abord, puis ouverte et, en 1735, Louis XV signa le transfert à Rennes des facultés de Droit.

La ville ne fut-elle pas l'artisan de sa déchéance? Le maire Gérard Mellier, consulté en 1728, avait répondu de façon assez imprévue : « J'avoue franchement qu'elle serait mieux placée à Rennes qu'à Nantes, où l'on ne respire que commerce... Nous avons intérêt à purger cette ville des gens de chicane qui ne sont bons qu'à gêner tout. Il est infiniment plus à propos de peupler la ville de bons bourgeois et de négociants... »

Le gouvernement, en restituant à Nantes sa faculté de Médecine et de Pharmacie, a donné raison, contre les rois et Gérard Mellier, au pape Pie II. Juste retour des choses...

1. Le marquis de Goulaine note (*B.S.A.H.*, 1950) que les Goulaine de Laudonnière étaient d'aussi farouches protestants que leurs cousins de la branche aînée, résidant à Goulaine, étaient d'ardents catholiques et ligueurs.

Lanoue Bras-de-Fer. On en note une autre, chez René Pastoureaux, bas chemin de Saint-André. Nicolas de Murrion, « hoste » de l'auberge de la Salle-Dorée, au Marchix, est arrêté.

Puis surviennent, de 1561 à 1572, des persécutions, ouvertes par l'incendie du pressoir de Barbin, où les protestants s'assemblent. Ceux-ci entrent dans la cathédrale. Le massacre de Vassy enfièvre les esprits. Il y a grande indignation, de Guérande au Poitou; les calvinistes en armes se réunissent à Blain et menacent Nantes, où les habitants sont contraints, sous peine d'être pendus, de faire le guet et de travailler aux défenses. Un édit royal expulsa de Bretagne tous les pasteurs, sous peine de corde. Des prêtres sont tués à Héric. Les pasteurs et leurs ouailles, riches et pauvres, prennent asile dans le château de Blain, sous la protection de Rohan, d'août 1564 à novembre 1565.

C'est alors que Charles IX vient à Nantes, après avoir rétabli, en 1565, la messe à Blain et à Châteaubriant, où elle n'avait pas été célébrée depuis deux ans. Il est l'hôte du connétable de Montmorency dans le château de Jean de Laval, mais n'omet point d'aller voir à Blain le protestant Henri de Rohan. De même qu'à la cour, il « louvoye » entre Guise et Condé.

On sait que le maire Guillaume Harrouys résista aux instances du gouverneur duc de Montpensier et aux clameurs de la foule, et qu'aucun massacre n'eut lieu à Nantes lors de la Saint-Barthélemy.

Alors, allait entrer en scène un personnage de grande allure, le duc de Mercœur, servi par une femme intelligente, Marie de Luxembourg, duchesse d'Étampes et de Penthièvre, née à Nantes en 1562, qui allait danser sur la motte Saint-Pierre, avec le populaire, lequel, enthousiasmé, la saluait au cri de : Vive notre duchesse ! L'arrière-pensée de Mercœur était bien de restaurer à son profit le duché de Bretagne. Il y travailla dès le 1^{er} septembre 1589. Il fit peser sur la ville une lourde contrainte, arrêtant les notables, emprisonnant, exécutant, entourant la ville neuve du Marchix de fortifications, renforçant le château. Il fit de Nantes la capitale de la Ligue. S'il n'arriva pas à ses fins, il en tira cependant un substantiel bénéfice; et sur le dos des bons Nantais...

Henri de Navarre avait, en 1588, ramené Mercœur, qui assiégeait Machecoul, jusqu'à Pirmil, l'épée dans les reins. Mais alors, Henri III avait repris Montaigu et La Garnache (décembre 1588 et janvier 1589). Encore un mauvais souvenir pour le Béarnais, qui revint dans notre ville en tant que Henri IV, et y signa le célèbre Edit de Nantes. La ville souffle un peu. En 1611, elle est à nouveau en alerte. En 1621, le prince de Soubise, en rébellion contre le roi, s'avance jusqu'à ses portes. Louis XIII arrive et chasse Soubise : sept cents prisonniers sont murés au Sanitat ; treize furent pendus, les autres donnés aux Vénitiens ou envoyés aux galères... Nantes, dans ce temps, devait fournir deux vaisseaux pour La Rochelle et, devant l'ordre d'en mettre huit autres en chantier, arguait de son manque de pécune.

« Les guerres de religion, la Ligue, le gouvernement de Mercœur, sa rébellion, autant d'événements sans grande influence, note P. Lelièvre, sur l'évolution urbaine. L'histoire militaire de Nantes semble terminée. En 1625, le démantèlement de la forteresse de Pirmil est la première atteinte portée par la ville à ce système défensif dont la bourgeoisie nantaise ne veut plus voir que la charge et l'inconfort. »

Les protestants se rendaient alors au temple de Sucé, soit à pied, soit à cheval, soit plus communément par bateaux qui partaient du port de Barbin. Le temps des persécutions n'était cependant pas fini : elles reprenaient de 1638 à 1685, sporadiquement, et s'aggravèrent à la révocation de l'Edit de Nantes. On sait ce qui advint alors. « Le roy envoya des dragons pour vivre à discrétion chez les prétendus réformés jusqu'à ce qu'ils eussent abjuré », ainsi que les y conviait l'évêque de Nîmes, Fléchier. La situation des réformés, et des Hollandais dont il existait plusieurs familles à Nantes, fut pitoyable. Ils étaient livrés à la soldatesque. L'insolence naturelle des gens de guerre était déjà grande. Malgré Louvois, ils se conduisaient comme vainqueurs en pays ennemi.

Léon Maître rapporte l'aventure des habitants de Clisson qui, en 1689, reçurent les gentilshommes tourangeaux du marquis de Saché.

Un régiment de gentilshommes angevins en fit autant à Château-Thébaud. L'armée n'était pas encore la nation.

Jacques Bonhomme ajoutait au compte...

... pillé et hyver et esté,
Et en nul temps ne se repose,
Trop est battu qui pleurer n'ose...
O Dieu qui es notre vray Père et Sire,
Notre fait va huy mal, et demain pire...

Nantes, capitale de Bretagne... et de l'Ouest.

M. Pierre Lelièvre pense que si nous avions été à même de parcourir notre ville en 1650, elle nous aurait paru « certainement tour à tour sordide, pittoresque, amusante, imprévue. Mais nous ne dirions pas que c'est une belle ville »... Peut-être, mais ses habitants lui voyaient des « commodités », des « avantages pour le commerce, un air tempéré, des issues ravissantes ». Jouvain de Rochefort et Savinien d'Alquié attestent : « Ville riche et marchande, églises superbes, maisons magnifiques, etc. » Le chimérique Charles VIII, lorsqu'il transféra de Lyon à Nantes, par édit du 29 décembre 1453, la foire de l'Apparucion, y affirmait que « cette ville estoit opulente et emplie de biens ». Tel était aussi l'avis de Charles IX (édit du 29 août 1570) : « Nantes, plus peuplée et abondante que les autres villes du dict pais en richesses et biens... »

C'étaient sans doute là papiers « officiels »...

Tout autre est le journal de voyage de ce baron bohémien Zdének de Waldstein, que le chanoine Russon publia dans le *B.S.A.H.* (1952) en le commentant savamment :

« Nantes, une ville forte très célèbre de la Petite Bretagne, surtout à cause de la Loire qui s'étale largement, et se jette dans l'Océan non loin de là : c'est une station de navires ; le fleuve y fait environ cinq îles. Les faubourgs dépassent de beaucoup en superficie la ville elle-même. Les ponts sur la Loire sont au nombre de cinq : le premier et le troisième sont en pierre ; parmi tous, ils sont élégants (sans doute les ponts de Pirmil et de la Madeleine, le premier ayant été reconstruit en 1580, l'autre en 1583).

« Dans la Loire, près de la ville, dans la seconde île, est une

belle promenade, la « prée », (la prairie de l'île Gloriette qui, suivant Dubuisson-Aubenay, en 1636, « est très belle et sert de cours aux Dames de Nantes qui y vont en caroce en été, s'y promainer »). Les quatre portes principales étaient alors celles de Saint-Pierre, de Sauvetour, de Saint-Nicolas et de la Poissonnerie.

« ...Cette ville, comme d'ailleurs toutes les villes de Bretagne, n'a pas encore accepté l'édit royal concernant la liberté de la religion (Edit de Nantes, signé en 1598).

« Nous avons vu là une église très élégamment décorée, aux Carmes, où se remarque surtout une épitaphe... (Ici M. l'abbé Russon rectifie l'épitaphe mal copiée par Zdének de Waldstein, qui spécifie que le tombeau contient les corps du duc et des deux duchesses, Marguerite de Bretagne et Marguerite de Foix, ses épouses, avec le cœur d'Anne, héritière, duchesse de Bretagne, fille de ce duc et de Marguerite de Foix, deux fois reine de France.)

« Dans la ville est une tour qui passe pour la principale de toute la Gaule à cause de sa grandeur (sans doute la tour du Bouffay, reconstruite en 1661). La première église de la ville est remarquable entre toutes par ses « images » et ses sculptures. Nous avons vu, en outre, la citadelle qu'habitèrent jadis les ducs de Bretagne. L'Hôpital de la ville, ne doit pas être négligé, à cause de sa beauté (sans doute le vieil hôpital construit au bord de l'Erdre en 1503¹, reconstruit sous Charles IX en 1569. L'Hôtel-Dieu ne serait bâti sur l'île Gloriette qu'en 1655).

« Zdének de Waldstein sortit de Nantes le 20 mai. Il aurait pu noter, avant de s'éloigner, que, depuis 1554 la poste aux lettres desservait la région. Et que Nantes avait, depuis 1568, « un capitaine des Bourriers, assisté de trois commis, pour « empêcher que les malins ou desprisans les ordonnances, ne « portent leurs immondices sus et par les rues à peine d'amende « et d'être fouettés par les carrefours. »

Ce xvi^e siècle, qui fut une époque particulièrement remarquable et rayonnante de l'esprit français, est marqué par deux dates, peut-être trois, d'une importance capitale.

1. Et dont la rue du Vieil-Hôpital garde mémoire.

L'an 1532, les Etats de Bretagne tenant assise à Vannes n'avaient prononcé l'union de la Bretagne et de la France, malgré l'opposition des Nantais Bosech et Jean Moteil, qu'à la condition expresse que « les libertés et privilèges de la Bretagne seraient conservés ». Ainsi était solennellement confirmée la condition mise à son second mariage par la duchesse Anne : Louis XII avait juré de respecter « les libertés, franchises et usages du pays ».

L'Edit d'Union fut promulgué le 13 août 1532 au château de Nantes¹.

Pour François II, Charles IX et même Henri IV, « Nantes est la capitale de notre pais et duché de Bretagne ». La formule change avec Louis XIV et Louis XV. Nantes est alors « l'une des deux capitales et principales villes de la province ».

A cela, deux raisons. Les requêtes de Rennes d'abord. Le siège du Parlement avait été fixé à Nantes par l'édit du 21 juin 1557. Rennes obtint de la reine Catherine que cet édit fut rapporté à son profit, « étant size au milieu du pais ». L'édit du 28 octobre 1561 lui attribua donc le siège du Parlement. C'était « grande nécessité pour elle » sans moyen de s'entretenir, « fors par l'exercice et assiette de la justice », et craignant « d'être ruinée, désolée, champestrée de tout, anéantie »... si sa requête n'était point admise. Rappelez-vous qu'en 1485, le pouvoir judiciaire, enlevé aux Etats, avait été imparti au Parlement.

Les rois, d'autre part, à partir de Louis XIV, se firent une conception du pouvoir royal englobant tout dans sa fonction. « L'Etat c'est moi. » Il n'en reste pas moins que le titre de capitale historique ne pouvait plus être mis en cause après l'édit d'Union, puisqu'il tenait à l'existence même du duché.

Le président Abel Durand dans son livre : *Nantes, dans la*

1. Lire : *Le château des ducs de Bretagne*, par J.-S. GAUTHIER, conservateur du monument, et, sous le même titre, l'étude de Marc ELDER. Outre ses travaux sur le château (notices et plans), on est redevable à J.-S. Gauthier de nombreuses études sur l'Histoire de l'Art (ornement, composition décorative, styles, mobiliers et maisons, etc.) et d'intéressants albums de paysages, villages et sites. Innombrables sont ses recherches sur le folklore et les légendes de Bretagne, à laquelle il s'est consacré avec ferveur comme peintre. On lui doit nombre d'expositions de tous ordres ; il a fondé les musées d'Arts décoratifs, d'Art religieux, et de Nantes par l'image.

France de l'Ouest, qu'ouvre une étincelante préface de G. Rondeau, ancien secrétaire général et maire de Nantes, a exposé définitivement cette question de la capitale.

Le deuxième événement est l'établissement, dans la ville de Nantes, « d'un corps, collège et communauté » composé d'un maire et de dix échevins, pour conduire et diriger les affaires de la ville. Ainsi promulguèrent les lettres du roi François II, en janvier 1559, lesquelles furent enregistrées au Parlement de Bretagne siégeant à Nantes le 30 avril 1560, et exécutées seulement en 1564, en raison de l'opposition des fonctionnaires royaux à ce « pouvoir rival »¹.

L'ancien Conseil que présidait le capitaine de ville habita d'abord dans la maison des Engins, dont il subsiste une cheminée pittoresquement accrochée à son ancien mur mitoyen, à l'entrée de la rue prénommée, par une allègre anticipation, des Echevins. L'institution alla ensuite place du Change dans l'hôtel de la Prévôté, face à cette maison de Coursault qui, en 1537, tenait aux murailles, « ce pourquoy elle était chargée en faveur de la Recette municipale d'une rente de seize sous tournois » et qui, après avoir été le siège du Syndicat d'Initiative, est présentement l'hostellerie du Change. Puis, en 1532, dans la Maison Sainte-Catherine, près Saint-Nicolas.

Le 28 novembre 1564, les habitants, réunis au couvent des Cordeliers, désignent cinquante notables qui, formant « corps de ville », devaient élire entre eux un maire d'an en an et dix échevins de trois en trois ans. Le maire élu fut Geoffroy Drouet. On élit les échevins le 29. Le 30 la municipalité était effectivement constituée.

Charles IX autorisa le 7 mars 1566 l'acquisition de la maison des Dervallières; à peine onze ans passés, elle était encore « l'Hostellerie de la Belle-Image » et avait, en 1561, reçu les ambassadeurs anglais. L'affaire traîna, faute de pécune. En 1574, le troisième maire, André Matthieu, sieur de Champeaux et du Tertre, acheta la maison à Claude Tissart, et la revendit à la ville pour quatre mille quatre cent quatre-vingt-deux écus

1. P.-G. MELET : *De la maison aux Engins à l'hôtel Rosmadec*, où l'on trouvera une liste des maires de Nantes.

et un tiers d'écu d'or. Et la municipalité s'installa chez elle le 27 mars 1578.

En 1606, l'architecte Emile Remigéreau, — étant vingt-septième maire, Claude Cornulier, sieur de la Touche, — construisit « la galerie à deux étages qui constitue la façade de la mairie, ainsi que l'aile ouest sur la cour d'honneur ». L'aile est serait édifiée de 1822 à 1829. C'est en restaurant cette galerie et l'aile ouest, en novembre 1951, qu'on fit trouvailler dans le mur de façade, d'une plaque de cuivre jaune qui commémore la construction « à deniers communs » d'une salle pour tenir « les assemblées et conseils de ladite ville avec l'arsenac au-dessous, l'an de grâce 1606 ».

Ne croyez pas que le troisième événement digne d'être noté soit la Renaissance, dans son ensemble. La Renaissance ne toucha que peu les édifices nantais, le château par exemple, dans la belle ordonnance des cinq lucarnes du Grand Logis à l'image d'une « main de justice », puis Goulaine, et surtout Châteaubriant, où la cour de Françoise de Foix et de Jean de Laval fut un foyer ardent des idées nouvelles.

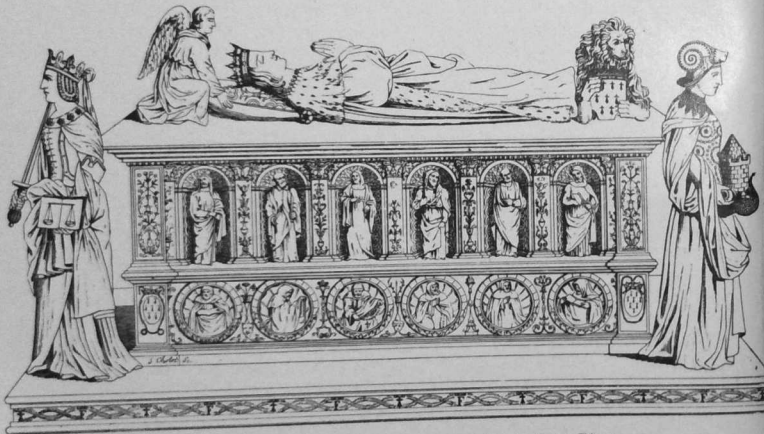
Plus sage était notre « Brette », qui avait installé des joailliers italiens aux places laissées libres par les commerçants juifs, notamment place du Change. Quand elle commanda le tombeau qu'elle vouait à son père et à sa mère, elle obligea Jean Perréal et Michel Colombe, « premier sculpteur de son siècle », à une belle synthèse entre l'art traditionnel et l'art italien¹. Après bien des aventures, le tombeau fut réédifié dans le transept est de la cathédrale : c'est là qu'il faut aller l'admirer, lorsque le jour déclinant emplît la vaste nef de recueillement et de silence.

C'est un poème de marbre.

Vit-on jamais profil plus suave, plus doucement modelé, plus gracieusement reposé que ce visage de Marguerite de Foix, si détendu dans la rigidité de la pierre, les pieds aux flancs du lévrier fidèle. J'aime moins l'effigie du duc; il ne s'en dégage pas la même poésie, la même mélancolie nostalgique et acceptée. On

1. Le célèbre tombeau aurait pu être gravement endommagé le 15 juin 1944 s'il n'avait été soigneusement protégé par un véritable édifice de poutres et de sacs de sable. Une bombe tomba à moins de 20 mètres, écrasant un pan d'abside et la sacristie.

peut rester là à méditer. Cette construction harmonieuse de symboles, soutenant les parfaites proportions du tombeau, n'est point alourdie par l'épaisse table où « reposent » — et le mot prend ici une infinie douceur — les glorieux gisants. Le transept lui accorde un cadre unique, marqué d'autres inscriptions votives, et si bellement fleuri par la rose qui l'illumine et le



4. Tombeau de François II. Nantes, cathédrale Saint-Pierre.

« cheffe » d'un diadème de nuances et de clartés. La mort est à peine présente. Cette œuvre d'art inestimable atteint, à mon sens, le sommet d'une hiérarchie de trésors spirituels, et reste la richesse la plus noble et la plus authentique de notre cité.

De quelque angle qu'on le contemple, sous quelque forme qu'on y médite, il est une leçon que nul autre témoignage ne peut apporter de façon plus certaine, ni à l'occasion de quoi on puisse vérifier plus pleinement le vers final de l'épithaphe que consacra Marot à la docte Françoise de Foix. « Ci-gist ung rien là où, de la Mort, tout triomphe ! »



5. La Force. Figure du tombeau de François II. Photo Club nantais.

Si Henri IV m'était conté...

Nantes accepta loyalement l'union du duché et du royaume. Mais à condition que celui-ci ne cherchât pas à transgresser le pacte, à faire hâtivement acte de maître. Les rois échouèrent dans toute tentative d'imposer les impôts et les gabelles aux Bretons, qui en furent dispensés jusqu'en 1789.

Les anciennes rivalités entre les ducs et les rois se trouvèrent transposées entre élus locaux et représentants du pouvoir central. Le pouvoir central se souvint toujours de l'expérience de Pierre de Dreux, et ne fit appel, pour le représenter, que deux fois, et dans des heures critiques, à des hommes du pays : le docteur Guépin, en 1848 et 1870, et, en 1941, M^e Vincent.

Il est toujours intéressant, pour les noms familiers qu'on y retrouve, de feuilleter la liste des maires, dont M. Orrion est le cent trentième. Ils marquent la part importante de l'histoire de Nantes, et de sa prospérité, qui revient à la bourgeoisie commerciale et industrielle. Les rois furent très conscients de cette force sociale et politique de la bourgeoisie. Ils s'en méfiaient et la flattaient, prenaient volontiers logis chez les plus marquants, tels Charles IX et Henri IV chez André Rhuyss, dans sa maison des Tourelles, à l'entrée de cette Fosse qui était le quartier des armateurs et des riches négociants.

Louis XIII en 1610, Louis XIV même en 1644, confirmèrent la bourgeoisie dans ses privilèges. Seul, Henri IV témoigna d'une véritable hargne à l'endroit des Nantais. Henri IV se souvenait de l'intelligente propagande faite par la duchesse Marie de Luxembourg, de la hâte de Mercœur à étendre les fortifications au-delà des quartiers actuels Talensac et Mercœur, de ses intrigues avec les Espagnols, des prédications enflammées de frère Jacques le Bossu contre Henri III et lui, de l'arrestation du maire, Charles Harrouys, et des notables; de ses contraintes à l'égard de l'évêque Philippe Le Bec; de la création à Nantes d'un Parlement à sa dévotion, de ses expéditions contre les seigneurs qui ne se soumettaient pas à lui, à Saint-Mars, la Bretesche, Vue, Blain, Montaigu, des proscriptions, des exils, des exécutions.

Le Béarnais récapitulait tout cela, à quoi Mercœur avait mis le comble en s'opposant ouvertement au roi, et le mettait volontiers au compte des Nantais.

L'affaire ne fut cependant, au début, réglée ni par lui, ni par ses armes. Deux « fines mouches », Gabrielle d'Estrées, dont le placide portrait d'Azay-le-Rideau ne semble pas révéler les qualités, et Marie de Luxembourg elle-même, menèrent le jeu. On marierait le duc de Vendôme — César, quatre ans — avec la fille du duc. Et pour cadeau de noces, César de Vendôme serait nommé gouverneur de Bretagne !

Le 13 avril 1598, Henri IV, souriant dans sa barbe, entra par la porte Saint-Pierre et s'en allait loger au château. Ce fut alors l'heure des Nantais.

Il avait déjà prescrit que la municipalité lui présenterait une liste de trois noms parmi lesquels il choisirait le maire, ce qui était une atteinte aux privilèges admis par la royauté. « Je trouve fort étrange, écrit-il, de ce que, au préjudice de ce que je vous ai ci-devant dit pour élire maire de la ville de Nantes le sieur de la Bouchetière, lequel j'ai toujours reconnu pour mon fidèle serviteur, il y en ait eu quelques-uns d'entre vous si hardis que de s'y opposer et d'en nommer d'autres que je ne veux qui le soient cette année; c'est pourquoi je vous fais ce mot de ma main... » Et des menaces...

C'avait été pire pour le « règlement » de l'accord avec le duc de Mercœur signé à Angers les 18 et 20 mars 1598. Le roi déclara Mercœur « quitte de ce qu'il devait à la ville ». Il attribuait en outre au duc une gratification de deux cent cinquante mille écus, une pension de cent cinquante mille livres et quarante cinq mille écus pour sa part sur les impôts de Bretagne. Enfin, cent cinquante mille écus comme indemnités à ses lieutenants !

Le duc n'avait plus besoin de ses soldats : il « les rassembla hors la ville sous prétexte d'une revue, et rentra seul ». Il fit fermer toutes les portes, et laissa ses troupes se « débrouiller » en pillant les faubourgs.

Le « bon roi Henry » agit avec la même désinvolture lors de son mariage. Il réclama huit mille écus pour contribution aux frais de la cérémonie ! On discuta... Le Roi réduisit la somme à

quatre mille écus mais fit saisir les revenus communaux. La « poule au pot » était loin, si les Nantais étaient joliment plumés. Si bien que, lors de la naissance de Louis XIII, il fallut un « ordre du roi » pour stimuler les réjouissances.

Que la ville, passant outre à ces mauvais procédés, ait voulu commémorer la mémoire du roi qui signa ici-même l'édit de tolérance de 1598, soit ! Mais qu'elle ait accordé la même faveur au souvenir du duc de Mercœur, cela est plus discutable, à moins que, comme la Martine de Molière... Le Penthyern Léon Durocher, dont nous reproduisons la supplique plus loin, avait cent fois raison !

Le 16 août 1614, vinrent à Nantes le roi Louis XIII et Marie de Médicis pour les petits Etats de Bretagne. Il y eut, outre les banquets et cortèges, fêtes nautiques, théâtres, tableaux lumineux et feux d'artifices. Le jeune roi et sa femme étaient ravis. Il en coûta quinze mille livres à la commune... Et vingt-cinq mille livres de cadeaux à la maison du roy ! Le roi trouva ce faste excessif... Les errements continuant à se renouveler, les Etats Généraux, le 18 août 1663, « défendirent à la ville de faire des cadeaux de vin, surtout aux officiers de la milice bourgeoise... On donnait à trop de gens ». A bon entendeur, salut !

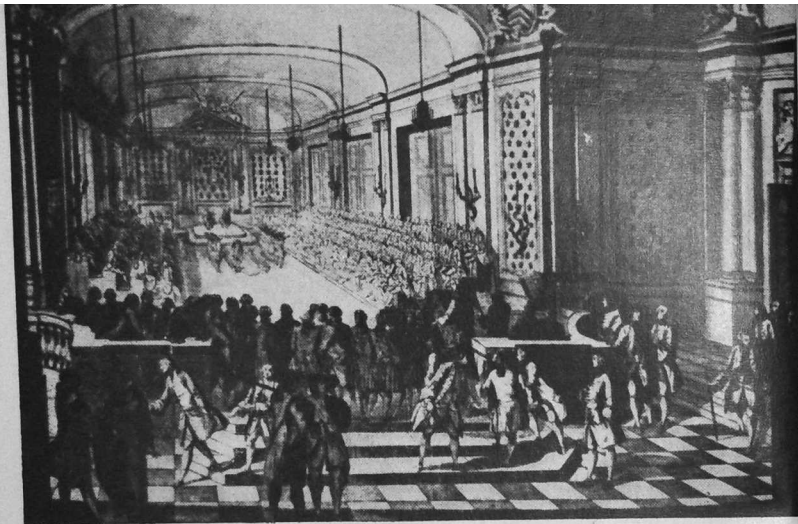
Entre-temps, Louis XIII était revenu à Nantes en 1622 et 1626. Le cardinal de Richelieu, qui l'accompagnait, requit douze vaisseaux pour le siège de La Rochelle, et les douze canons des murailles. Le château de Pirmil était en outre démantelé. La même année, le cardinal faisait trancher la tête au comte de Chalais.

Entre-temps aussi, le 7 août 1654, le cardinal de Retz s'évadait du château de Nantes. Asservi à « un terrible tempérament », ce « héros du bréviaire », dit M^{me} de Sévigné, avait été arrêté à Paris et incarcéré au château le 30 mars. La « divine marquise » organise aussitôt, avec son oncle, Renaud de Sévigné, « l'évasion du turbulent coadjuteur ». Le cardinal réussit à se glisser le long d'une tour, se froisse une jambe, enfourche un cheval et prend le large, terminant son odyssee à Rome.

1. La dédicace de la pittoresque chapelle de saint Simon, qui se musse au bas de la Divatte, en la chapelle Basse-Mer, garde trace de son passage.



6. Le Cardinal de Retz.



7. Tenue des Etats de Bretagne, salle des Jacobins à Nantes.
Gravure de Hénon.

Louis XIV vint à Nantes en 1661. Il était accompagné de Colbert, du sévère Colbert qui « veillait », et du surintendant des Finances, Nicolas Fouquet. Fouquet avait « de nombreuses attaches en Bretagne, et singulièrement au pays nantais »¹.

Le surintendant consacra sa soirée du 4 septembre 1661 à son cousin, Renouard de Drouges, qui avait fait construire l'hôtel de Rosmadec en 1653, par « l'architecte Jacques Malherbe, auteur du porche monumental de la mairie »². Il y avait là nombreuse et illustre assistance.

1. D^r MERLE, Les attaches nantaises de Nicolas Fouquet, B.S.A.H., 1953.
2. Le maire Paul Bellamy négocia l'échange de l'immeuble du Refuge avec l'hôtel de Rosmadec, grâce à l'acquiescement intelligent des intéressés. L'échange fut régularisé par une délibération du Conseil municipal du 8 juin 1923. Doté d'une soulte de deux cent cinquante mille francs, il assura la réinstallation de l'école Saint-Pierre et fit entrer dans le patrimoine de la cité l'hôtel de Rosmadec, qui fut remarquablement restauré par l'architecte Coutan. Les deux plaques scellées au pied de l'escalier d'honneur rappellent que l'« hôtel de Rosmadec, acquis par la municipalité Bellamy a été restauré et annexé à l'hôtel de ville, M. Léopold Cassegrain étant maire » et que



8. Mellier, maire de Nantes, 1725.


Après être resté près du roi, il remontait, le lendemain vers onze heures, la rue haute du Château. A l'entrée de la place Saint-Pierre, le lieutenant des mousquetaires d'Artagnan l'arrêta « fort civilement » : « Je l'ai voulu frapper au moment où il se croyait au plus haut point de sa fortune, écrivit Louis XIV à sa Mère. » *Sic transit...*

La marquise de Sévigné, que Fouquet « s'était résigné à aimer comme elle le voulait », suivit « passionnément » le procès et aida M^{me} Fouquet et ses enfants. La Fontaine écrivit une « Elégie aux Nymphes de Vaux ».

En 1662, il y eut grande disette; la construction du château de Versailles continuait. Le même trésor alimentait Louis XIV, dans lequel s'était pourvu Fouquet.

Il faut arriver jusqu'en 1699 pour voir arriver à Nantes Abdallah ben Aïscha, amiral de Mulay Ismaël, qui apportait au roi de France une magnifique selle brodée, une peau de tigre et cinq peaux de lions. Abdallah venait aussi demander la main de la princesse de Conti pour le sultan, son maître. On le mena à l'hostellerie du Pélican, sur les ponts. C'était « une belle maison,

l'« inauguration en eut lieu le 6 novembre 1936, M. A. Pageot étant maire ». Dans le fond du couloir, au-dessus de la porte d'accès à l'escalier qui conduit à l'ancien poste central de la Défense passive, une plaque rappelle les noms des 27 équipiers morts en service commandé pendant les bombardements.



Je soussigné gerard Mellier conseiller
du Roy Tresorier de France general des
finances et grand voyer en la province de
Bretagne reconnois avoir recue de
Monsieur de Montaran Tresorier general
des estats de la dite province la somme de
cinq cent livres pour une partie de celle
de mille livres de pension a moy attribuee
pendant la presente annee par le reglement
general de dix estats du mois d'octobre
1688 a cause de mondis offre de laquelle
comme de 500th ie quart de Montaran
et tous autres; a ce que ce brief me septembre
mille sept cent sept Mellier.

Louis 500th

9. Lettre autographe de Mellier. Nantes, musée des Saborges.

et MM. du Corps de ville allèrent, les haches hautes, l'y saluer ». Le mariage ne se fit point : n'en soyez pas surpris.

Comment finirions-nous mieux ce chapitre qu'en y considérant l'explosion de joie qui salua, le 8 janvier 1704, la naissance du duc de Bretagne, arrière-petit-fils de Louis XIV ! Le bon peuple de Nantes sentit remonter des vieux âges un cri qu'il pouvait ainsi proférer librement : « Vive le duc de Bretagne ! » Hélas ! le petit duc ne vivrait qu'un an...

Assez pour porter témoignage que le haut visage de la Bretagne restait vivant au cœur des Bretons !

Cet honnête bon vieux temps !

Les règnes des rois Louis XIV, XV et XVI accentuèrent le contraste et les contradictions qui, sous des apparences fastueuses, minaient et ébranlaient la Monarchie. Les prodigalités

des rois et de la cour étaient injures à la misère et au dénuement du peuple, surtout dans les campagnes.

Et cependant, le Roi-Soleil était impécunieux au point de ne pouvoir payer cent mille livres dues à des marins nantais qui refusaient d'embarquer. Tout semblait opportun pour soutirer au Duché ou plutôt à la province, et à la ville, quelque argent. De 1667 à 1669, Louis XIV trafiqua ouvertement des charges honorifiques qui étaient accordées aux échevins. Julien Proust, sieur de Port-Lavigne, soixante-dixième maire de Nantes, acheta la charge pour cinquante-quatre mille cinq cents livres. Il meurt en 1715. Aussitôt, la ville rachète celle-ci pour la coquette somme de quatre-vingt cinq mille deux cent treize livres et quinze sous : elle se restitue ainsi le droit de choisir son maire. Voilà qui ne fait pas l'affaire du roi. Et en 1722, sans plus, Louis XV met en vente la fameuse charge que, cette fois, la ville paya un million soixante-neuf mille quatre cent vingt livres ¹.

Louis XVI ne poussa pas les choses si loin. Mais il nommera le maire de sa propre autorité. Alors qu'aux Etats de 1459, le duc François II reconnaissait qu'il ne pouvait lever d'impositions sans le consentement des bourgeois, lui, n'hésitera pas — les besoins pressant — à décider en 1786 impôts et surtaxes. Peut-être faut-il voir là aussi les manifestations de plus en plus pressées du pouvoir central ramenant à lui les libertés provinciales, mouvement qui n'a fait que s'accroître dans le dernier demi-siècle, malgré tant de déclarations contraires.

Mais c'est l'affaire du « don gratuit » qui éclaira le plus vivement ces pratiques ! Donc, les Etats de Bretagne avaient été incités, et c'était devenu coutume — à offrir un « don », dit « gratuit » non sans humour comme on va le voir, au roi.

En 1663, Colbert suggère deux millions cinq cents mille livres. Les Etats se tenaient sur une prudente défensive, et n'étaient pas Nantais pour rien. Ils offrent un million six cent mille livres. Colbert fulmine. Le roi menace. Les Nantais tien-

1. Notons deux faits : le régent révélait au grand jour la plaie vive de la monarchie en dissolvant les Etats de Bretagne « coupables de résister à ses demandes d'argent ». 1675 fut marqué par la « révolte du papier timbré », et 1720 par la conspiration qui se termina sur la place du Bouffay, par la mort de Pontcallec, du Couëdic, Montlouis, Talhouët, seize autres ayant pris le large. La Bretagne résistait à la déloyale application de l'édit d'Union.

ment bon. Alors, Colbert, l'austère Colbert envoie son frère à Nantes, avec promesse d'un « pot-de-vin » de soixante mille livres s'il obtient mieux ! Charles Colbert intrigue, caresse et pousse. Bref, il finit par « décrocher » deux millions de livres. Colbert, qui avait su restaurer la marine nantaise et qui devait se montrer si sévère pour Nicolas Fouquet, fut tellement satisfait qu'il accorda une gratification « supplémentaire » de dix-huit mille livres à son frère... Que pensez-vous du marchandage et du procédé ?

Et l'un et l'autre se renouvelaient. Tant et si bien qu'en 1730, les Etats qu'on pressait encore pour le « don gratuit » déclarèrent : « Pendant que la Bretagne a été sous la domination de ses ducs, il n'a point été question de dons gratuits ni de subventions pareilles à celles qu'on paye aujourd'hui. Les arrêts du Conseil tendent à autoriser, en vertu d'un titre mensonger, des droits qui n'ont jamais été levés en Bretagne, depuis sa réunion à la France, et à détruire tout d'un coup les privilèges, les droits les plus chers et les plus précieux du pays. »

Soixante ans avant 1789, c'est déjà un langage révolutionnaire. Il marque en tout cas, la nostalgie que les Bretons avaient de leurs ducs et de leur autonomie. Elle se traduira, pour la noblesse, par une véritable sédition contre la royauté, au moment des ordonnances libérales de Louis XVI.

Dans la ville, si le peuple restait misérable et les artisans en proie à des rivalités de corporations, les négociants formaient une classe aisée. Du milieu à la fin du XVIII^e siècle, la ville est étonnamment prospère. Corderies, fabriques de toiles et d'indiennes, verreries et faïenceries, distilleries et raffineries de sucre sont des sources d'enrichissement. La traite des nègres a le même effet pour les armateurs. Augeard rapporte que « Nantes fut le principal port d'attache de tous les négriers français » et le premier port européen avec mille trois cents navires. Les planteurs avaient une réputation de faste justifiée.

Et la vie continuait, sollicitée par les événements, les passages, la cour. Le 7 octobre 1725, c'est le mariage de Louis XV et de Marie Leckzinska. *Te Deum*, artillerie, illuminations. Le 28 octobre 1758, arrive le duc d'Aiguillon, vainqueur des Anglais à Saint-Cast. Le duc pose la première pierre du « Pont

d'Aiguillon ». En 1773, c'est le tour du duc et de la duchesse de Fitz-James. « On craignait de paraître devant le gouvernement (qu'ils représentaient) si l'on n'était précédé de paniers de champagne et de bourgogne ». Le duc apprit aux Nantais la naissance du futur Louis-Philippe.

Mais tous ces puissants personnages furent éclipsés par le jeune et brillant comte d'Artois « fort renommé auprès des dames ». Il avait vingt ans. On était au 23 mai 1777 : le vin coulait « en abondance » sur la place Viarme, la place Bretagne, au Pilory, au Change, à Saint-Nicolas. Il alla visiter les chantiers de construction de la Chézine et y vit lancer un navire. « Il accueillit avec toute l'affabilité imaginable les dames poissonnières, leur disant que jamais — sur sa parole d'honneur ! — il n'avait vu femmes plus jolies, ni d'une plus avenante corpulence. »

Tout cela, c'était l'avère brillant de la médaille. Le revers était plus sombre. On parlait encore de la grande disette de 1662 et du maire Mellier distribuant, en 1728, de la nourriture aux pauvres, et de l'hiver rude et long de 1754, où les approvisionnements avaient été insuffisants, et des émeutes de 1765, dont la première entraîna le logement du bourreau dans une des tours de la douve Saint-Nicolas, qui subsistait près du pont de l'Arche-Sèche.

Mais ces ombres, pour qui regardait la ville de sa banlieue ou de sa campagne plus lointaine, se fondaient dans le miroitement et le faste de la vie apparente : il en restait un contraste violent avec l'existence « peineuse » du paysan. Sur un million trois cent mille arpents dans notre région, la moitié était en friche. « Le peuple des villages était composé pour moitié de mendiants ».

Les épidémies mordaient crû dans la masse : en 1788, la dysenterie fait quatre-vingt mille victimes en Bretagne. Puis, c'est la typhoïde.

On imagine l'afflux de récriminations qui doit monter de toutes ces poitrines : impôts, inégalités civiques, capitations supportées par les ruraux, — vite aggravées en rancœurs et révoltes par l'insensibilité et la légèreté du pouvoir royal, auquel on restait attaché cependant, et surtout, parce que cela était proche,

le luxe offensant de la vie urbaine. Il en naissait une hostilité qui s'affirmera fortement dès les premiers jours de la Révolution.

Enfin, s'étendait sur tout la rougeoyante contrainte d'une justice insensible et impitoyable. Certes, on n'en était plus à la « très ancienne coutume de Bretagne » qui stipulait « benoitement » que « nul ne doit être pendu s'il n'a volé plus de cinq sous », et qui notait méticuleusement les motifs pour lesquels on peut être simplement pendu, ou brûlé, ou bouilli. Mais il faut lire les procès-verbaux de torture : question par l'eau, compression des pouces, froissement des jambes par un valet de fer, estrapade, huile bouillante jetée sur les pieds, exposition au feu, etc. Tous les moyens étaient bons pour obtenir des aveux que conseillers et greffiers enregistraient placidement.

Certes, nos modes actuels de penser et de vivre accentuent l'inhumanité de telles pratiques. Les hommes de ces époques croyaient de bonne foi être parvenus à un état de perfection plus grand que celui de leurs prédécesseurs. Lors des émeutes de 1789, à Rennes, les bonnes gens levaient les bras au ciel en disant : « Voir des choses pareilles en plein siècle de lumière ! » Nous sommes-nous penchés sérieusement sur les inégalités et l'injustice de nos conventions sociales et de nos codes, quand ce ne serait que pour le statut de l'enfant — et ne pensons-nous pas un peu comme nos devanciers ?

Au regard de tous, enfin, royauté, artisans, bourgeois, pauvres gens des campagnes, la ville affirmait, proclamait sa prospérité en transformant et en améliorant la cité, ce qui fut le signe du XVIII^e siècle.

« C'est, écrivit M. Gaston-Martin, une ville médiévale encore que le maire Gérard Mellier (chevalier des Ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, soixante-douzième maire de Nantes) avait reçue en 1720. C'est une ville moderne qui, dix ans après, s'ébauchait. Derrière les remparts abattus, les faubourgs neufs venaient au-devant de la ville. » La formule est jolie. Ces faubourgs, c'est le Marchix « qui a ses portes et murailles comme une ville ». A l'ouest, au-delà de Saint-Nicolas, le quartier de la Fosse, avec des maisons pour la plupart « superbement bâties » ; à l'est, Saint-Clément et

Richebourg, où sont « de nombreux monastères » ; au sud, la petite île de la Saulzaie et la grande île de la Madeleine, qui commence à se peupler, et « le grand hospital tout basti de neuf qui semble être de loin, dit Jouvin, quelque palais de grand seigneur ».

De 1720 à 1730, Nantes, sous l'impulsion de Gérard Mellier, sort de son « immobilisme ». De 1721 à 1723, on met en œuvre l'aménagement de la Saulzaie (île Feydeau) que Driollet terminera vers l'amont par une poissonnerie que son aspect charmant eût du sauver de la destruction. En 1726, c'est le tour du quartier de la Chézine par l'architecte Delafond, et où seront aménagés des chantiers de construction navale. Le cours Saint-Pierre est établi en 1725. On dresse des plans : l'architecte Gabriel propose le sien en 1728. Le maréchal duc de Brancas lui ajoutera, en 1742, celui du « sieur Touros, ingénieur ordinaire du roi en chef indépendant » que perfectionnera Cacault en 1744. Il sera suivi, en 1755, par celui de M. de Vigny, architecte du roi, puis par ceux de Ceineray et de Crucy, qui seront réalisés. De toutes façons, la démolition des remparts est décidée, ainsi que la construction d'un quartier d'immeubles et d'hôtels sur les quais Brancas, Flesselles, etc. Ainsi est rendue possible l'exécution des grands travaux qui seront menés à bien dans le dernier tiers du siècle¹.

1. M. Launay, Directeur général des travaux de la ville, estime que les possibilités d'action étaient plus grandes, les initiatives moins servies et les moyens plus expédients et plus efficaces que les nôtres.

Le Corps de ville était d'abord piqué d'émulation et entendait rivaliser avec Lyon et Bordeaux, surtout Bordeaux dont le port était un concurrent déjà redoutable.

La ville était pourvue de ce qu'on appellerait aujourd'hui des « surplus ». « Il n'y a point de ville en France où l'on ait autant ménagé le terrain », écrit un contemporain, confirmé par le célèbre voyageur Young.

Son trésor contenait, d'autre part, toutes dettes payées, plus de cent mille livres, et la cité aurait pu employer, bon an mal an, quatre-vingt mille livres à son embellissement. Enfin, la législation sur l'expropriation était draconienne : « Tout citoyen, édicte un arrêt de 1750, qui ne perd pas plus de la moitié de son terrain, sera privé du paiement de ce qui sera pris pour les embellissements de la ville. » Le mode de financement employé donne la clé du système : « Tous les grands travaux d'urbanisme ont été en définitive financés beaucoup moins par l'impôt que par la vente de portions importantes du domaine communal et royal. »

Les particuliers, comme le financier Graslin, suivront une méthode ana-

« L'homme du destin », dans cette deuxième phase de la transformation de Nantes, sera J.-J. Graslin. De 1776 à 1777, il achète la tenue du Bouvet et la propriété contiguë de la Cassagais, et rend possible ainsi l'aménagement du quartier qui conserva son nom. Les dames du Calvaire se prêtent volontiers à l'ouverture de la rue du Calvaire. La voie nouvelle peut ainsi se fonder sur une allée de cent trente toises longeant leur parc et desservant le couvent et la maison du Bon-Pasteur, et la propriété du Chapeau-Rouge. Le percement de la rue du Calvaire était achevé.

Et peut-être, avant de clore ce chapitre, convient-il d'accorder une mention spéciale au quartier de Gigant, dont une société Duparcq et Mellinet prit l'initiative entre 1781 et 1786. Un projet d'aménagement établi par Crucy fut approuvé le 15 novembre 1786: tel quel, il nous permet d'évoquer un jardin qui joua alors son rôle dans la vie de la cité, le « Jardin chinois ». Il était situé dans la position la plus agréable des rives de la Chézine¹.

Le « peintre du roi », David — Ma foi, je ne sais comment ! avait-il déclaré à propos de ce titre — y fut invité à dîner le 24 avril 1790 par deux délégués du bureau municipal, MM. Do-

logue, sous le couvert des intendants, qui accordaient les coudées les plus franches lorsque l'intérêt général bien compris était sauvegardé. Pourrait-on imaginer aujourd'hui semblables opérations, alors que la plus modeste acquisition exige le déroulement d'une procédure interminable, et se brise souvent contre le veto des « commissions de contrôle des opérations mobilières ! ».

Regrettons-le, et rapprochons ces conclusions de ce que nous avons dit plus haut de la mainmise des administrations centrales sur la vie régionale et communale.

Enfin, renvoyons le lecteur qui voudrait de plus amples informations sur cette période de l'histoire nantaise, au remarquable ouvrage qu'en 1942, M. Pierre Lelièvre, conservateur de la bibliothèque de Nantes, consacra à « Nantes au XVIII^e siècle ». Nous n'avons pu qu'en résumer ici les passages les plus caractéristiques.

1. Il faudrait aussi noter l'amélioration des conditions de la vie urbaine. Les voitures publiques allaient à Paris en quarante heures. Des fiacres circulaient en ville; cinq cent cinquante lanternes remplacèrent en 1770 les cent soixante-dix lanternes à chandelle que devaient allumer les riverains; un règlement du Conseil d'Etat de 1721 stipule que les pompes d'incendie sont servies par huit hommes chacune, dont « deux hommes intelligents pour diriger le tuyau sur le feu », et que chaque propriétaire — déjà la Défense passive — devait avoir un seau de cuir...

brée et Chanceaulme. Il y eut grand débat sur ses toiles, et notamment la dernière, Caius Brutus. M. Coustard de Massy — dont nous reparlerons — en était enthousiaste, l'ayant vue à Paris. David fit un croquis de Charles Mellinet.

Il était à Nantes depuis le 26 mars. On se disputait le



10. Kervégan, maire de Nantes, 1790. Portrait gravé par S. Goulet.

« Rubens du siècle ». Il avait été reçu solennellement par le Corps municipal, assista au « serment civique » des enfants patriotes militaires, et à force harangues de style pompeux. Il avait retrouvé là ses condisciples de Rome, les grands prix Crucy et Lamarie, lequel devait exécuter une statue de Louis XVI qui « ornerait » la colonne élevée entre les deux cours. Il venait faire le portrait du quatre-vingt-huitième maire de Nantes, Christophe-Daniel de Kervégan, « lequel sera placé le plus tôt possible avec ceux des autres maires par élection qui,

comme lui, ont mérité de vivre dans la mémoire de leurs concitoyens »¹.

Maires « par élection », vous entendez bien...

Avec le citoyen Constant de Massy.

Louis XVI, surnommé le Bienfaisant, ainsi que le rappelle l'inscription gravée sur la façade du théâtre Graslin, venait de rendre des édits qui réformaient l'administration de la Justice, supprimaient les tribunaux d'exception, abrogeaient l'usage de la sellette et de la question préalable. Une cour plénière était instituée.

Que pensez-vous qu'il advint devant ces mesures généreuses et quasi révolutionnaires ? Ceci. Le Parlement de Bretagne, qui siégeait à Rennes, la cour des Comptes, dans l'actuel hôtel de la préfecture, à Nantes, se cabrèrent sur l'heure. Les ordonnances royales, y proclama-t-on véhémentement, portaient atteinte aux privilèges, constitutions et franchises de la province !

Le roi fit acte de souverain résolu. Dans la première assemblée, M. de Thiars, lieutenant-gouverneur de Bretagne ; dans la seconde, le lieutenant-général, comte de Goyon, armés de pied en cape, firent militairement enregistrer les actes royaux. On mit la cour des Comptes en vacances : la commune de Nantes eut peur qu'on ne la supprimât. Douze députés furent arrêtés à Paris ; on en rechercha « scandaleusement » trois autres à Nantes. Et des troupes refluèrent dans la province.

« La royauté, note Guépin, était abandonnée par le peuple lui-même, pour des actes qui tendaient à l'extension de sa liberté. » Se joignant aux députés, MM. Plumart de Rieux et Meslé, échevins, furent envoyés à Paris solliciter la « justice du roi ». Et Louis XVI commit la faute de faire grâce. Les

1. On reprenait ainsi une tradition qui avait eu l'approbation du roi. Le musée Dobrée possède six portraits des anciens maires de Nantes, ceux de Harrouys, Christophe Juchault, Gratien Libault, Ménard du Pavillon, Gellée de Prémion et Guérin de Beaumont. La ville a constitué une galerie de bustes ; elle conserve, dans la salle Guillaume Harrouys, une collection assez disparate de photographies et de gravures qui s'est enrichie, en 1930, du portrait de Paul Bellamy par Patissou, placé près des bustes de Guépin, Sarrafin et Gabriel Guist'hau.

douze députés relâchés prirent aussitôt figure, à Nantes et en Bretagne, de « héros » ! On alluma des feux de joie, comme pour une victoire. Victoire, certes ! mais victoire de la noblesse sur la royauté. Ce fut du délire. On fit mieux, on dansa.

L'occasion en fut donnée par la réception fastueuse qui fut faite aux ambassadeurs de Typpo-Saëb, ce nabab qui menait dure lutte aux Anglais dans l'Inde. C'était le 18 octobre. Le maire, Pierre Richard de la Pervençhère, avait bien fait les choses. Le lendemain, on mena les Hindous à l'île d'Indret où M. de la Motte leur fit voir cette machine à percer les canons imaginée par M. Wilkinson, et qui était mue par des roues que poussait l'eau de la Loire, et, aussi, un singulier modèle de pompe qui se mettait en branle dès qu'on allumait un peu de feu sous une sorte de chaudière. Où n'atteindrait pas le génie de l'homme !

Le 1^{er} novembre 1788, le bureau municipal élit les représentants du Tiers aux Etats de Bretagne. Ils étaient chargés de revendications « tendant à plus d'égalité politique et à une plus équitable répartition des impôts ». On demandait aussi que le nombre des députés du Tiers fut égal à celui des autres ordres réunis. Dans un bulletin imprimé à Nantes vers le même temps, on adjurait « la noblesse bretonne, qui avait glorieusement aidé à briser les fers de l'Anglais forgés dans la Nouvelle Angleterre », de « prévenir les justes demandes du Tiers et l'intervention du souverain par un geste généreux à l'égard de deux millions de Bretons ! » Les Etats de Bretagne qui tiendraient séance le 29 décembre, comptaient quatre cent quatre-vingt-quinze députés de la noblesse et du clergé, et cinquante-neuf députés du Tiers, à qui toute concession serait refusée.

Le peuple et la bourgeoisie s'étaient déjà aperçus de leur méprise : on était loin des feux de joie en l'honneur des douze « héros » ! Entre-temps, le bureau municipal envoyait une délégation au roi pour lui demander d'appuyer les vœux du Tiers. L'émotion fut grande au Parlement de Rennes, qui considéra cette intervention directe du Tiers comme un coup de force ! Le roi crut devoir ajourner les Etats au 3 février : noblesse et clergé refusèrent de se séparer. Le Tiers réagit : « — Bretons, voulez-vous vivre libres ou languir esclaves ? Nous combattrons

ensemble pour la Liberté ! » La Révolution était bien commencée.

La jeunesse rennaise, surtout celle de l'école de Droit, est attaquée dans la rue. Il y a grand tumulte au champ de Montmorin le 26 janvier. Huit cents Nantais, alertés par Omnès-Omnibus¹ et Coustard de Massy montent sur Rennes à la rescousse. Grâce à M. de Thiars, la noblesse capitule. Mais ces incidents hâtèrent l'évolution des esprits.

Nantes était maintenant un foyer révolutionnaire. Le stade breton est dépassé. A la Commune, le 15 décembre 1788, Baco avait déclaré : « — Mille obstacles s'opposent à la résurrection des Bretons ! » La solution est dans une conception plus vaste. La noblesse, excitée par son échec de Rennes, menaçait Nantes de l'assaillir ; les Nantais répondirent qu'« ils ne craignaient pas les assaillants plus qu'un essaim de mouches ! » Le 20 juillet le bruit se répandit qu'un corps de dragons arrivait de Mortagne. La population entière se porta sur le pont de Pirmil, cinquante hommes se tenant prêts, haches en main, à couper les arches de bois. On expulsa le duc de Maillé, qui s'attardait à inspecter le suspect régiment de Rohan.

Nantes apprend le 16 juillet la prise de la Bastille. La foule se porte sur le château qui se rend. L'avant-veille, les deniers royaux avaient été confisqués ; la veille, la poudrière de Barbin prise. Le 26, les trois couleurs remplaçaient le drapeau blanc.

Deux événements d'une grande valeur historique allaient se produire. Le premier marquait la fin d'un état qui se perpétuait depuis près d'un millénaire. Les paroisses de la Sénéchaussée de Nantes mettaient solennellement fin, le 30 septembre, aux privilèges de la province. Cent cinquante mille Bretons et Angevins se fédéraient en février 1790 pour « la défense des idées révolutionnaires : la liberté ou la mort ! » Les temps étaient accomplis, et l'on banquetait à cette occasion sur le cours du Peuple (cours Cambronne).

1. Ce jeune homme, d'origine nantaise, tenait son double nom de l'inscription : « Omnes-Omnibus » (tous pour un, un pour tous) gravée sur une médaille que lui avait décernée Louis XVI, en récompense du sauvetage de deux personnes, et remarquable, dit Guépin, « en ce qu'elle résumait toute la pensée du moment ! ».

L'enthousiasme fut grand, et il y eut à nouveau une atmosphère d'idylle. A la Saint-Louis 1790, Coustard de Massy monte dans la chaire de la cathédrale : « O Louis, ô notre Père, viens jouir de tes bienfaits. Ne sois pas seulement le roi de Paris et de Versailles, mais celui de tous les Français. La voix d'un peuple libre peut seule honorer les rois ! »

Hélas ! Louis XVI, qui avait si bien commencé, prenait la fuite le 21 juin 1791. Nantes acclamait l'abolition de la monarchie le 25 août 1792, an I^{er}, 3 vendémiaire. Le 21 septembre, la République était proclamée. Le 21 janvier 1793, le roi était condamné à mort. Coustard, avec Lefèvre, Chaillou, Mellinet et Jarry votèrent pour le bannissement après la guerre. Avec deux autres, Fouché, l'inquiétant Fouché, vota la mort.

Homme curieux et sympathique, ce Coustard de Massy, dont le nom n'a été commémoré par aucune rue, aucune place, aucun monument public. C'était un ancien lieutenant des Maréchaux du roi. En 1784, avec le R.P. Mouchet, il avait fait la première ascension en aérostat, aux applaudissements de quatre-vingt mille personnes. Dans cette effroyable tourmente, il eut toujours souci de son élégance physique et morale. « C'était un homme de cœur. » Après le pacte fédératif de Pontivy, on l'avait chargé d'aller en Anjou et dans le Poitou assembler les « milices citoyennes ». En juin 1790, Coustard est élu président du département. Il répond à « cent discours » dont le moins touchant n'est pas celui qu'il adresse aux élèves des Oratoriens : « — Aimable jeunesse, approchez, espoir de la patrie ! Bénissez le ciel qui vous donne le premier des biens sans vous l'avoir fait acheter par les orages que nous avons essuyés. »

Coustard est à la barre de l'Assemblée le 14 juillet 1790, un an après les événements de Rennes. Le ciel s'assombrit. Commandant en chef la Garde nationale, avec Dumouriez, il dépose sa croix de Saint-Louis sur le bureau du département : « — Citoyens ! le roi est parti, mais le véritable souverain, la Nation, reste. » C'est le 22 juin 1791.

1792 s'ouvre sous de sourds grondements. Le manifeste de Brunswick soulève la Nation. La patrie est en danger ! Paris sombre dans le désordre. Baco, et ses collègues de la Commune, Girondins, dénoncent les activités montagnardes. La Convention

hésite devant les tribunes. Les Nantais Sottin et Morel y présentent, le 7 janvier 1793, une adresse du département : « — Au nom de la patrie, sauvez la patrie ! Tremblerez-vous devant les tribunes ? La France, libre partout ailleurs, doit-elle être esclave à Paris ! » Un bataillon de jeunes Nantais et un bataillon du Finistère sauvent l'Assemblée des bandes de Fournier. Encore un exploit que la ville paiera cher. La famine est à ses portes. Le procès de Louis XVI prend fin le 21 janvier. A peine la guerre est-elle déclarée à l'Angleterre que le soulèvement vendéen éclate (2 mars, 12 ventôse). Le bataillon de l'Égalité est engagé à Mauves contre les insurgés.

Quatre représentants de la Convention viennent à Nantes. Ils n'ont point oublié l'immixtion des Nantais dans les intrigues parisiennes. Merlin commence :

« — J'accuse la Garde nationale de Nantes d'inertie et d'égoïsme ! Elle reste lâchement au sein de la ville et s'y livre à tous les plaisirs de l'opulence. »

Baco bondit, indigné : « — On entendra la vérité, car j'ai eu la patience d'écouter la calomnie ! » Baco, le grand, l'héroïque Baco montre Nantes abandonnée à elle-même, protégeant Indret, Paimbœuf, Ancenis, avec cinq mille de ses habitants toujours en service, contenant l'insurrection et sauvant la patrie¹.

Les troupes vendéennes encerclent la ville. Coustard improvise une légion de deux mille hommes qui assurera, avec les dix mille hommes de Canclaux et de Beysser et la Garde nationale, sa défense.

La Constitution Civile du clergé publiée le 25 avril 1790, soulève une forte émotion dans les campagnes. A Nantes, le clergé, évêque en tête, y opposa un formel refus. D'autre part, l'édit de 1434, le procès-verbal de 1438, la charte d'Ancenis du 11 juillet 1487, exemptaient formellement « les habitants de fournir et bailler ès armées, de costé ni d'autre, ainsi que tous subsides et tailles. » Les renonciations des paroisses de la Sénéchaussée pesaient moins pour les ruraux que leurs droits acquis. Quand donc la Convention ordonna la levée en masse, ils se

1. Un an passerait à peine qu'on reprocherait aux Nantais leur « fédéralisme ». Et, déjà, sur l'horizon, se profile la silhouette sinistre de Carrier.

sentirent lésés au vif. Ils préféreraient devenir réfractaires. C'est ainsi que lorsqu'intervint plus tard le traité de la Jaunaye (17 février 1795) entre la Convention et Charette, on stipula, certes, la liberté des cultes, mais aussi l'exemption du service militaire « des jeunes gens de la présente génération. »

Significatifs, les incidents qui se produisirent dans les communes des environs de Nantes les 10, 11 et 12 mars 1793. La municipalité de Saint-Aignan écrit : « Ils aiment mieux mourir ici que de tirer (au sort). Qu'on les laisse tranquilles ! »¹. Et cela apparaît bien le thème général des résistances, que renforcèrent les scrupules religieux et la mort du roi.

L'hostilité latente des campagnes à l'endroit de la ville joua aussi son rôle dans l'affaire. La Garde nationale était sans cesse en sortie de réquisition pour assurer l'approvisionnement de la population urbaine. Si « la ville était toujours paisible, et la Garde nationale montée sur un pied assez respectable pour espérer qu'il n'arrivera rien de fâcheux » en février 1792, il n'en est plus de même le 17 mai 1793 : « Nous avons été et sommes encore bien à plaindre, entourés de rebelles et de brigands qui désolent nos environs et se portent à des actes de cruauté, et détruisent les propriétés. Nous avons été forcés de leur faire la guerre et d'exposer un grand nombre de gardes nationales. » Le 20 juillet : « On nous menace... et on dit que nous ne devons pas tarder à être attaqués de nouveau ; mais nous avons l'espoir que le général Canclaux, qui est à Ancenis avec des forces, viendra nous protéger. » Et le 31 octobre 1793 : « Quoique la majeure partie des insurgés se soit éloignée de nous, nous n'en sommes pas moins exposés à des moments fâcheux.

On arrête journalièrement beaucoup de monde, et chacun craint pour soi. De jour en jour, on a plus de peine à se procurer des subsistances de toute espèce et tout fait craindre une famine prochaine »².

1. Marquis de GOUÉ : *L'Insurrection des 10, 11 et 12 mars 1793 dans le district de Nantes (B.S.A.H., 1942)*.

2. M. DERRIEN : *Aperçu sur la vie à Nantes de 1791 à 1796 (B.S.A.H., 1941)*. Lettres écrites par J.-B. Lebourg et par sa femme à leur fille, M^{me} de Vaussay et à M^{me} des Rouaudières.

C'est sur ce fond de contraintes que s'était effondrée dans Nantes même la menace vendéenne.

Le 20 juin 1793, les chefs royalistes, Donnissan, d'Elbée, La Rochejacquelein, Cathelineau, Stofflet, entre autres, sommaient la ville d'arborer le drapeau blanc et de se rendre « sous menace, en cas de refus, d'être livrée à une exécution militaire et la garnison passée au fil de l'épée ». Baco, à la séance mémorable que tinrent au Département, le 4 messidor, an I, les Corps administratifs de la ville, déclare, devant les représentants Merlin et Gillet « impassibles et hostiles », et malgré les réserves d'ordre militaire du colonel Bonvout, commandant l'artillerie, et de Canclaux lui-même : « — J'ai répondu que les Nantais repoussaient cette sommation avec l'énergie de la probité. Nous périrons tous, ou la liberté triomphera ! » Et tous font serment de « s'ensevelir sous les ruines de la vieille cité, ou de la conserver à la République ! » La population, massée sur la place du département, s'associe à l'Assemblée et acquiesce : « Vive la République ! Aux armes ! »

Après une feinte sur Pont-Rousseau, Beysser, Baco et Canclaux portent leur effort sur le nord de la ville où s'infiltraient des Vendéens. Meuris avait héroïquement défendu Nort et le passage de l'Erdre. Cathelineau fut mortellement blessé sur la place Viarme, par un Nantais qui tirait du premier étage d'une maison qui subsiste. L'armée royale perdit plus de cinq mille hommes et battit en retraite. Nantes avait sauvé la République et bien mérité de la patrie.

Deux ans après, se produisit un arrêt des combats¹ qui ne serait qu'une trêve, rendue possible par une Nantaise de haut courage et de franc parler, M^{me} Gasnier. Charette entra triomphalement à Nantes, cocarde tricolore au chapeau, à côté de Canclaux, qui était le marquis de Canclaux et serait comte de l'Empire. Il devait reprendre les armes. Pris à la Chabotterie par le général Travot, il était fusillé le 29 mars 1796 sur la

1. « Les deux partis sont si irrités, écrivait J.-B. Lebourg le 17 août 1795, que la guerre qu'ils se feront sera des plus cruelles. » Et Napoléon I^{er} disait aux députés vendéens : « Le spectacle que m'ont offert vos villes et vos villages, dix ans après la guerre, m'a paru horrible... Je crois avoir des droits à la reconnaissance des peuples que j'ai vaincus, car six mois après la guerre terminée, il n'en restait plus de traces sur leur territoire. »

11. Charette.

Lithographie de Delpech.

12. Carrier.

Lithographie de Delpech.

place Viarme. « Placé sur un chariot, le corps de Charette (dont le visage avait été moulé par le plâtrier-figuriste Jean Crazanne) fut acheminé par les Hauts-Pavés — le chemin de Vannes — vers la carrière où la ville avait fait aménager, à peu de distance de la Sauzinière, le long du Gué-Moreau, un cimetière. Du 15 janvier au 15 août 1794, cinq mille six cent trente-neuf corps, au témoignage du « sans-culotte » Daubigny, y avaient été portés, bras et jambes surgissant de terre dont ils étaient insuffisamment recouverts. On y avait même enfoui sept cent quatre-vingt-dix-huit animaux crevés !¹

Inquiétant et singulier temps, où le terrible côtoie le ridicule ; le dévouement et la bravoure, la dénonciation et la lâcheté ! Où l'on dresse la guillotine et où, le 12 août 1793, « la Commission du commerce et approvisionnements compte sur la récolte des noix, et invite les frères et amis à bannir les cerneaux des tables républicaines » ; où, sur la demande des sans-culottes de Vincent-la-Montagne, la municipalité prohibe, le 11 octobre 1793, l'exercice extérieur des cultes, mais, en même temps, « arrête le carillon du Bouffay, jusqu'au moment où il sera disposé à jouer des airs patriotiques » ; où, le 12 août, le bataillon de Meuris fait de Nort de nouvelles Thermopyles, et une délibération solennelle le gratifie « de chemises, bas et souliers ». Où Carrier donne l'ordre de faire arrêter trois mille revendeurs et menace les détaillants qui ne veulent pas vendre toute la marchandise qu'ils détiennent de faire « rouler leurs têtes », et où l'on guillotine Pierre Poiron pour « avoir offert un canard au poste de Pont-Rousseau ! » Où les représentants sont ceinturés et empanachés de tricolore, et où la municipalité interdit gravement « à tous enfants d'avoir des bourrelets blancs, blancs et verts, blancs et noirs », couleurs anciennes de la ville, couleurs féodales, couleurs contre-révolutionnaires !

Au-dessus de tout cela s'étend le crépuscule sanglant de Carrier.

Carrier vient à Nantes taxée de fédéralisme. Carrier, c'est aussi Goullin et Grandmaison. On sait quelle fut leur œuvre :

1. Commandant MOLLAT : L'Insurrection vendéenne dans le pays des Mauges ; Georges HALGAN : Comment succombèrent les grands chefs bretons et vendéens, (B.S.A.H., 1943).

fusillades incessantes dans les carrières de Gigant, d'octobre 1793 à mai 1794 et, dans le même temps, les affreuses noyades de l'Hermitage. Il y eut dans cette période huit mille victimes.

L'entassement des prisonniers était tel, au Sanitat, aux Saintes-Claire, au Bouffay, que la maladie aidait grandement les bourreaux. « On ne dira jamais assez l'horreur de ces prisons infâmes » écrit Gabory dans les *Vendéennes*. Il en exista trois à l'origine : le Bouffay, le Château, les Carmélites. Il y en eut, par la suite, une vingtaine dont certaines, comme l'entrepôt, ont gardé une réputation sinistre.

Carrier fut rappelé par la Convention et guillotiné fin 1794.

Le conflit qui couvait entre les Corps administratifs et les représentants de la Convention, entre Girondins et Jacobins, devait éclater. L'étincelle fut l'arrêté que prit Beysser le 7 juillet, 19 messidor, pour prescrire un contrôle des prisons, et ordonner « la mise en liberté des détenus sur des dénonciations vagues ou des faits insignifiants, ou dénués de preuves ». La parade ne se fit pas attendre : le 13 juillet, Jean-Michel Beysser, commandant temporaire de Nantes, qui vient de lever l'étendard de la révolte en adhérant à un arrêté des Corps administratifs du 5 de ce mois¹, est suspendu de toutes fonctions et emplois militaires. Et cela au moment même où la Convention, pour reconnaître « le talent et le patriotisme » de Beysser, le nommait général en chef de l'armée des côtes de La Rochelle !

Baco fait acclamer Beysser par le Conseil de la ville et, le 15 juillet, 27 messidor, an I, il ose écrire à la Convention « que les représentants Merlin et Gillet ont commis le crime de haute trahison ». Le 2 août, il va porter son accusation à la Convention même, avec plusieurs députés de Nantes. La Convention, qui avait déclaré que « Nantes avait bien mérité de la patrie » envoya Baco à l'Abbaye. Il ira mourir à la Guadeloupe en 1804.

Bien que Baco eût déclaré que « Coustard s'était vaillamment battu contre les rebelles », Thuriot affirma que « Baco et Coustard avaient soufflé dans la ville de Nantes le feu de la guerre

1. Cet arrêté déclarait : « que la bannière fédérale du département de la Loire-Inférieure serait jointe à celle des autres départements bretons pour porter secours aux amis de l'ordre et des lois, à la Convention. »

civile, et n'étaient que des agents de Pitt et de Cobourg ! » En octobre, Carrier, Ruelle et Francastel faisaient arrêter Coustard de Massy.

Son sort fut bientôt réglé. Et le 6 novembre, au matin, il était appelé à monter dans la funèbre charrette. Le duc d'Orléans y était à côté de lui. La voiture cahotante arriva place de la Concorde, place de la Révolution. Au pied de l'échafaud, Coustard, avec toute l'élégance d'un homme du monde, céda le pas au duc d'Orléans :

— A tout seigneur, tout honneur !
Et il mourut avec fermeté¹.

Vive l'Empereur ! Vive le Roi ! Vive...

La première moitié du XIX^e siècle ne semble pas avoir mis à trop rude épreuve la foi politique et les facultés d'enthousiasme des Nantais.

Ils avaient accepté le 18 brumaire par lassitude des excès de la Terreur. Octave Aubry (*Histoire de la Révolution et de l'Empire*) estime « que les quatre années du Consulat furent les plus belles, peut-être, de toute notre Histoire ». Ils salueront le retour des Bourbons par lassitude de la tyrannie napoléonienne. Ils adhéreront à la Révolution de 1830 — que célébrera une ode enflammée de Mademoiselle Ulliac Trémadeure : « Aux Muses de la Patrie ! », par « lassitude des ultras et des Jésuites ». Comme ils accepteront plus tard le coup d'Etat de 1852. Et, au passage, ils décoreront leur ville et acclameront avec la même sincérité, l'empereur Napoléon, la duchesse de Berry et le Prince-Président !

Nantes, au moment où l'ère napoléonienne commençait, était ruinée, encore qu'on eût terminé les aménagements du quartier Graslin, les quais de Barbin. Sa prospérité du XVIII^e siècle était à terre. La guerre de Vendée était passée par là. Et « des soubresauts révélaient que son esprit était encore agissant dans l'Ouest ». La conscription impériale n'y était guère mieux

1. D'après MELLINET : *Histoire de la Milice et de la Commune*.



13. Cambronne. Portrait gravé d'après une peinture de Aubry.

accueillie que celle de la Convention. L'Empire en restaurant l'ordre dans un sens de stricte discipline, mettait résolument le spirituel au service du temporel. Mais il sut, en contrepartie des intérêts rassurés, promouvoir une sorte d'idolâtrie politique, au moins verbale, que nous avons peine à comprendre.

Ecoutez le maire Bertrand-Geslin et son Conseil municipal : « — Successeur de Charlemagne, vous en avez toutes les vertus héroïques... Ceindre votre front du bandeau impérial, c'est répondre à nos vœux. » L'empereur, accompagné de l'impératrice Joséphine, vient à Nantes en août 1808. « — Sire, s'écrie le préfet, le monde est plein d'admiration pour Votre Majesté ! » Bertrand-Geslin, plus sobre, lui a offert, à son entrée dans la ville, à trois heures du matin, les clés de la cité sur un plat d'argent. « — Elles sont en bonnes mains », répond l'empereur. Combattants de la Vendée militaire et anciens partisans de la Révolution se trouvèrent assemblés dans les deux compagnies d'honneur qui l'escortèrent. Des noms sonnent de façon familière à nos oreilles : Mellinet, Talvande, Chenantais, Chéguillaume, Sarrebourg d'Audeville, Landemont, Couëtoux, etc.

Lisez le récit vivant et coloré que donne Emile Gabory de cette réception dans le livre qu'il a consacré à Mgr Duvoisin, qui fit lui-même son entrée dans la ville épiscopale le 27 septembre 1802.

Donc, l'empereur est descendu à l'hôtel d'Aux. Dans ses réponses au maire, à l'évêque, à Crucy, se fraye passage une pensée aiguë, une clairvoyance spontanée que le recul fait encore mieux mesurer. A l'évêque : « — De nos jours, il faut des prêtres instruits... connaissant la société. La religion doit repousser ces minuties (sulpiciennes) qui rapetissent les pensées. » Au maire : « — Votre ville est admirablement située; un grand avenir lui est réservé, si elle sait le préparer. » Le 10 août, il descend la Loire, visite Indret. A Paimbœuf, il examine la frégate *La Clorinde*. Mais l'objet de sa conversation est surtout la réalisation d'un projet établi par l'architecte Mathurin Crucy, et dont l'a entretenu le maire de Nantes : établir un port au petit village de Saint-Nazaire : « — Depuis longtemps, j'avais le pressentiment qu'on pouvait construire des vaisseaux à l'embouchure de la Loire. Quant à la construction du bassin, c'est

aussi une grande question qui doit être étudiée sur les lieux. » En quoi, il voyait juste. L'empereur décrète l'achèvement de l'Hôtel de ville et de la Bourse, la reconstruction d'un pont sur l'Erdre.

Cérémonial et éloquence furent dépassés le 22 mars 1811, après que cent coups de canon eurent annoncé la naissance, survenue l'avant-veille, du prince impérial « créé roi dès son premier jour ». Toutes les rues étaient illuminées. Le 17 avril, le Conseil municipal chargea M. le préfet Van Styrum d'une adresse dont il convient d'admirer le style :

« Le ciel, en nous rendant témoins des miracles dont est rempli le règne de Votre Majesté, a mis hors de notre pouvoir le prix de la dette immense que vous avez imposée à nos cœurs... Nous jurons sur le berceau qui comble nos espérances et fixe les destins de l'Europe, de transmettre à nos neveux les souvenirs qui commandent à jamais notre inviolable fidélité pour la dynastie de Napoléon-le-Grand ! » Voire...

Et pourtant, il s'agissait, aux dires de MM. les grands vicaires Garnier et Le Flô, d'un petit enfant « faible, nu, indigent... qui avait besoin de tout ce qui l'environne... Les souverains de la terre, ajoutaient-ils, sont les lieutenants du roi du ciel; leurs enfants « et plus spécialement » l'héritier de la gloire et de la puissance de l'immortel empereur, sont appelés par Dieu même les fils du Très-Haut ».

C'est dans les mêmes jours qu'une femme sonnait au porche de l'hospice qu'avait fondé le bienfaisant M. Grou, rue des Orphelins, et y reprenait un petit enfant emmailloté, plus favorisé certes que l'enfant impérial, puisqu'il n'était pas nu, s'il était encore faible, et sans doute indigent... O contrastes cruels de l'éloquence ! Cette femme s'appelait Adélaïde Aumand, et la fillette, sa fille, était Elisa Merceur.

L'envers de tout ce prestigieux décor, c'était une police tyrannique, entre les mains du régicide Fouché, et qui s'exerçait sur tous les ordres d'activité, traquant l'agitation royaliste jusque dans la représentation d'*Athalie*.

Les deux abdications de Napoléon, le double retour des Bourbons se traduisirent par des manifestations discordantes, des changements de maires et de préfets. Le 9 avril 1814 donc,

on crie : « Vive le roi ! » mais on applaudit les aigles romaines à Graslin. Le 24 mars, les libéraux avaient cassé les vitres préfectorales. On acclame Bertrand-Geslin, redevenu maire. Le 30 juillet, après Waterloo, de grandes fêtes ont lieu pour saluer l'avènement de la deuxième Restauration. Mais il y a tumulte entre le lys blanc des royalistes et l'œillet rouge ou l'immortelle des républicains et des bonapartistes ! Entre-temps, les Vendéens menacent sur la rive gauche, et des Prussiens cantonnent à Nantes.

L'insolence des nouveaux dirigeants, la soif de vengeance du parti royaliste dépassèrent immédiatement toutes bornes. Elections faussées, presse enchaînée, police « souvent brutale », archives brûlées, cours prévôtales installées en 1816, mouvements insurrectionnels ça et là, poursuites contre d'honorables citoyens, le pays frémissait. Victor Mangin et son « Ami de la Charte » en savent quelque chose : il peut y méditer en prison¹.

De grands événements secouent l'inquiétude populaire de temps à autre : le mariage du duc de Berry en 1816, sa mort tragique en 1820, l'inauguration de la statue de Louis XVI en 1823, la mort de ce monarque fin et clairvoyant que fut, plus que son entourage, Louis XVIII, le 27 septembre 1824, le sacre de Charles X, la venue à Nantes de la duchesse de Berry en 1828, etc.

La municipalité fit imprimer, sous une couverture charmante, un récit de « l'arrivée et séjour de S.A.R. Madame, duchesse de Berry, dans la ville de Nantes, les 22, 23, 28, 29, 30 juin et premier juillet 1828 ». Entre le 23 et le 28, en effet, Madame fit un voyage en Bretagne. La duchesse arriva, le 22 juin, par la Loire, venant de Saint-Florent, à 7 heures et demie. Foule enthousiaste... Madame donna immédiatement audience aux autorités, puis à quinze « jeunes filles vêtues de robes blanches ». Elle reçut après les dames de charité, les dames des écoles... Et les dames de la halle, les bouquetières et les fruitières. « Mademoiselle Elisa Mercœur, jeune personne de dix-

1. Lire la remarquable étude de M. P. MANCERON : Les journaux que lisaient les Nantais aux temps de la Restauration et de Louis-Philippe (B.S.A.H., 1953-1954-1956).

neuf ans, et qu'un talent précoce et remarquable pour la poésie a déjà placée à côté des femmes qui se distinguent dans la littérature, ne pouvait manquer d'avoir son tour auprès d'une princesse protectrice des Beaux-Arts, et qui lui avait déjà donné



14. Elisa Mercœur. Lithographie de Gigoux.

des témoignages de cette haute protection. » Voilà, certes, qui devait faire bien des envieux, et surtout des envieuses, à Elisa.

Le 28, ce « jour si vivement désiré », la princesse vint au théâtre Graslin : M. Welsch, directeur, alla la saluer au bas de l'escalier, et la conduisit à sa place, flambeau à la main. Madame, le lendemain, passa la revue des troupes, se rendit ensuite au couvent de la Visitation que dirige M^{me} de la Ferronnays, sœur de S.E. le ministre des Affaires étrangères, visita le col-

lège royal, le château, la fabrique de M. Guillement sur les ponts, revint au palais de la Bourse pour y présider une distribution de fleurs, alla à l'hôpital du Sanitat, « cet asile de l'enfance », aux Salorges, posa la première pierre de l'écluse de l'Erdre, et après une distribution de vin au peuple (dix barriques), assista au bal du palais de la Bourse ! Le premier juillet, elle faisait ses adieux à la ville.

Ce n'était là qu'intermède gracieux. L'opposition libérale avait pris forme et se manifestait violemment au milieu de 1830. La censure maladroite et, surtout, les ordonnances de Charles X lui en donnèrent l'occasion. Le 29 juillet, les ordonnances sont publiées. Dès le soir, à la sortie du théâtre, on se heurte aux gendarmes et au 10^e de ligne. « Vive la Charte ! Vive la liberté ! A bas les ministres ! » Charges et arrestations... Le 30, attroupements sur la Fosse et place Graslin. « Aux armes ! » On porte Guépin en triomphe.

Deux pièces de campagne sont braquées sur le cours Saint-Pierre, et trois compagnies de soixante hommes attendent place Louis-XVI. L'après-midi, cent cinquante citoyens « armés de fusils de traite » veulent délivrer les dix-huit prisonniers transférés au château. Ils se portent place Louis-XVI. « Vive la Charte ! Vive le 10^e ! » Mais un coup de feu déchaine le tumulte. Quand le calme se rétablit, il y a six soldats tués et dix-huit blessés, quarante manifestants atteints, dont dix mortellement : Chauvet, Dolbeau, Lasnier, Pottin, Racineux, Réseau, Rigaud, Carmin, Voruz, Hubert Robert. On relâche les prisonniers. Trop tard ! De six heures à sept heures, les postes de garde passent l'un après l'autre aux mains des émeutiers. Le 2 août, le général Despinoy et le préfet Baron de Vaussay quittent la ville, bientôt suivis du maire Louis Levesque. Le 12 août, cent un coups de canon annoncent l'avènement de Louis-Philippe, roi des Français¹.

Et c'est au printemps 1832 que la duchesse de Berry, plaçant sur la frêle tête de son fils tous les espoirs légitimistes, court sa brève aventure en Vendée. La prise d'armes retardée, donc éventée, se produisit du 3 au 4 juin. Au lendemain même des

1. G. CREVEUIL : Les événements de Juillet 1830 (B.S.A.H., 1942).



15. La duchesse du Berry, par Lecler. 1824.

combats du Chêne et de la Pénissière, la duchesse — le brave Petit-Pierre — est traquée; le préfet Duval recourt à la corruption et à la trahison. Le 7 novembre, au matin, la cachette de l'Hôtel de Guiny livre la proscrite. Elle est conduite au château, puis à Saint-Nazaire, où elle embarque sur le brick *La Capricieuse*, que son capitaine, Mollier, a « ordre de tenir en branles de combat, canons chargés à mitraille, armes à mains toutes prêtes ». Le 11, la romantique duchesse s'en va vers d'autres destins, Blaye, l'Italie...¹.

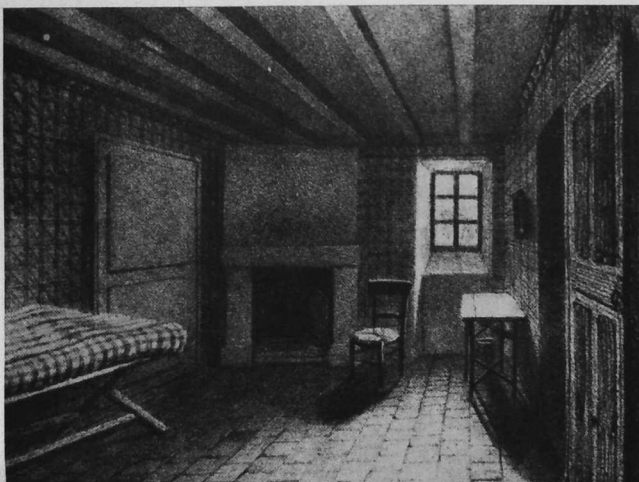
... A proprement parler, les causes du romantisme découleront de la même évolution des esprits, du même jaillissement de liberté individuelle. La ville de Nantes a eu le privilège de toucher le cœur de Victor Hugo par sa mère, Sophie Trébuchet; celui de Lamartine, par Julie Bouchaud des Hérettes, M^{me} Charles, qui fut Elvire et la Dame du Lac; celui de Châ-

1. H. de BERRANGER : La chouannerie de 1832, vue de nos côtes, (B.S.A.H., 1952).



16. La maison et la chambre rue Mathelin-Rodier où s'était réfugiée la duchesse de Berry.

Lithographies d'après les dessins de Deroy. Cliché musée du château.



teaubriand par Elisa Mercœur à qui, malgré sa misanthropie, il porta jusqu'au bout un intérêt tout paternel.

La vertu, le charme et la religion d'Elisa Mercœur s'appelèrent : Poésie. Il est frappant surtout que cette « petite fille » — ainsi l'appelait Lamartine en pronostiquant « qu'elle nous dépasserait tous » — ait écrit son premier livre de vers — le seul où elle se soit exprimée spontanément, naïvement, mélodieusement — alors qu'elle avait de seize à vingt ans, au milieu d'une vie tourmentée. On dirait que, sentant son génie en elle, elle a eu la prescience de sa vie courte : elle a hâté le pas.

...*La Mort est le matin d'une céleste Vie...* ...

Elle ne pourra surmonter la cruelle déception que lui valut l'échec de *Boabdil*, tragédie acceptée par les comédiens et refusée par le baron Taylor. « Voilà la cause de ma mort, dira-t-elle, plus que la misère. » Après treize mois de maladie, elle mourut le 7 janvier 1835. Sa mère écrivait le 2 février, au sénateur-maire Favre : « Les derniers vœux de ma fille ont été pour son pays. Elle m'a recommandé, en mourant, de faire déposer dans les Archives de Nantes un volume de ses œuvres, ainsi qu'une mèche de ses cheveux. »

Les poètes pleurèrent sur elle. C'est le bon Ballanche, cet éternel amoureux de M^{me} Récamier, qui prononça les paroles définitives sur sa tombe : — « Elisa Mercœur a deux immortalités également assurées, l'une que le monde ne peut refuser à un jeune talent si noble, si pur, si tôt éteint; l'autre, plus certaine encore, plus haute et plus durable, puisqu'elle est à l'abri des vicissitudes humaines, celle que Dieu accorde aux créatures morales et intelligentes qui ont bien usé de ses dons¹. »

Et peut-être, à ce point, voudrez-vous vous souvenir du reproche que le docteur Guépin adressait à sa ville à propos d'Abélard ? Le Penthyern Léon Durocher, promoteur des Pardons d'Anne de Bretagne à Montfort-l'Amaury, chansonnier

1. Une étude complète de la vie et des œuvres de la « Muse Nantaise », a été déposée, sous le titre : *La vie inquiète d'Elisa Mercœur*, à la bibliothèque municipale de Nantes et au musée de Maulé qui garde souvenir des séjours que fit dans cette jolie petite ville, au temps de sa maladie, la pauvre Elisa.

breton et montmartrois à l'ordinaire, fit le même à la municipalité nantaise le 24 mai 1909 :

« Le centenaire de la Nantaise Elisa Mercœur a été célébré hier, à Montfort-l'Amaury, par les Bretons de Paris, à l'occasion du II^e Pardon d'Anne de Bretagne. Au cours de la cérémonie, le peintre Maufra a émis le vœu que, dans la ville où la poétesse reçut le jour, la rue Mercœur devint rue Elisa-Mercœur. Ce vœu a été acclamé par les pèlerins de lettres et d'art qu'avait réunis l'appel de la bonne duchesse... Le souvenir de discordes civiles (et de cuisantes impositions injustifiées, aurait-il pu ajouter) s'évanouirait heureusement dans un brouillard de fraîche poésie si le prénom d'Elisa baignait, comme d'un nimbe floral, le nom de Mercœur... »¹.

L'apposition du médaillon de Boishéraud sur l'un des pilastres du Jardin des Plantes, le 5 décembre 1909, n'a pas réglé la question.

La peine des hommes...

Le 23 juin 1837, Henry Beyle, dit Stendhal, débarque à Nantes « après une longue journée de navigation sur la Loire, dont les paysages ont déçu : il y manque le sublime »². A peine a-t-il fait vingt pas sur la Fosse qu'il « a reconnu une grande ville ».

La place Graslin, « jolie petite place, serait remarquable, même à Paris ». Il est logé à l'Hôtel de France, disparu aujourd'hui, et que Stendhal qualifie de « magnifique », après le voyageur anglais Young qui, — en 1789, le consacrait « premier hôtel de l'Europe ». « Le grand Café, sur la place, animé et brillant », lui rappelle « les cafés d'Italie ». Le théâtre « lui restitue l'ambiance de Paris ». Comme à Elisa Mercœur, le « Cours des Etats » lui apparaît « bordé de maisons qui pourraient bien être tout à fait à la mode pour l'aristocratie du

1. Il y a, à Nantes, une rue Pierre-Abélard ; la coquette petite cité de Saint-Sébastien-sur-Loire a, par délibération du 3 juillet 1954, donné le nom d'Elisa Mercœur à la voie principale du lotissement de la Garillière.

2. Pierre LELIÈVRE : Stendhal à Nantes, *Bulletin de la Vie artistique nantaise*, n^o 6, 1942.

pays » : « elles sont nobles et tristes ». Et enfin, le cours Henri IV, « place charmante, paisible, retirée, au milieu de la ville, à deux pas du théâtre, est cependant habitée par des centaines d'oiseaux ».

Les principales voies du centre avaient été aménagées depuis le début du siècle. Rues Crébillon, d'Orléans, Boileau, des Arts, du Calvaire... Et les quais du Port-Maillard et du Château... Les vieux ponts des Halles et de la Casserie se modernisaient. On érigeait ce porche de l'Hôtel de ville que meurtrirent durement les bombardements et qui a vu passer tant de notre histoire. Les magnifiques ombrages du Jardin des Plantes étaient accordés à la population. L'hospice Saint-Jacques était construit ; les églises Saint-Clément, Saint-Félix, Saint-Nicolas, en cours d'achèvement. Mgr Fournier tendait lui-même son chapeau dans les réunions mondaines pour terminer sa basilique.

Stendhal — ce « dilettante » qui aimait à « se connaître lui-même et à connaître les autres », ne sut cependant pas déceler les symptômes de la transformation sociale qui allait prendre la cité à la gorge.

Depuis les Trois Glorieuses, un sombre malaise pesait sur elle, dont la prospérité avait été ébranlée. L'industrialisation entraînait en premier lieu la création d'un prolétariat qui aurait, dès la première heure, à conquérir salaires et existence. En quoi, il semblait vouloir attenter aux situations et à la fortune acquises, qui se mirent tout de suite en état de défense. Surpris par ce phénomène, les ouvriers — simplistes — en voulurent voir la cause dans le machinisme et s'en prirent aux dragues, aux grues, aux machines à tisser, etc. Ainsi le heurt porta à faux, énervant les masses. Il y eut grèves et émeutes, condamnations appliquant à plein des lois qui n'avaient point prévu l'évolution et n'étaient point faites à son étiage. La répression devenait elle-même génératrice de troubles.

Et surtout la misère ! En 1847, le pain fut excessivement cher. « Les théories socialistes, dit J. Lucas-Dubreton (*Histoire de France, IV*) pénétraient les masses d'autant plus aisément que les salaires baissaient, que la condition des ouvriers d'industrie devenait de plus en plus misérable. Le pape Pie IX, élu en 1846, se montrait favorable aux réformes sociales. Le discrè-

dit dans lequel était tombée la Monarchie s'accroissait. Lamartine annonçait « la révolution du mépris ».

La campagne des banquets, « royalistes » d'abord, puis républicains, se trouva close par la manifestation de la Madeleine. La Garde nationale refuse de marcher ; l'Armée passe aux opposants. Et le roi Louis-Philippe abdique. Il a suffi de trois journées, les 22, 23 et 24 février.

Comment ces événements réagirent-ils à Nantes ? Nous avons un récit détaillé et curieux, parce qu'il porte, fortement, l'empreinte du temps et du magistrat qui l'a écrit, le procureur du roi d'alors, Charles Raoul Duval¹.

La situation était déjà sérieuse dans la ville. « Les bas-fonds de la démagogie commençaient à s'agiter et ne cachaient point leur projet d'appuyer le mouvement de Paris. » Le drame s'engage. On sent « une agitation sourde ». On sait qu'il y a des hommes armés côté place Bretagne et rue Contrescarpe, où habite le docteur Guépin. « Celui-ci n'est pas un méchant homme. Il est personnellement incapable d'un acte de violence. » Guépin, qu'accompagne l'un des Mangin, « rédacteur en chef du *Phare de la Loire*, journal de démagogie sociale », vient demander au préfet de remettre sa démission ou de prêter serment au gouvernement provisoire. M. Roulleau-Dugage refuse. Mais alors, le procureur apprend que le « Gouvernement royal et les princes ont disparu, que le gouvernement provisoire s'installe et se fortifie ». C'est la fin. La municipalité reconnaît le nouvel ordre des choses. On plante un arbre de la liberté sur la place Royale.

F. Libaudière souligne que, « le 28, un ouvrier apporte le pli ministériel révoquant le préfet, et nommant à sa place le docteur Guépin ». C'était le chaudronnier Rocher, lui-même délégué dans les fonctions de Commissaire général pour les cinq départements de l'Ouest. Une telle procédure s'impose sans doute dans de telles conjonctures. Le 13 août 1944, ce fut à nouveau un envoyé extraordinaire, M^{me} Lucie Aubrac, professeur à Lyon, qui vint, au nom du Comité d'Alger, signifier à la municipalité et au préfet qu'ils seraient bientôt remplacés. Le

1. M. GIRAUD-MANGIN : Nantes et la Révolution de 1848, (B.S.A.H., 1943).

21 mars 1848, Ferdinand Favre cédait la place à Evariste Colombel, cent cinquième maire de Nantes.



17. Jules Verne. Photo Nadar, B. N.

« La Révolution de 1830 a été la dernière révolution libérale, la Révolution de 1848, la première révolution socialiste. »

Paris regorgeait de chômeurs. La fermeture des ateliers nationaux, le 23 juin, « la sottise du gouvernement, dit Lucas-

Dubreton, qui avait fait aux prolétaires des promesses qu'il ne pouvait tenir », allaient susciter un mouvement insurrectionnel particulièrement sanglant. Le général Cavaignac fit appel à la province. Et c'est ainsi qu'une colonne de secours dans laquelle figuraient Charles-Raoul Duval... et Jules Verne — fut confiée à Chenantais, architecte de la ville et commandant des sapeurs-pompier. Elle prit passage à bord de deux bateaux-hirondelles; le procureur Duval note les difficultés qu'elle rencontra en route, notamment à Orléans, du fait de « mécaniciens et chauffeurs de train, affiliés en très grand nombre aux sociétés secrètes de la démagogie socialiste ».

Cette année 1848, décidément fertile en événements, vit passer à Nantes l'émir Abd el-Kader. Il y eut aussi les élections présidentielles; plus de dix mille voix allèrent à Cavaignac et à Ledru-Rollin contre sept mille deux cent vingt-cinq à Louis Bonaparte. Le prince-président vint cependant dans notre ville le 30 juillet 1849, pour inaugurer le chemin de fer de Nantes à Angers. La proportion des : Non, aussi bien pour le plébiscite du 20 décembre 1851 que pour le rétablissement de l'Empire, le 21 novembre 1852, resta du quart des votants, alors que, pour l'ensemble du pays, elle oscillait du douzième au trentième.

Ferdinand Favre redevint maire... et la ville illumina.

Deux hommes...

L'an 1892, au mois de juin, le général Fay, commandant le XI^e Corps d'armée, voulut fêter dignement l'anniversaire, le quatre-vingt-quatorzième, du général Mellinet, dont il avait été l'officier d'ordonnance. Il adjoignit à la retraite aux flambeaux que faisaient alors périodiquement dans les rues de la ville la musique et la clique du 65^e d'infanterie, une délégation de toutes les troupes de la garnison, et poussa l'itinéraire jusqu'à la place Launay. Le général habitait l'un des beaux hôtels qui l'ornent symétriquement, entre l'avenue Launay et la rue Richer. Mon père avait une grande vénération pour celui que l'armée appelait le « brave Mellinet », l'ayant suivi en Italie avec le

3^e régiment de la Garde impériale. Pour tout l'or du monde, il n'aurait manqué d'assister à une telle cérémonie.

Il y eut une minute solennelle : une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrait. Et le général, appuyé sur sa canne, paraissait dans l'encadrement. Je le vois encore, visage coloré, allongé par les hauts cheveux et l'impériale, la joue balafrée d'une cicatrice en croix qu'il gardait de Malakoff, cambré dans son uniforme. Il saluait, souriant, et tous les assistants se découvraient.

Mellinet était aimé de ses soldats. Il était réputé pour sa liberté d'allure et de parole, même à l'endroit de Napoléon III. Le prince impérial avait une grande affection pour lui. Il était enfin le général commandant la Garde impériale.

Il appartenait à une famille qui a marqué son nom dans l'histoire de Nantes. Son grand-père était député à la Convention, et il y eut une attitude courageuse. Aussi bien dans sa ville, face à Carrier. Son père, Anne-François Mellinet (1762-1852) se battit à Waterloo. Il eut deux enfants : le premier, Camille, succéda à sa mère, Rosalie Malassis¹, descendante d'un médecin de la duchesse Anne. Il écrivit l'*Histoire de la Milice et de la Commune de Nantes* qui est un monument inégalable. Nous l'avons vu éditer avec tendresse le premier livre de vers d'Elisa Mercœur. Le dossier qui concerne les deux frères, aux Archives municipales, porte en belle écriture moulée, devenue rousse, une date : « Août 1843 ». Au-dessous, est collée une coupure de journal qui annonce la « souscription ouverte pour l'érection d'un monument à M. Camille Mellinet par ses amis et ses concitoyens ». Hommage bien mérité. Une date plus récente, plus noire, est inscrite entre le titre et le journal : 1897. Elle concerne le général.

Né le 11 juin 1798, il est sous-lieutenant en 1814, et blessé à Metz. Et de nouveau en Espagne, au siège de Saint-Sébastien, 1822. Pendant cinq années, il guerroye en Algérie. Suivant une tradition qu'illustreront Gallieni et Lyautey il fonde la ville de Sidi bel-Abbès en 1846. Il commande la Garde impériale et se bat en Crimée, en Italie. Il résiste quatorze heures à l'effort

1. La famille de Rosalie Malassis faisait profession d'imprimerie depuis plus de trois cent ans, ayant commencé à Alençon, sous le patronage de la reine Marguerite de Navarre.

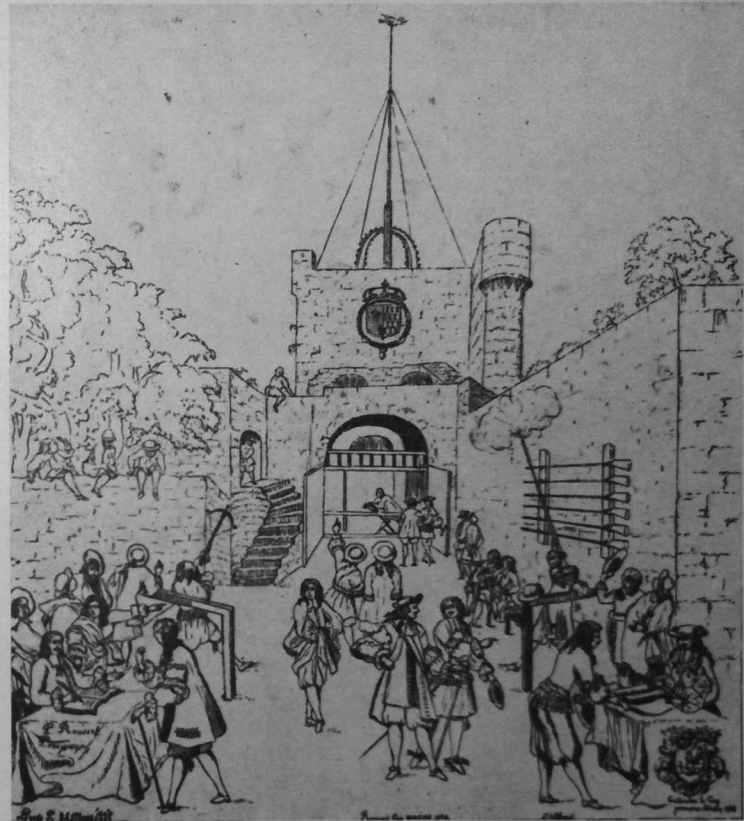
autrichien, à Magenta. En 1863, il est nommé commandant supérieur des Gardes nationales de la Seine. Il se retire à Nantes en 1878. Il y vivra seize ans, s'occupant de musique et de littérature. Sa bibliothèque comptait, a-t-on dit, plus de douze mille volumes.

Cet homme, qui avait été mêlé à tant d'événements, tant de gloires militaires, pouvait évoquer la vie de la cité comme témoin au long de près d'un siècle. On peut imaginer qu'il y pensait, au cours des longues veilles studieuses qui emplissaient sa retraite. Il avait vu les transformations de 1800 à 1829 que nous avons déjà notées. Celles qui trouèrent les quartiers enfermés dans la vieille enceinte, telles, en 1877, la rue de Strasbourg. Et la rue de Coulmiers qui s'appliqua au flanc du Jardin des plantes installé sur les terrains du Bourg-fumé que longeait le chemin des Trois-Pendus et, d'autre part, le couvent des Ursulines. Il avait vu retracer la place Canclaux, si près du champ des Martyrs, ouvrir la rue Haudaudine, le repos de Jules César ; les ponts franchir l'Èrdre et son joli paysage, à la Tortière, et tant d'autres choses. Il avait certainement emprunté les diligences qui allaient à Paris en trente-six heures et qui, de 1830 à 1845, ramenèrent cette durée à vingt-trois heures ! Et le chemin de fer... Le choléra de 1832, 1849 et 1854 avait-il laissé trace dans sa mémoire ?

Sans doute, plus que par ces manifestations de la vie courante, avait-il été touché par les faits historiques, les révolutions, la République l'Empire, la Restauration, l'Empire encore qui avait rempli sa carrière, la vie élégante et fastueuse de la cour, puis le crépuscule sanglant de 1870, l'exil. Entendait-il encore la foule, le 17 juillet, crier dans les rues : « A Berlin ! » et, le lendemain, manifester devant le domicile du consul de Prusse, tenue Camus ; le surlendemain, menacer de mettre le feu au *Phare de la Loire* qui, voyant juste, était hostile à la guerre !

Et peut-être, enfin, se souvenait-il de cette malheureuse visite du maréchal Mac-Mahon, en 1874. Survenant après les banquets offerts dans l'enthousiasme à Louis Blanc, en 1872, à Gambetta en 1873, il reçut un « froid accueil » et entendit crier : « Vive la République ! »

Tout cela devait, aux moments de rêverie où, dans le silence



18. Le jeu du Papegault à Nantes, d'après une gravure ancienne.

de l'âme, on se replie sur son passé, glisser en images rapides devant ses yeux encore vifs, à côté de celles, plus brillantes, de son épopée guerrière...

Une canalisation d'eau, éclatant au cours de l'hiver 1894, inonda son lit et fut cause de sa mort. Lucide et calme, il régla

lui-même ses obsèques. Il fit rappeler à Jules Piédeleu¹ sa promesse d'y jouer un fragment de Rubinstein qu'il avait entendu chez M^{me} Rousier. Le quintette fut exécuté au cours de l'office, à Notre-Dame-de-Bon-Port, le 24 janvier. Il avait souhaité aussi qu'on jouât sur le parcours du convoi funèbre la « marche » d'Anthony Bernier, qui dirigeait alors la musique municipale. Ce fut fait, la musique militaire étant absente, puisque le général avait décliné les honneurs militaires.

... Guépin a joué à Nantes un rôle politique important en des heures difficiles. En 1830, dans l'enthousiasme de ses vingt-cinq ans, en 1848, en 1870 : trois révolutions ! Nous l'avons suivi, à ces moments tragiques de la vie nationale. Lorsque Waldeck-Rousseau, le 4 septembre 1870, dans la cour de la mairie, proclama la République, Guépin et Gabriel Lauriol étaient délégués à la préfecture. Guépin allait être nommé préfet par le gouvernement de la Défense nationale. Mais il ne put faire face aux charges de ce poste, retrouvé toujours dans des circonstances angoissantes. Il était malade, usé. La capitulation de Metz, en octobre 1870, survint alors qu'il venait de se retirer. Il ressentit vivement cette nouvelle épreuve. Waldeck-Rousseau fit face aux événements. On mit la ville en état de défense, creusant des tranchées à la Seilleraye. On fabriquait des cartouches ; Voruz fondait des canons. La garde sédentaire était sur pied : Angers se rapprochait de Nantes pour un effort commun. La foule était nerveuse. Survint l'armistice. Guépin mourut le 21 mai 1873.

Il avait été un homme de grand cœur. Etudiant, il était déjà persécuté pour ses tendances généreuses, prenant d'instinct le parti des opprimés. Lors de la guerre de Sécession, par exemple. Dès 1828, il avait fondé, dans la cour Sainte-Marie, une clinique ophtalmologique où il donnait gratuitement ses soins. « Aux plus déshérités, le plus d'amour. »

Sociologue, il écrivit une *Philosophie du Socialisme*. Historien et Nantais, il s'attacha aussi à l'*Histoire de sa Ville*.

1. Jules Piédeleu, artiste remarquable, était violon-solo du théâtre. En ce temps-là, la saison lyrique débutait rituellement par les *Huguenots* où un public sans miséricorde jugeait les chefs d'emploi. La minute d'extase impatientement attendue commençait au moment où Jules Piédeleu jouait sur sa viole d'amour la romance de la « Blanche Hermine » ! *Où sont les neiges d'antan !*

Sa mort eut un immense retentissement. Le docteur Motais relate que « de la ville et des départements voisins, des milliers de personnes accoururent pour le contempler une dernière fois. Toutes les classes de la société, sans distinction de fortune ou d'opinion, se pressaient autour du lit funèbre. Une foule considérable accompagna le docteur Guépin à sa dernière demeure. Des fenêtres, on jetait des fleurs sur le cercueil. Les magasins étaient fermés en signe de deuil public ».

Ces deux hommes, dont les voies furent différentes, devaient être rapprochés, parce qu'il représentent deux aspects de la vie nantaise dans ses rapports avec la vie de la Nation. Ils représentent également, malgré les heurts de propagande dont il faut que les passions s'apaisent pour qu'on puisse apercevoir la vérité, la tradition nantaise, et restent de sûrs témoins, et mieux, des artisans de notre Histoire¹.

De la « dernière guerre » à la « pluie de fer ».

C'est en 1912, lors de la Grande semaine maritime, au cours du banquet officiel offert dans le prestigieux décor de l'ancienne salle Turcaud, rue Voltaire, que le sévère président Poincaré, alors président du Conseil, poussa les vantaux de la Porte de feu et prononça sur son seuil les paroles mémorables : « La France ne veut pas la guerre, mais elle ne la craint pas ! »

1. Nous voudrions faire place, auprès d'eux, à deux autres hommes de bien.

Eugène Livet avait gagné son droit de cité par plus de soixante-dix années de fécond travail. Il sut mettre à temps la science au service de l'outil, et a été un sûr initiateur de l'enseignement technique et professionnel. Son institution devint une pépinière pour les écoles d'Arts et Métiers, et de là, pour les industries nantaises et françaises, pour la marine nationale. Fondée en 1846, l'école fut acquise par l'État en 1898. Les obsèques du « Père » Livet eurent lieu, au milieu de l'affliction générale, et dans un grand concours de population, le 21 août 1913.

Le second est le bon docteur Rappin que tout Nantes, aussi, connaissait et aimait, et qui mourut en mai 1942, à quatre-vingt-onze ans. On sait son constant dévouement au bien public, et ses études sur les « sérums » dont la science américaine reprend aujourd'hui les vues. Je le vois encore, venant à la mairie, en « franciscain de science », quêter pour avoir les deux chevaux qui étaient indispensables à son laboratoire. Il était aussi un penseur très clairvoyant et un poète charmant.

Une époque s'achevait. Depuis 1871, treize maires s'étaient succédé à la mairie, notamment Waldeck-Rousseau et Arsène Leloup, Georges-Evariste Colombel, fils du maire de 1848, Guibourd de Luzinai en 1888, Alfred Riom, Hippolyte Etienne-Etienne, Paul-Emile Sarradin de 1899 à 1908, Gabriel Guist'hau en 1908. Arrêtons-nous là pour le moment, et revenons même en arrière.

Donc, en 1894, l'Association des officiers de terre et de mer se proposa d'élever un monument à la mémoire de tous les soldats morts pour la patrie. Ce monument, contre vents et marées, on l'identifia à un projet antérieur qui ne concernait que les morts de 1870-1871. Il le devait rester. On en pressa l'édification sur le prolongement alors admis de la rue du Calvaire, au milieu des marches du cours Saint-Pierre, pour la venue en Bretagne du président Félix Faure.

Félix Faure entra à Nantes par le même chemin que Napoléon I^{er}. Il débarqua en gare de l'Etat le mercredi 21 avril 1897, à neuf heures trente, accompagné du président Méline et du ministre Barthou, de l'amiral Besnard. C'était un bel homme, naturellement épris de décorum, d'une tenue fort soignée, portant visage haut en couleurs, bien gaulois avec ses moustaches épaisses et blanches. Il arriva, le lendemain, place de la Duchesse-Anne, à trois heures et demie, quinze heures et demie d'aujourd'hui, pour l'inauguration. Il pleuvait à torrents !

L'amiral Besnard, dans les éclaircies, évoqua la mémoire des combattants de Coulmiers et de Loigny, des mobiles du Bourget, des francs-tireurs de Châteaudun. Et l'héroïque Gougeard, entraînant les régiments décimés à l'assaut du plateau d'Auvours.

Le voile tomba. Le monument était inauguré.

Le samedi 31 août 1940, à neuf heures trente, on constata que l'Athlète de Barau gisait au bas de son socle, meurtri, déformé, l'aigle en morceaux. Dès le début de l'après-midi, des Nantais et des Nantaises, vaillamment, venaient fleurir l'épave : un officier allemand fit retirer les fleurs subversives. Entre vingt-trois heures trente et vingt-quatre heures, on réussit enfin à hisser cette masse de trois tonnes sur un camion, et à la transporter au chantier municipal de la rue d'Allonville. Le 2 sep-

tembre, l'homme de bronze prenait ses derniers quartiers au dépôt de la Moutonnerie. Il y git encore.

Nantes vécut jusqu'en 1912 des années heureuses. La stabilité des prix et de la valeur monétaire avaient duré plus de soixante ans. On savait être gai. De cet état témoigne en première ligne le livre alerte et documenté de J. Belfond, préfacé avec esprit par G. Rondeau : *l'Histoire des Carnavals nantais*.

Ces mêmes années, que marqua l'incendie du théâtre de la Renaissance en 1912, virent l'apogée de la scène nantaise. Troupes d'opéra et d'opéra-comique, d'opérette, de drame et de comédie, Nantes connut une pléiade d'artistes aimés dont nous restait un survivant : Bouxmann, basse noble prestigieuse, créateur de tant de grandes figures du répertoire, et dont la haute et droite silhouette menait allègrement par les rues de sa ville d'adoption, ses quatre-vingt-neuf années !¹

... Des forces nouvelles se faisaient sentir dans la vie profonde de la cité. Les institutions n'étaient plus à la mesure des temps en gésine. En 1908, la mairie Sarradin fit place, après une interruption marquée par la délégation que présida M. Canal, à la mairie Guist'hau. On venait d'annexer les communes de Doulon et de Chantenay. La prospérité et l'éclat de Nantes, telle fut et telle devait rester la loi, l'ambition tyrannique de Guist'hau. Le plus grand Nantes ! Il sait que le port est la source séculaire de sa fortune. Il veut l'île Cheviré. Il trace le contournement de l'agglomération par la voie ferrée, remanie le réseau des tramways. Il transforme l'organisation militaire, obtient un régiment d'artillerie. Il décide la construction du lycée de filles, élève des groupes scolaires à Saint-Joseph

1. *Lohengrin* fut joué à Nantes le 21 février 1891, six mois avant qu'il le soit à l'Opéra. En 1888-1889, les partisans de l'école musicale nouvelle réussirent à faire monter *Sigurd*, qui ouvrit la voie au *Roi d'Ys*, à *Samson et Dalila*, *Werther*, *Tannhäuser*, *Othello*, *Proserpine*, *Salammbô*, *Henri VIII*, et enfin *Lohengrin*. Destrange introduisit encore à Nantes l'œuvre d'Alfred Bruneau. La municipalité fit placer dans le péristyle de Graslin une plaque rappelant sa mémoire le 4 avril 1935, au moment même où l'on jouait la *Tétralogie* avec le beau ténor Forti, Borelli étant directeur.

Le même jour, on fixait de l'autre côté de l'escalier d'honneur du théâtre, le médaillon de Bourgault-Ducoudray, né à Nantes en 1840, technicien de l'Histoire de la Musique et auteur de la *Conjuration des Fleurs*, Bretagne, *Myrdhin* qui fut joué en 1912 sur l'initiative de la municipalité, et *Thamara*.

de Portricq et à la Colinière, refond la mairie et l'organisation municipale. Il revivifie tout. « Avec le recul des années, déclarait Paul Bellamy, l'œuvre de Guist'hau apparaîtra telle qu'elle est : hardie, puissante et féconde. »

Evoquons enfin ce tour de force qui, par une action concertée des ministères bousculés dans leurs habitudes, facilitée par le président Briand, fit, sur l'insistance de Guist'hau, passer le château des ducs de Bretagne dans le patrimoine de la ville. Cela suffirait, outre son œuvre édilitaire, à attacher son nom à l'histoire de la capitale du duché¹.

Il dirigea la municipalité deux ans, de 1908 à 1910. Sa pensée inlassable avait ébauché la vie municipale pour des années. Celui qui devrait, avec d'autres tâches qui ne lui seraient pas ménagées, « coudre ce qui avait été ainsi taillé », fut son adjoint, Paul Bellamy. Il serait l'un des grands maires de la cité, le cent vingtième et il le resterait dix-huit ans. Il faut souligner cette particularité, unique dans l'histoire municipale : la municipalité Guist'hau se perpétua par les adjoints de son maire initial, Paul Bellamy de 1910 à 1928, Gaston Veil en 1928, Alfred Moitié, de 1928 à 1929, Léopold Cassegrain, de 1929 à 1935.

Le 30 juillet 1914, le maire est prévenu que des événements sont imminents. Le 4 août, il publie l'ordre de mobilisation. Ceux qui ont vécu cette heure extraordinaire n'oublieront jamais la vague d'émotion douloureuse et enthousiaste à la fois, qui déferla sur la ville. Le Conseil avait approuvé le 30 juillet les mesures d'urgence proposées par le maire. Comment furent-elles appliquées ?

L'armée ? Treize écoles, des propriétés privées, le hall et le terre-plein du Champ-de-Mars, le parc du Grand-Bottreau furent dès l'abord occupés. Il passa dans les dépôts militaires de Nantes, pendant les hostilités, environ deux cent quarante mille hommes dont la présence anima singulièrement la physionomie de la ville. D'autant que cet apport devait s'accroître, à partir du 31 août, d'environ cent cinquante mille soldats britanniques. Quarante immeubles furent remis à l'armée britannique pour sa base, ses services, ses dépôts, ses hôpitaux, lesquels enregistrèrent vingt-

1. La remise eut lieu de 1910 à 1915, Guist'hau et Bellamy étant maires.

quatre décès. Le *Phare de la Loire* fit paraître une édition anglaise, et le préfet, par arrêté du 21 septembre, régla la question du change des monnaies. Les transports pour la base anglaise apportèrent plus de cent soixante mille tonnes de marchandises diverses.

On sait quelle curiosité suscita la venue en France des contingents russes. Le premier détachement débarqua au quai de l'Aiguillon le 25 août 1916. Il comprenait deux mille cinq cents hommes qui défilèrent dans les rues pavoisées. Et le lendemain arriva le second détachement, de même effectif. La consommation du vin étant interdite aux soldats, la municipalité leur fit distribuer dix-sept mille biscuits de fabrication nantaise. Un soldat russe fut inhumé dans la section militaire de la Boutellerie.

Le Conseil municipal, réuni le 3 mai 1917, demanda que « les ports de Nantes et de Saint-Nazaire fussent choisis comme base américaine ». Quelques jours avant l'Indépendance-Day, vers le 1^{er} juillet, un premier contingent de troupes, bientôt suivi de plusieurs autres, débarqua à Saint-Nazaire. Des convois chargés de marchandises et de matériel de guerre se présentaient à l'estuaire de la Loire. Le génie américain doubla les voies ferrées dans la traversée de la ville : il y passa près d'un million de tonnes de matériel et d'approvisionnements.

A partir des premiers mois de 1919, Nantes vit repasser les « garçons » qu'elle avait salués à l'arrivée. Son sol devait garder une part de cette belle jeunesse, dont le sang s'était mêlé à celui de la nôtre. Trois cent trente-trois soldats d'au-delà des mers reposent au cimetière de la route de Vannes.

Pour l'ensemble des troupes, les 18 hôpitaux militaires avaient reçu cent trente deux mille huit cent trois blessés.

La municipalité prit l'initiative de nombreuses œuvres complémentaires (foyer du soldat, école de rééducation des blessés et mutilés, œuvre des Nantais au front, envois de colis aux prisonniers, accueil aux permissionnaires, retour des Nantais hors Nantes, etc.) qui maintinrent les liens d'affection entre les mobilisés et leur ville. Elle eut, hélas ! à annoncer des deuils à cinq mille huit cent quatre-vingt quatre familles.

Il y avait ceux qui restaient : ils furent entourés de soins dont il faut chercher le détail dans le rapport que le maire pré-

senta au Conseil dans sa séance du 10 novembre 1919. La guerre suscita, encore qu'ils ne fussent pas comparables à ceux de la guerre suivante, de nombreux mouvements de population. Dès le 26 août 1914, arrivaient des réfugiés du Nord et des Belges. Puis, en février, mars et avril 1915, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants chassés par l'invasion. On imagine ce que furent ces exodes pitoyables. Vingt-six étudiants serbes continuèrent leurs études dans le château de Procé. Du 17 juillet au 2 août 1916, neuf cents ouvriers grecs. La ville couronna son œuvre de solidarité nationale en adoptant, le 20 septembre 1918, la ville de Saint-Mihiel, qui venait d'être libérée.

La municipalité s'improvisa éleveur, vendeur, cultivateur, armateur, etc., et fit de son mieux pour parer aux conséquences rapides d'un accroissement de l'agglomération, d'un développement énorme de l'industrie de guerre et des appels impérieux des marchés de Paris. Le maire pouvait donc à bon droit déclarer, le 19 juillet 1919 : « Nous avons le sentiment d'avoir maintenu dans l'état de tension normale qu'exigeaient les circonstances, la vie collective de la cité. » Au Congrès des maires de l'Ouest qui se tint à Nantes les 18 et 19 juin précédent, le préfet avait pu dire : « Sans les maires de France, l'arrière se serait effondré. »

Le jour de l'armistice, ce fut du délire ! Les drapeaux français et alliés jaillirent des fenêtres. Les places Graslin et Royale, la rue Crébillon étaient noires d'une foule enthousiaste, acclamant les soldats, criant en rafales : « Vive la France ! » Les autos pavoisées promenaient leurs passagers debout, clamant au-dessus de tous ces visages illuminés de joie. Les sirènes des usines hurlaient, les cloches sonnaient...

Et le maire terminait son exposé, au Conseil municipal, le 14 novembre, en célébrant « la grande France unie dans la paix glorieuse et la fraternité ! » Bouxmann, l'artiste aimé du public, chantait la *Marseillaise*, et toutes les voix s'unirent dans la même ferveur : « Vive la France ! »

Dans la paix... Était-ce certain ?

La municipalité Bellamy devait encore durer dix ans. On eut donc le temps, outre la marche des grands services publics, de réaliser une œuvre édilitaire importante.

Aménagement du château recouvert et du musée des Arts décoratifs¹, création des musées d'Art religieux et de Nantes par l'image, dégagement de la Psalette et des murs de l'enceinte romaine sur le cours Saint-Pierre, transformations de la mairie, création du square Daviaï, édification du monument aux Morts pour la Patrie et aménagement du square, organisation du musée des Salorges, sauvetage des manoirs de la Morrhonnière et de la Hautière, aménagement du Grand Blottereau et du Parc des Sports, de la Gaudinière, de Procé, ouverture du boulevard des Martyrs de la Résistance, poursuite des projets de reconstruction du Marchix, étude des aménagements des voies ferrées, des complements des bras de la Loire et de l'Erdre, transfèrement de l'usine à gaz à Chantenay, création d'un abattoir moderne à Pont-Rousseau, de cités ouvrières à Saint-Joseph de Porterieq, achèvement du réseau d'égouts, électrification des tramways, plan d'extension, création de l'Institut polytechnique de l'Ouest, etc. Nantes a profondément gardé la trace de cette administration studieuse et appliquée à sa tâche².

1. Dans la séance du Conseil municipal du 15 septembre 1934, M. Cassegrain, en prononçant l'éloge funèbre de Marc Elder, précisait que Paul Bellamy avait accompli un geste digne de notre grande cité en fixant Marc Elder dans cette noble résidence ducal qu'illustra si brillamment sa plume : « Marc Elder était de chez nous. Il a compris et exprimé d'une façon vraie l'intimité de son pays, l'horizon d'une grandeur méditative, désolée, du marais et de la mer. Il a exprimé Nantes avec une truculence de tons, une sensibilité de nuances qui attachent pour jamais son nom à celui de sa ville. Il l'aima d'un amour un peu tyrannique, exclusif, jalousement personnel, et totalement sincère. » Il faut voir comme il la défend, notamment dans « Jacques Cassard » ! Faut-il rappeler ses œuvres ? Des romans : *Marthe Rouchard*, *le couple de la mer* (qui lui valut le Prix Goncourt), *la Passion de Vincent l'Ingeanne*, *Jacques et Jean*, *Thérèse ou la bonne éducation* (souvenez-vous d'Elisa Mercœur) *le Sang des Dieux*, *la Maison du pas périlleux*, *la Belle-Eugénie*, *les Dames Pirouette*, *la Bourriue*, *le Pays de Retz*. Erudit d'art, il signe de nombreux essais, sur Octave Mirbeau, Romain Rolland, Claude Monnet, Gabriel Belot, etc. Il séduisait par cette forme étincelante, cette touche spirituelle, et parfois si joliment impertinente, qui faisaient invinciblement penser aux écrivains les plus expressifs du XVIII^e siècle.

Il mourut le 16 août 1933, à Saint-Fiacre, au milieu d'affections émouvantes. Le 12 mai 1934, la municipalité inaugura une plaque, apposée au bas de l'escalier de la Tour du Petit Gouvernement, et qui commémorait le souvenir de son habitation dans le château, de 1924 à 1933.

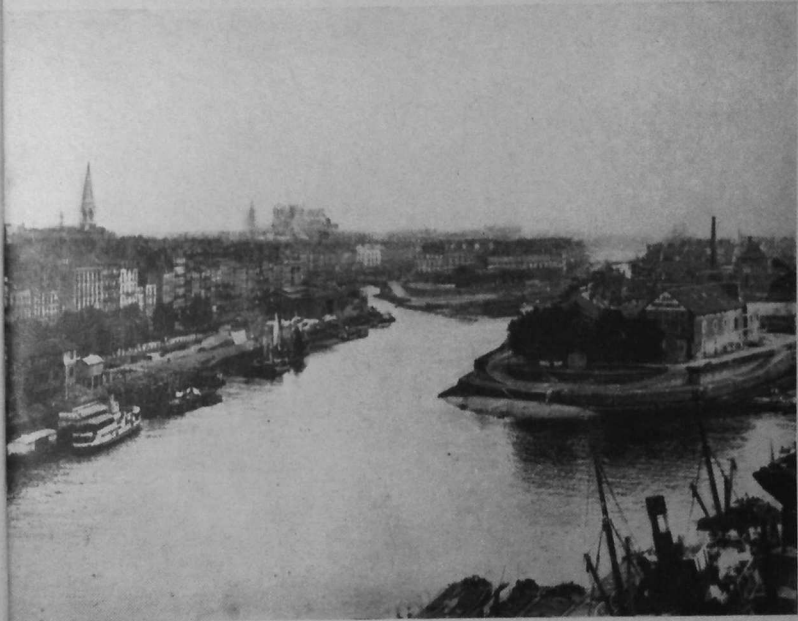
2. Mais allez donc demander à un Nantais, même disert, même spirituel, même aussi joliment cultivé que Bernard Roy de reconnaître cela ! Il publia, en 1950, un guide luxueux intitulé : *Nantes pittoresque*. Bernard Roy, entra-

... Dans cette période de 1900 à 1930, de nombreux travaux furent exécutés qui, relevant soit de l'action municipale, soit de l'action des grands services de l'Etat, modifièrent les aspects de la Ville. De 1902 à 1922, les quais des Antilles (qu'on ne voyait plus à travers les hautes frondaisons de l'île Mabon, si pittoresque avec ses cabanes de pêcheurs d'aloses, et qui fut supprimée en 1900), de Roche-Maurice et Président Wilson, étaient construits; la Chézine recouverte (1906); l'ancien canal de la Prairie-au-Duc comblé (1918); le lycée de filles terminé (1922); le musée des Beaux-Arts également (1900); le marché de Feltre édifié (1906) entraînant, hélas! la disparition du vieux marché; la Bourse du Travail, l'hôpital Broussais mis en service (1912-1914); la porte de Saint-Pierre dégagée, conformément au plan Coutan (1910-1913); l'ancienne passerelle en bois de Barbin, refaite en pierre (1913), des écoles ouvertes, etc.

C'est dans cette ville en continuelle gésine qu'allait se produire la visite officielle du président de la République, le souriant M. Doumergue. De son séjour à Nantes et à Saint-Nazaire, les 3, 4 et 5 avril 1930, il fut édité un Mémorial fort luxueux qu'il faut lire. G. Rondeau, dans une préface brillante et juste, constata que « Nantes avait reçu douze chefs d'Etat, de

nant son lecteur, s'ingénia à mettre sous ses yeux tout ce que Bellamy a réalisé, outre le patrimoine ancien de la cité. Cela ne l'empêche pas d'écrire d'une plume légère : « De 1918 à 1939, le souci principal des municipalités Bellamy, Moitié, Cassegrain, Pageot, fut surtout de jouer un rôle administratif n'occupant la population qu'avec la dose raisonnable de passion politique nécessaire à la santé de toute bonne ville française, Clochemerle inclus ! » Oh ! ces hommes d'esprit ! Je lui signalai, le 30 juillet, qu'il eût bien dû laisser à l'écart « son amie fidèle : la fantaisie ». Il me répondit aussitôt : une lettre charmante, comme il savait les écrire... « ... C'est pour faire bref que j'ai groupé en six lignes l'effort des municipalités de 1918 à 1939. L'injustice est sortie de ce raccourci... et je le regrette... Si jamais Gaudebert rééditait le guide, je veillerais à ce que ne soient pas oubliés tant de travaux importants et tous heureux, à l'exception (mais j'ignore dans quelle mesure la ville pouvait s'y opposer) du comblement des bras de la Loire... » D'accord, et à tout péché miséricorde.

Erudit, artiste, causeur spirituel et charmant, conférencier, ami sûr, Bernard Roy, outre des œuvres pour les enfants, a laissé des livres qu'on relit toujours avec plaisir : *Fanny ou l'esprit du large*, qui reçut le prix des Vikings en 1934, *Reinart le Renard*, *Jean des vieilles lunes*, etc. Peintre, il illustra des albums et, en 1937, le *Bouquet fané*, d'A. de Châteaubriant. Ses obsèques eurent lieu le 9 décembre 1953 et Nantes qu'il aimait tant, lui fit un émouvant adieu.



19. Vue de Nantes avant les comblements.

Charles VIII à Félix Faure. Donc, le président Doumergue était le treizième. »

... Non. Ce n'était pas la paix...

Le premier septembre 1939, à son tour, M. Auguste Pageot proclamait : « Citoyens ! l'ordre de mobilisation est publié !... » On sait ce que fut, à ses débuts, la « drôle de guerre ».

L'atmosphère était lourde et pesait sur les âmes. Dès les premiers jours de septembre, des réfugiés arrivaient à Nantes. Un journal qui avait été plus clairvoyant, en 1870, respirait « une impression de force sûre et de solide optimisme ». Et soudain, l'armée anglaise plie bagages et abandonne ses cantonnements. Ce fut une ruée sur les stocks de matériel et de provisions. Au cantonnement du boulevard Babin-Chevaye, il y avait si peu de



20. Bombardement de Nantes. Rue du Calvaire. Photo Fama.

temps que les occupants étaient partis, que le thé bouillait encore sur les fourneaux allumés¹. Du côté de l'Erdre, les Anglais avaient martelé des moteurs et des pièces mécaniques. C'était mauvais signe. Les Allemands approchaient. L'exode commença sur les routes du sud. Le 19 juin, à onze heures cinquante, les premiers éléments allemands apparurent sur la route de Rennes. Une longue chenille verte. L'occupation commençait, avec ses amendes, ses contraintes, ses deuils.

La municipalité avait, « in extremis », pu obtenir de l'autorité militaire française qu'on ne fit pas sauter le pont de Pirmil. Elle maintint le drapeau tricolore sur l'Hôtel de ville, où elle le saluait solennellement le 25. Le 27, à une heure quinze, la région nantaise (Roche-Maurice, Château-Bougon, Saint-Herblain) était bombardée. Il n'est guère possible, au cours de ces pages rapides de suivre la liste funèbre des bombardements qui suivirent. Notons tout de suite qu'il y eût une attaque

1. Il arriva à M. Guénel, économe général des hospices, d'être arrêté par la Gestapo « pour avoir conservé à l'hospice général des denrées alimentaires et des effets d'habillement prélevés sur les stocks abandonnés à Nantes. » Il obtint des autorités d'occupation cent cinquante autres tonnes de produits alimentaires et cinq cents barriques de vin pour ses malades. Mais ce n'avait pas été sans risques.

aérienne en 1940, quatre en 1941, trois en 1942, sept en 1943, et vingt en 1944. Les bombardements les plus importants et les plus douloureux furent ceux des 16 et 23 septembre 1943. Il y eut enfin quatre bombardements par canon du 16 au 28 août 1944. Mais les « menaces d'alerte » furent d'une autre cadence. Elles étaient plus discrètement annoncées par téléphone : huit en 1940, soixante-quatre en 1941, cent sept en 1942, cent cinquante neuf en 1943 et trois cent soixante du premier janvier au 10 août 1944. Au total, les pointages faits sur place permirent d'identifier la chute de quatre mille cinq cents à cinq mille projectiles, de moyen et fort calibre. Plus de sept cents hectares furent bouleversés, deux mille immeubles totalement détruits et six mille rendus inhabitables. Il y eut mille huit cents à deux mille morts. Trois mille blessés passèrent dans les ambulances et les hôpitaux¹.

1. Le lecteur peut se reporter, pour plus de détails, aux deux livres que j'ai consacrés à cette époque tragique : *Nantes sous les bombardements, les Nantais sous les bombardements* (Éditions du Fleuve, 1946, et des Portes du Large, 1947, Nantes).

21. Bombardement de Nantes. Rue de l'Arche-Sèche. Photo Fama.



Le maire avait proclamé, le 21 juin 1940 : « L'Administration de la ville continue ! »

L'occupation pesait sur elle. Des otages, vingt par jour, étaient garants de l'ordre. La circulation était limitée à vingt heures. En décembre la mainmise allemande s'appesantit sur trente entreprises juives et en contrôla d'autres.

Le 1^{er} mars 1941, M. G. Rondeau était nommé maire. Son administration devait être particulièrement éprouvée et douloureuse. Le 30 août, Marin Poirier était fusillé pour avoir facilité l'exode de prisonniers, malgré les instances du maire et de M^{me} Rondeau. Funèbre présage... Le 20 octobre, le colonel Hotz, officier « accueillant, juste et bon », était ramassé, à sept heures quinze, face au n° 9 de la rue du Roi-Albert. M. Rondeau se présente à la Feldkommandantur, déplore le crime dont il décharge les Nantais, et déclare se considérer comme otage. Le Conseil municipal « réprovoque l'attentat, et lance une proclamation à la population dont ne peut se réclamer l'assassin ». On télégraphie au maréchal Pétain. Toutes les autorités : maire, préfet, évêque, interviennent à Paris. Hélas ! le 22 octobre, à seize heures, l'injuste et cruelle sentence est appliquée. Huit jeunes gens et cinq anciens combattants venus de la prison centrale, et trois autres, des Rochettes, tombent, au Bêle, sous les mitrailleuses allemandes. Gardons leurs noms : Blot Joseph, Jost Léon, Fourny Alexandre, Blouin Auguste, Bizien Paul, Creusé Frédéric, Glou Jean-Pierre, Grolleau Jean, Dabat Michel, Platiau Jean, Carrel René, Grassineau Robert, Gil Joseph, Allano Maurice, Le Moal André, Ignasiac Léon.

MM. G. Rondeau, Lemoine, abbés Chauvet et Py, Henri Adam, M^{me} Patou, M^{lles} Benoit, Landois s'étaient offerts en vain à mourir à leur place.

On eut grand-peine à éviter un deuxième holocauste.

Lors de la cérémonie qui eut lieu à Saint-Similien et sur le cours Saint-André le 22 octobre 1944, où un cénotaphe avait été dressé à la mémoire des fusillés, on dit ouvertement que les balles qui avaient abattu le major allemand n'étaient pas françaises, mais nazies.

Jamais ne fut mieux mérité l'hommage que le Conseil municipal, et une lettre émouvante des familles — rendirent au maire.

Il faut rappeler ici la mémoire du préfet Bonnefoy, dont les qualités de méthode, de lucide volonté et d'énergie, le calme, l'incessant contact avec tous les services « normalisèrent » en quelque sorte une existence tyrannique et tragiquement exceptionnelle. Il devait avec son chef de cabinet, Haag, être arrêté par la Gestapo : tous deux moururent en captivité.

Et ce fut la Libération...

Le samedi 12 août 1944, la ville eut, dès la première heure une veillée ponctuée de fortes émotions. A minuit dix exactement, on apprend que le tunnel S.N.C.F. est en flammes. A minuit quinze, l'Eraudière brûle, les munitions sautent. A minuit quarante, incident boulevard Dalby : on décele des mouvements insolites. A une heure, une reconnaissance a été faite du côté des cantonnements allemands : mouvements lourds et commandements brefs. Sûrement, les occupants sont sur le départ.

Les hésitations des Américains donnèrent aux Allemands le temps de ruiner le port. Quarante-sept larges brèches dans les quais, soixante grues détruites ou endommagées, cent vingt-six épaves dans le fleuve, la presque totalité du matériel de dragage coulé ou inutilisable, quatre-vingt pour cent des hangars maritimes démolis, six grands ponts rompus ou disloqués, tel fut le bilan de cette décade désastreuse.

A la demande du préfet et du maire, le colonel Provost, de la Défense Passive, prit en mains la liaison avec l'état-major F.F.I., installé au IX^e Corps d'armée, la mairie et le commissariat central. On arme les équipes D.P. et on les complète de volontaires. On ramasse les munitions qui jonchent le sol. Route de Paris, on fait joyeusement sauter les défenses anti-chars, devant « Blanche de Castille ». L'enthousiasme devient général. Mais les Allemands se sont retranchés au sud de la Loire, et tiraillent. On désamorçe des bombes et des mines un peu partout. Au Parc de Procé, dix chiens policiers hurlent à la faim. Dans ce tohu-bohu où l'on cherche à régler calmement les choses, des nouvelles éclatent comme des coups de canon !

A neuf heures quinze, ce même 12 août, on a vu, de l'autre côté du pont de la Madeleine, quatre drapeaux tricolores. Donc, les Allemands se retirent. A onze heures trente, on hisse solennellement les couleurs au mât de la grille de Rosmadec. Les ris-

ques n'étaient cependant pas définitivement écartés. Le 16 août, une rafale de « fusants » fait deux morts et trois blessés au Pont-du-Cens. Le 18, le quartier Dobrée-Gigant, la rue de la Montagne sont atteints ; le 22, les établissements Kulmann, le 23, le quai Magellan, la Madeleine. Enfin, le 23 août, à dix-huit heures, les cloches sonnent pour la délivrance de Paris ! Dix-sept garçons de la D.P. mettent en branle le carillon de la cathédrale, et dans quelle allégresse ! Les quartiers sud de la Loire étaient libérés le 29 août. Ainsi prenait fin l'occupation de la ville.

Nantes restait classée en zone de guerre. Les Allemands occupaient encore « la poche » de Saint-Nazaire. Les casques de la D.P. équipaient les F.F.I. le 25 octobre.

Le général de Gaulle vint à Nantes le 14 janvier. Il y eut grand enthousiasme, au point de troubler l'auguste paix de la cathédrale. Il faisait un froid dur et sec. Le 15 avril, on vit passer en escadrilles, les avions qui allaient si désastreusement écraser Royan. Enfin, le 8 mai, à dix-huit heures quinze, les carillons s'ébranlèrent, les sirènes retentirent pendant trois minutes, puis encore les cloches qui s'en donnèrent à cœur joie durant une heure ! Cette fois, la paix était bien faite, le cauchemar terminé. Et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, le 10 mai, vers dix-sept heures les haut-parleurs de la place Royale annoncèrent la reddition de « poches ». Un *Te Deum* fut chanté sur la place Saint-Pierre, devant la cathédrale, témoin séculaire de l'Histoire de Nantes...

La « drôle » de guerre était finie.

Treize ans ont passé. De la douleur, la guerre 1914-1918 avait fait jaillir plus de lumière et moins d'ombres. On ne soumet pas impunément hommes et peuples, et civilisations, à de telles épreuves redoublées. Souhaitons que la leçon porte ses fruits de sagesse, et que nos enfants, et les enfants de leurs enfants, n'aient pas à voir ce que nous avons vu, ni à souffrir ce que tant d'innocents ont souffert.

La Loire coule...

« Adieu, Nantes du passé, s'écrie Giraud-Mangin dans le *Bulletin de la Vie Artistique Nantaise* de fin 1943. Adieu ! Trois

bombardements de dix minutes chaque ont suffi pour anéantir les plus beaux témoignages de ta prospérité du XVIII^e siècle. La conscience se soulève d'horreur devant le spectacle d'un pareil anéantissement. Quelle amertume étreint notre cœur, quelle mélancolie nous fait désespérer de l'humanité ! »

« Le décor quotidien de nos existences est ruiné, constate Bernard Roy. Pour qui vivait en communauté de cœur avec les rues, les maisons, tout le passé vivant que le regard et le souvenir retracent dans la moindre pierre, le plus modeste balcon de fer forgé, comme un sujet de méditation et d'étude, l'épreuve est infiniment cruelle... »

J'ajoutais : « La ville de Nantes vient de contrevenir tragiquement à son destin légendaire. Elle devait périr par l'eau. Or, c'est le feu, et le feu des hommes qui, atrocement, l'a ravagée. Et cependant, haut les cœurs ! La vieille cité a connu d'autres aventures aussi effroyables. Elle s'en est relevée. Sa cathédrale vénérable a été bâtie sur les fondations de cathédrales incendiées. Elle subsiste et, avec elle, complétant le triangle historique, le château des ducs de Bretagne et l'Hôtel de ville, criblé, mais debout ! »

Reconstruire. Sans doute, mais sans oublier l'expérience passée...

« La vie de la cité, son développement, son orientation ont toujours été dominés par la nécessité de composer avec ce réseau formé des six bras de la Loire, de l'Erdre, de la Sèvre, de la Chézine, du Cens. Et, conformément aux grandes traditions édilitaires du passé, quand on veut tracer le plan d'extension de Nantes, aérer tout cet appareil de pierres grises et de granit, chercher le tracé des grandes artères de l'avenir, on s'aperçoit que le réseau d'eau impose ses directives au maire, à l'ingénieur-voier, à l'architecte. L'œuvre de leurs devanciers a été, comme le sera la leur, une longue lutte contre l'eau. »

Un an après ces lignes, publiées dans l'*Illustration Economique et Financière*, par Paul Bellamy, on lançait sur la Loire les ponts Pigeaud pour suppléer à deux arches du pont de Pirmil qui s'étaient écroulées. On commençait à parler de la dérivation de l'Erdre sous les cours, cependant que fléchissaient le quai Ernest-Renaud (1911), le Pont Maudit (1913), et les

maisons de la rue de la Fosse. L'eau, toujours l'eau, qui s'insinuait partout, triomphant du sable et de la marne des sous-sols, et dont il faudra toujours craindre les maléfices !

Et pourtant, comme on continue de l'aimer, cette eau vivante de la Loire ! Là où on retrouve vraiment toutes ses fantasmagories, c'est à l'entrée du splendide pont de Pirmil, au-dessus des amorces des anciens ponts que l'on a heureusement conservées. Témoignages... et de tant d'histoire. C'est ici le chemin des attaques militaires. Les Normands ont campé dans les prairies, de l'autre côté, en marge de la cité fumante. Sur cette place ornée d'arbres neufs, là où était une forteresse, Henri de Navarre battit Mercœur sans pouvoir entrer dans la ville ; la marée vendéenne déferla. Les Allemands s'y accrochèrent vainement, avant de battre en retraite... C'est le bastion de Nantes !

Et cependant, l'eau coule, miroite clapote. Songez à ce qu'elle a reflété, roulé, porté, charrié vers l'oubli, la mer. Avec tant d'aurores, tant de crépuscules. Ce qu'elle a vu de luttes, d'agonies, d'aventures, de tous ces événements « qui nous font si lourds à la terre ». L'eau passe, sans mémoire, sans images que celles du moment. Mais elle ne fait rien de plus que ce qu'elle faisait il y a trente siècles, ou vingt, ou dix, ou cent ans, ou hier. Et ce qu'elle continuera de faire.

Venez et méditez. Souseyez ce que vaut, ce qu'apporte le tribut des sources hautes, infatigablement fécondes... Ce qu'il met au service de nos ambitions sans cesse renouvelées. Qu'advient-il si, tout d'un coup, le fleuve se retirait de nous ? C'est donc en lui qu'est la force vitale, la sève nourricière de la cité. Et c'est vers lui que doivent regarder tous ceux qui ont charge de son avenir. La leçon qu'il nous faut puiser dans ce spectacle, c'est qu'aucune catastrophe, aucune adversité n'est capable de mettre notre histoire en péril tant que la Loire coulera.

Telle est la règle suprême. Et elle peut être obéie.

Répondant à travers plus d'un siècle à l'affirmation napoléonienne, Bellamy a dit : « Nantes, aboutissement des lignes de l'Europe Centrale (il se souvenait des activités du Comité Suisse-Océan), porte ouverte sur l'Amérique, doit être outillée en vue de cette double fonction. Ceux qui, demain, prendront

charge de son existence, devront agir hardiment. La guerre a élargi les horizons. Nantes doit vivre, doit être la grande ville que, de tout notre cœur, de toute notre force, nous avons voulu qu'elle soit. »

Sous cette définition de l'essor nantais — servie par chacun selon son rythme et sa manière d'être, mais avec la même volonté et le même cœur, malgré vents et marées —, s'inscrivent les noms des maires qui ont eu successivement charge de la ville : G. Veil, A. Moitié, L. Cassegrain jusqu'en 1935 ; A. Pageot et E. Prieur, de 1935 à 1941 ; G. Rondeau, 1941-1942 ; H. Orrion, 1942-1944 ; G. Constant, 1944-1945 ; J. Phélipot, 1945-1947 ; et, à nouveau, M. Orrion.

M. Phélipot devait en fixer l'expression territoriale : « Nous voulons que l'agglomération nantaise, telle que les géographes la définissent, devienne une réalité administrative, que la nature et les limites de la cité concordent, et c'est pourquoi nous avons demandé l'annexion de Rezé. »

En quoi M. Phélipot reprenait les vues que M. Brunellière avait développées dans la séance du conseil municipal du 28 mars 1901. « Il fallait ajouter à la ville de Nantes disait-il, non seulement les communes de Doulon et de Chantenay, mais celle de Rezé. » « Les populations agglomérées de Chantenay, Doulon et Rezé, reprenait un exposé de 1904, se sont formées hors Nantes de façon à ne laisser aucune solution de continuité avec cette dernière. N'est-il pas rationnel que tous ces Nantais rentrent dans le sein de la cité-mère dont ils sont sortis. » La question était de nouveau posée dans un rapport du Secrétaire général de la ville, le 4 mai 1931. Tous ces arguments sont encore plus vrais et plus déterminants aujourd'hui.

Alors, Nantes enserrera les deux rives de son fleuve. La Loire sera vraiment l'artère-maîtresse de ce grand corps urbain. Et la Nef, la Nef symbolique des armes nantaises, tournée vers l'océan, flottera à jamais sur l'eau asservie par la volonté des hommes à la prospérité et à la gloire de la vieille Cité !

Histoire de la marine nantaise

NANTES, LA MER ET L'AVENTURE

*Ah ! tous les jours, c'est la même histoire
Comme on voudrait s'en aller bien loin !...
Ah ! S'en aller, courir l'aventure
Être celui qu'on avait rêvé.*

Jean SARMENT.

IL n'est pas toujours facile de définir la tradition d'une grande ville. Comment saisir les aspects multiples par lesquels la vie s'est manifestée au cours des siècles ?

A Nantes, au contraire, on découvre une constante historique dans le goût qu'eurent toujours les Nantais à naviguer par toute la terre, et l'écusson aux joyeuses couleurs de la cité symbolise admirablement l'esprit aventureux de ses habitants. « De gueules à un navire d'or, et à la tête d'argent cinq hermines de sables. » Voilà Nantes ! Nantes maritime et bretonne, et derrière chaque Nantais un marin ou un homme qui regrette de ne pas l'être. Ce navire d'or aux voiles arrondies par le souffle du grand large, il se transforma d'âge en âge : ce fut d'abord une grande nef comme en bâtissaient les hommes des croisades, puis une lourde carraque très haute sur l'eau, ensuite un énorme trois-ponts hérissé de canons fendant les grandes lames vertes de l'Atlantique. « Navire équipé d'or, habillé de voiles d'argent



semées d'hermines, voguant sur une mer de sinople », nous explique la noble langue des héraldistes... Et maintenant, si les gens de Nantes ont leur place dans l'histoire du monde, c'est, en somme, parce qu'ils s'arrangèrent pour mériter au mieux ces armoiries là.

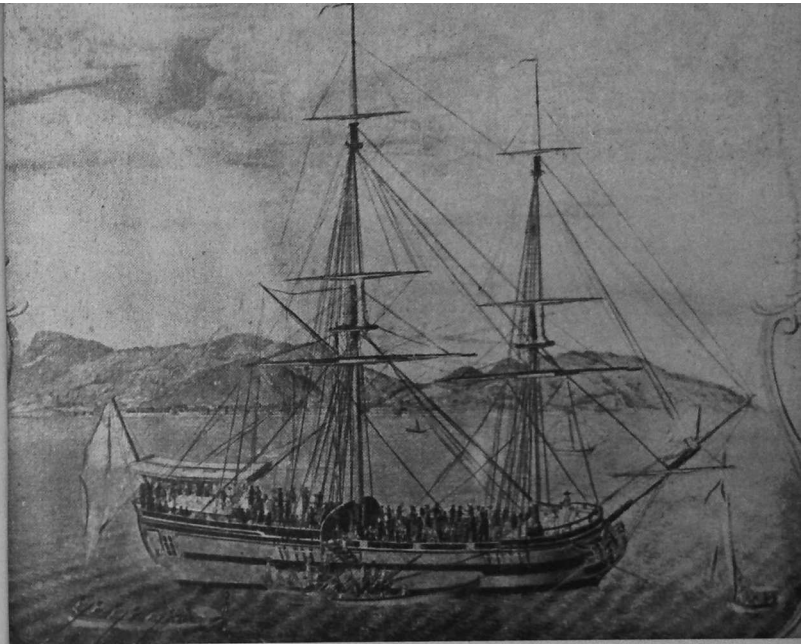
Il y a dans la longue histoire maritime de leur ville — grand port breton et grand port français — tant de gloires, tant d'aventures étranges ou mystérieuses, tant de noms de capitaines et de navires, qu'il faudrait je crois, plusieurs volumes pour en donner une image complète et fidèle.

Mais, avant de commencer, il importe de rappeler au lecteur le double caractère commercial et maritime de cette ville née de la Loire, liée de tous temps à l'histoire de son fleuve. Nantes est, par sa situation géographique exceptionnelle, un port maritime fluvial par opposition aux ports de haute mer, mais il résume toutes les qualités de la première catégorie et la proximité de l'océan procure la rapidité d'entrée et de sortie aux navires de mer tandis que ceux du fleuve y terminent leur paisible navigation à travers la riche et douce France. Aussi, Nantes, simple agglomération gauloise, puis Portus Namnetum sous les Romains, devint très vite au Moyen-Age un centre commercial très important que la découverte de l'Amérique devait développer avec un peu de retard aux XVII^e et XVIII^e siècles, époque où il devint le premier port de France, et rien de tout cela ne pouvait se faire sans beaucoup d'obstination et de courage. Malheureusement les guerres de la révolution et de l'empire anéantirent cette prospérité. Aussi en 1857 naquit Saint-Nazaire qui grandit rapidement jusqu'à ce que des travaux appropriés eurent, à la fin du siècle dernier redonné à Nantes un rang très apprécié dans le trafic maritime français. Et aujourd'hui, miracle de témérité, l'antique port des Namnètes étend six kilomètres de quais de chaque côté des deux grands bras de la Loire, et son trafic le classe au sixième rang. Il se prolonge en aval presque jusqu'à la mer par une chaîne d'établissements industriels dont les lumières brillent la nuit sur l'énorme fleuve : Basse-Indre, Indret, Coueron, Paimbeuf et Donges. Ensuite c'est donc Saint-Nazaire où s'allègent les grands navires, mais ceux de sept mètres de tirant d'eau peuvent remonter tous les jours à Nantes

1. Combat naval au XVII^e siècle. Peinture de Armel de Wismes.
Photo Studio Paty.

et les gros pétroliers viennent à Donges avec des tirants d'eau de plus de neuf mètres. Ces conditions nautiques obtenues au prix de travaux considérables, la remise en état du port, après la guerre, son extension dans l'île Cheviré ou s'édifie une importance centrale électrique, un bel établissement portuaire bien desservi redonnent aujourd'hui à notre ville maritime son importance des temps héroïques, et sont riches de promesses pour l'avenir.

L'idée de port s'est transformée : jadis refuge contre les attaques, il devient maintenant une plaque tournante qui doit desservir rapidement les industries de l'arrière-pays. Et cela ne se crée pas hélas sans détruire ! C'en est fait de la « Rivière de Loire » telle que l'avaient connue tant de Nantais ! Ils sont encore quelques-uns qui se souviennent avec regret et tendresse d'un port tout différent, très proche, en fait de celui plus ancien, dans le temps dont le prestige grandit à mesure qu'il s'éloigne. A cette époque on radoubait les carènes le long des grèves. Des foyers de raffineries allumaient dans le soir des brasiers d'une mystérieuse poésie. Et des navires rentraient des îles, pleins à craquer de sucre, de café, de rhum, de bois précieux, d'épices et de tabacs. D'autres partaient à destination de San Francisco, du Chili, du Japon, ou des Indes, pour y prendre du riz et du salpêtre. Leurs coques grises ceinturées d'un étroit liston aux couleurs de chaque armateur, leurs mâtures blanches avec contre cacatois à double perruche, leurs équipages derniers héritiers des négriers et des corsaires, évoquaient une marine qui aujourd'hui n'est plus. Devant les nobles hôtels des armateurs, ornés de neptunes grimaçants et de sirènes aimables, une vie haute en couleurs se continuait, vie étrange avec ses rites, ses superstitions, son vocabulaire spécial. Ces gens de l'ancienne marine qui vécurent vraiment, selon l'expression de Paul Valéry « à la limite tragique de l'humain et de l'inhumain » connurent un port de Nantes hérissé de vergues, fleuri de grands peupliers, où l'île Mabon reflétait dans la Loire une tache de verdure apaisante. Après avoir chassé la baleine ou navigué sur ces trois mâts du commerce nantais qui furent célèbres sur les sept mers, ils se retiraient à Paimbœuf ou à Trentemoult, au Croisic ou à la Bernerie, et c'est par leurs souvenirs que se



2. La Marie sraphique de Nantes (célèbre négrier nantais).
Photo Studio Paty.

constitue le mieux la dernière grande image de notre marine ancienne. Il y eut aussi tous ceux qui ne revinrent pas. Car ils furent nombreux ces Nantais qui, au fond des mers, prirent pour toujours leur éternel repos. Je songe, par exemple, à ce Marquis-d'Aubeterre, corsaire de vingt-deux canons qui mit joyeusement à la voile le 17 février 1779 avec un jeune capitaine de vingt-six ans, Jean-Marie Loisel de la Quinière, et cent soixante-dix gaillards qui voulaient « aller en course contre les ennemis de l'Etat ». On n'en eut jamais de nouvelles. Ils ne sont pas morts mais « disparus », et mieux que tout autres, ils font partie de la légende nantaise. Ils en sont comme l'auréole et c'est peut-être pourquoi, au crépuscule, à l'heure mauve du soleil,

traîne toujours une indéfinissable mélancolie sur les navires et sur les quais d'un grand port.

Enfant, j'ai le souvenir de vingt à trente longues promenades sur le port de Nantes, avec mon père. Ce n'était plus le fief des grands voiliers, mais en dépit de son encombrement, la Fosse gardait son prestige d'antan, et, sur son rocher, Sainte-Anne bénissait toujours « Nantes la superbe, avec tous ses vaisseaux ». Nous allions aux Salorges, musée créé en 1924 par MM. Amieux dans l'usine où Joseph Colin inventa l'industrie de la conserve alimentaire, et où revivaient les souvenirs des Nantais de l'aventure : on y voyait des coffres de capitaines, des sabres d'abordage évoquant de beaux règlements de compte au large de nos côtes, des boîtes de chirurgien qui donnaient le frisson, des fers pour les esclaves, et même ces colliers de verroterie contre lesquels le malin capitaine Gaugy se rendait acquéreur à peu de frais de noirs solides et de jeunes et belles négresses qu'il empilait dans les cales de la *Marie-Séraphique*, afin de satisfaire au mieux la fidèle clientèle de planteurs qui l'attendait au cap Français.

Et sous leurs cloches de verre, d'anciens navires étaient là, semblant attendre la première risée, le premier caprice du vent. *La Musette*, terrible corsaire nantais, préparait son appareillage. Un ridicule vapeur le *Pyroscaphe-le-Rapide* qui assurait au siècle dernier, le service vers Saint-Nazaire, glissait sur la Loire grise. Il n'était d'ailleurs pas trop fier au milieu de ces nobles voiliers « du temps des îles » qui pourtant ont disparu de notre horizon, qui ne connaîtront plus la fraîche et dure caresse des mers inconnues, mais dont l'un s'est fixé à jamais, blanc et doré, toutes voiles dehors, sur les armes de Nantes.

DES ORIGINES A LA FIN DU MOYEN AGE

SILLAGE DE L'HERMINE

Les Nantois sont ainsi nommés du nom de leur cité de Nantes, ainsi appelée dès le temps de Jules César et est ainsi dite pour ce qu'elle tient les nefes et qu'elle a le port convenable à les recevoir.

(Chronique de Pierre LE BAUD.)

Les premiers Nantais de la mer.

Nous l'avons déjà dit, Nantes est avant tout un port. Deux cents ans avant l'ère chrétienne, Scipion fit interroger des navigateurs de corbillon afin d'en vérifier l'exactitude. Oui ! Il y avait bien déjà sur la Loire un marché comparable à celui de Marseille ; on pouvait même s'y embarquer pour l'Angleterre, ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'on arrivait toujours à destination, car il fallait certes du courage pour confier ses jours à ces pauvres pirogues monoxiles des premiers namnètes, telles qu'on les a retrouvées dans la vase du fleuve. Pourtant les hommes qui construisaient leurs cabanes lacustres au confluent de l'Erdre et de la Loire, et qui vivaient sur ces plages sablonneuses furent bien les premiers marins de la ville, et là où ils avaient vécu s'édifia un peu plus tard le port gallo-romain, devenu Namnetis puis Nantes.

Car César, maître de l'Armorique, malgré la mésaventure arrivée à sa flotte (qui, ignorant la marée se laissa mettre à sec et brûler) en avait fait une province romaine et Nantes devint très vite une belle ville commerçante. Nous savons qu'il donna l'ordre à son lieutenant Crassus d'y construire des galères, en lui recommandant de leur donner des formes fines pour mieux éviter les bancs de sable « naves longuas œdificari in flumine ligeri ». On peut voir encore à l'Hôtel de ville les inscriptions

subsistantes du Portus Namnetum, dédié à Mars, à Vulcain et au dieu Volianus, et c'est près de la porte Saint-Pierre que fut découverte l'inscription où figure le premier marin nantais dont on connaisse le nom : « Aux dieux manes, et à la mémoire de Pissicinnus Sabinus nantonnier, son affranchi Picus. »

Mais un jour l'empire s'écroula, et les légions abandonnèrent ce port qu'elles avaient créé. Nantes connut la poussée brutale des invasions saxonnes du IV^e au VII^e siècle. Ces pirates redoutables montés sur leurs longues barques, chioules ou carraches, ravagèrent la Loire et pillèrent Nantes, s'établissant solidement dans les îles du fleuve. Heureusement, à l'autorité des préfets disparus s'était substituée celle des évêques, et l'un d'eux, Félix, s'avéra à la fois grand pourfendeur de pillards et grand administrateur. Malgré le faible tonnage des navires de ce temps, les sables que charriait la Loire étaient déjà une entrave à la navigation. Il y fit faire des travaux considérables qui permirent aux Nantais de naviguer plus facilement. Il releva même le niveau de l'Erdre et reçut les pirates à coups d'épée.

Hélas ! Après le décès de cet homme remarquable, du nord descendirent des longues et larges barques. Des emblèmes rustiques ornaient leurs proues élégamment relevées, une rangée de boucliers bariolés bordait leurs lisses. Le sac de 848 au cours duquel un Viking fit sauter la tête de saint Gohard qui officiait dans la cathédrale, fut l'un des plus mauvais souvenirs de ce siècle pourtant fertile en événements déplorables. Ces Normands tuaient, pillaient, brûlaient sans vergogne puis « se retiraient » dans leurs navires porteurs d'un grand butin et très satisfaits d'eux-mêmes, jusqu'au jour où Alain Barbe-Torte les écrasa en l'an 939, là où s'élève aujourd'hui, dans le ciel gris, la haute flèche de Saint-Nicolas. Le duc pensa les blessures de sa capitale et la maintint dans ses limites premières.

Cependant, la vie des marins restait dure et les risques de navigation multiples. Au début du XII^e siècle, les naufrageurs des côtes qui allumaient de « faux feux » sur le rivage breton pour faire échouer les navires, se montraient si dangereux qu'un concile tenu à Nantes en l'année 1127 lança l'anathème contre ces redoutables pilleurs d'épaves. A cette excommunication s'ajoutait la pendaison lorsqu'on en prenait un sur le fait.

Ensuite on les enduisait de goudron pour qu'ils servent de balises : ainsi « les charognes des traîtres et méchants garçons » servaient à garantir les navires des mêmes périls et dangers où ils avaient précipités leurs compatriotes durant leur chienne de vie.

Et l'on arrive au règne de Pierre de Dreux, dit Mauclerc. Le duc bâtit deux ports sur la Loire : l'un, le port de France, fut démoli pour agrandir le château, l'autre, le port Maillard, subsista longtemps. Du château à l'actuelle place du Commerce (port au vin) s'ancraient les navires et les ponts de la Loire furent donnés aux religieux « à charge pour eux d'entretenir cette donation ou autrement qu'ils soient damnés à tous les diables avec le traître Juda ! » Le duc, mal vu de l'église dont il avait trouvé commode de prendre les biens, se résolut sur le tard d'expier ses péchés en partant pour la croisade.

La croisade des Bretons. Hervé de Nantes et la Pénitence de Dieu.

La *Pénitence-de-Dieu* — « la Pénitence pour Dieu », c'est l'histoire de la première nef de notre ville qui tenta l'aventure un peu loïn et qui sans doute n'en revint pas.

Saint Louis et les plus hauts barons de France voulaient faire la besogne du Seigneur : combattre les ennemis de la foi sur les plages africaines. Alors, Hervé de Nantes qui était en ce temps le Jacques Cœur des provinces de l'ouest, fit repeindre la plus belle de ses nefes, la *Pénitence-de-Dieu*. Le rôle de nos Bretons, dans cette épopée, peut se symboliser par le nom de ce navire, pourpre et or sous ses voiles qui, un jour de l'an de grâce 1248, appareilla de Nantes...¹.

Car, les gens de l'ouest se retrouvaient à Nantes qui était alors « une ville forte, bien bâtie, bien peuplée et de territoire

1. C'est surtout de Limisso en l'année 1249, que la *Pénitence-de-Dieu* transporta un grand nombre de chevaliers et d'écuyers bretons, associés pour les frais communs de leur passage et « pleins de confiance dans l'habileté d'Hervé, marinier, citoyen de Nantes ». De nombreuses chartes portant les noms des croisés et de leur capitaine, en font foi. Parmi ces nobles croisés, Hersart, Goulaine, Bruc, Sesmaisons, Saint-Pern continuèrent de tenir haute situation dans le duché par leur descendance qui subsiste encore aujourd'hui.

fertile », dont les habitants ramenaient des côtes barbares la poudre d'or, les dents d'éléphants et les plumes d'autruches. Parmi ces Nantais, de la mer si bons compagnons qu'ils s'expliquaient parfois les armes à la main avec les pirates de Norvège réputés pervers, cruels et diaboliques, le marinier Hervé jouissait de la confiance générale. Nos Bretons ne juraient que par lui. Il fallut bien les embarquer tous : prêtres, chevaliers, archers, valets, goujats, sans compter les destriers, mulets de charge et machines de guerre qui prenaient beaucoup de place. Puis Hervé dit à ses gens : « Etes-vous prêts ?... Sommes-nous à point ?... » Et ils dirent : « Oui vraiment ». Alors il conseilla aux prêtres et clercs d'entonner le « Veni Creator ». Or, pendant qu'ils commençaient à chanter à pleine voix, les marinières firent voile de par Dieu.

Le vent ayant soufflé, bientôt ils quittaient la terre de vue.

Cette grosse nef, la *Pénitence*, revint-elle seulement de ce grand voyage ?

Que nous importe ! En ce monde imparfait la beauté d'une telle aventure, ce n'est pas dans la victoire qu'on doit la chercher : quelques paraphes d'hommes braves et nobles au bas d'une très vieille charte, le nom d'un navire et de son capitaine... Il n'en faut pas plus pour que la *Pénitence-de-Dieu*, sauvée de l'oubli, reprenne sa place dans le grand vitrail médiéval aux couleurs d'outre-mer.

Sous les bannières des ducs.

Hélas ! Après ce grand mouvement collectif des guerres saintes, les registres bretons des siècles qui suivent ne sont guère réjouissants. On ne trouve que « pirateries, pilleries, roberies », ce qui rendait fort difficile le transport des marchandises d'un port à l'autre, à bord de ces premiers navires nantais dont on ne connaît guère que les noms : la *Notre-Dame-de-Nantes* allant en Flandres, le *Saint-Nicholas*, le *Grand-Lion* ou le *Petit-Lion*...

En dépit de la trêve conclue entre Jeanne de Penthièvre et Jean de Montfort, le 19 janvier 1243, Olivier de Clisson qui était pour Montfort, aidé des Anglais, incendia à Nantes les

galères françaises de l'amiral Grimaldi. Arrêté peu après, Clisson eut la désagréable surprise de se voir condamné à mort, et fut décapité. Sa veuve, Jeanne de Belleville, au lieu de verser des larmes inutiles, prit alors une détermination digne de ce temps. Elle vendit terres et bijoux pour armer trois vaisseaux qui ravagèrent, en représailles, les côtes de France. Cette veuve fidèle mais sanguinaire était accompagnée de ses trois fils dont l'un devint par la suite un bon et fidèle serviteur du roi, le fameux connétable.

Les entreprises de ce temps ne sont jamais désintéressées, ce qui n'empêche pas la bravoure et la chevalerie de nos Bretons. En 1470 le vaisseau la *Nef-de-Nantes* figurait parmi les navires réunit au Croisic pour soutenir les Bourguignons contre Warwick. Le duc François abandonnait tout le butin aux combattants et à leur capitaine, Guillaume Jouan.

Pendant la « guerre folle » entre la France et la Bretagne, Nantes fut investie par les armées de terre et de mer françaises. La Bretagne avait pour elle les flottilles du pays de Rays, Bourgneuf, Pornic et Bouin, dont les navires étaient de petit tonnage. Les plus gros portaient quatre cents hommes. Le blocus causait beaucoup de souffrances aux Nantais qui, comme chacun sait, aiment boire et manger à leur convenance. Les moins résistants tombèrent malades ; c'est alors que le corsaire Coëtanlem réussit par deux fois le tour de force de traverser l'escadre française avec des barques chargées de vivres. Les affamés respirèrent.

Pourtant, à la fin du XV^e siècle, on doit reconnaître que l'administration ducal avait été bienfaisante pour la marine et le commerce nantais. Les ducs, les évêques, et les marchands donnaient à la Loire une activité incessante et les relations avec la capitale bretonne intéressaient alors toutes les grandes nations commerciales. De toutes ces nations, l'Espagne était la plus prospère¹, suivie de près par les pays hollandais et flamands. Et cette situation privilégiée, elle devait la conserver encore un siècle au moins.

1. Un traité de 1428 dit la « contraction » unissait alors les commerçants nantais et espagnols. A la même époque existait la « communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire ».

SEIZIÈME SIÈCLE

LES LYS ET LES HERMINES

Nantes est riche, belle et forte et pleine d'apports et négociations d'Espagne, d'Angleterre, de Hollande, de Flandres, des Allemagnes et des terres neuves.

(D'ARGENTRÉ.)

Ce fut un homme courageux, le premier qui mangea une huître.

(JACQUES I^{er} d'ANGLETERRE.)

Hervé de Portsmoguer.

L'histoire du XVI^e siècle s'ouvre par un brillant fait d'armes, flambante aventure du seigneur de Portsmoguer, dit Primauguet.

Capitaine de *Marie-La-Cordelière*, la plus belle carraque de la duchesse-reine, Anne de Bretagne, ce seigneur de la mer rencontra le 10 août 1512 son particulier ennemi, l'amiral Howard qui naviguait entre Saint-Mathieu et Toulinguet avec vingt-cinq gros navires d'Angleterre et autant de hourques flamandes. Après une lutte désespérée, Primauguet se fit sauter avec les mille deux cent cinquante hommes qu'il portait et les vaisseaux anglais accrochés au sien brûlèrent « comme des chevelures ». Cette action héroïque eut un retentissement énorme dans tout le duché et particulièrement sur nos côtes, quatre navires du Croisic ayant eu l'honneur de soutenir la *Cordelière* dans sa lutte inégale.

Le port des rois de France, et ses beaux navires.

Le sacrifice de Primauguet n'avait pas été inutile. Bretons et Français avaient mêlé leur sang pour la même cause. Les relations de la Bretagne et de la France s'en trouvaient éclairées

pour longtemps : le souvenir de ce grand navire en flammes ne pouvait s'oublier. Les Nantais participaient plus étroitement à la vie du royaume. La ville connut malheureusement les luttes religieuses et sous Mercœur, les Espagnols, solidement établis depuis le milieu du siècle précédent, étaient les maîtres incontestés du trafic. Impossible de secouer la tutelle de ces petits hommes bruns et orgueilleux qui revenaient des mystérieuses Amériques avec l'or et les épices.

Nantes prenait une importance considérable par son commerce des sels. Cinq à six mille navires entraient chaque année dans le port chargés de sel des marais de Bourgneuf et de Guérande, petits navires certes, mais qui entretenaient sur les rives une joyeuse et fébrile animation.

Le quai de la Fosse avait été commencé en 1517. Il n'était jusqu'alors qu'une simple grève de pêcheurs et de bateliers qui transportèrent à Trentemoult leurs huttes de planches et de roseaux. En 1584 le chantier des galères et vaisseaux situé jusqu'alors Port-au-Vin fut transféré sur la grève de l'île Gloriette et le port mieux aménagé pour le chargement et le déchargement des navires, continua de s'étendre en aval.

Une création qui devait avoir une grande importance dans l'avenir fut la naissance d'un consulat faisant fonction de Chambre de commerce, organisme qui devait être mêlé très étroitement à l'administration commerciale de la ville.

Presque tous les souverains de ce siècle fertile en découvertes furent attirés par le port de Nantes. En 1500, c'est Louis XII et sa femme la duchesse-reine. Puis François I^{er}, et ensuite Henri II qui, après souper, voulut assister à un combat sur l'eau. Des capitaines du Croisic lui donnèrent satisfaction. L'un qui représentait la France était attaqué par un autre qui figurait un pirate barbaresque. Un troisième, breton celui-là, venait au secours du Français. Ce tournoi nautique et symbolique eut lieu sur la Fosse, non sans péril pour les combattants car ces hardis jouteurs se servaient de lances enflammées qui brûlaient comme paille sèche au soleil.

En 1565, Charles IX vint de Chenonceaux et la ville lui envoya une belle petite galère que le roi s'empressa d'offrir à l'un de ses fidèles, ce qui ne plut guère aux Nantais car ils la

rachetèrent deux cents livres pour récupérer les riches tentures et les meubles empruntés ici et là, pour son ornementation. Enfin, Henri IV vint à Nantes après la pacification. Le célèbre armateur André Rhuys le reçut dans sa maison des Tourelles où il avait déjà invité Charles IX et Henri III, ce qui montre la situation particulièrement florissante de ce marchand, dont les navires sillonnaient les mers. Henri IV débarrassa Nantes d'une escadre espagnole que les chefs de la Ligue avait recue avec enthousiasme en 1593, mais dont la présence semblait de jour en jour plus indésirable.

Les Nantais construisaient déjà de très beaux navires. Ils voyaient même trop grand ! C'est à Nantes que François I^{er} fit construire le *Non-Pareille*, qui portait ce nom parce qu'il n'existait pas de vaisseau qui put lui être comparé. Il fut impossible de le faire naviguer. Il en fut de même du *Grand-Henry* et du *Grand-Carraquin*, « les deux plus grands vaisseaux qui fussent en ce temps », mais qui furent « délaissés parce que trop lourds à mener ».

Pendant les guerres de religion, lorsque les Anglais occupèrent Belle-Ile, les Nantais voulurent les en chasser et armèrent cinq vaisseaux. Le plus beau s'appelait la *Lucesse* dont les sieurs Gérard et Laillé étaient capitaines et « maîtres après Dieu ». Elle comprenait soixante-trois hommes d'équipage y compris le barbier et le trompette, et tous ces hommes étaient armés d'arquebuses « et autres armes requises et nécessaires ». Derrière les sabords, des pièces de fonte montées sur roues pouvaient faire quelque ravage. Il y avait aussi de faux canons appelés passe-volants, pour impressionner l'ennemi. Le nom de Nantes était brodé en lettres d'or sur le pavillon noir et blanc aux armes de la ville.

En 1588 Mercœur fit construire d'autres navires de guerre pour venir au secours de Beauvoir et de Bouin assiégés par les calvinistes. Ces gros navires du XVI^e siècle avaient une forme très particulière avec leurs châteaux d'arrière richement ornés, leurs ponts superposés s'inclinant vers le centre. Mais le commerce nantais utilisait surtout des galiotes ou felouques, petits bâtiments longs, étroits, marchant à la voile et à la rame, comme les galères. La flûte hollandaise devint ensuite le navire

nantais par excellence, en raison de son faible tirant d'eau. Bien entendu, les capitaines marchands ne sortaient pas de la rivière de Loire, sans avoir passé l'inspection de leur artillerie. Car il y avait toujours des pirates à l'entrée du fleuve. Les galères royales elles-mêmes ne se gênaient guère et pillaient les navires marchands au lieu de les défendre. Le fameux Baron de la Garde, lorsqu'il fut nommé lieutenant-général des galères, après des mois de prison « fort contraires à sa santé » arrondissait sa fortune aux dépens des marchands de la Fosse. C'est ainsi que le 26 septembre 1582, la ville se plaignit de ce que deux galères troublaient le commerce à l'entrée de la Loire. La plainte ayant été portée au roy, un navire commandé par le capitaine Charles fut équipé au prix de deux cents écus d'or. Les Nantais rentrèrent dans leurs frais en s'emparant de deux méchants diables, Emile et Paul Artividis. Mais le plus terrible de ces coquins fut sans doute le sieur de la Fresnaye Volant qui tenait la mer avec un grand vaisseau et dont la retraite se trouvait aux environs de la Roche-Bernard. Aussi, même à Nantes, les habitants multiplièrent les précautions pour ne point être attaqués par surprise. Le soir toutes les portes et poternes étaient fermées, l'entrée des rues donnant accès au port, barrée de chaînes de fer, et celles qui aboutissaient au port étaient éclairées toute la nuit tandis que deux petits galiots armés de fauconneaux et remplis d'arquebusiers inspectaient les rives, du soir au matin.

Cependant, en cette fin du XVI^e siècle, le monde s'est extraordinairement agrandi. Malgré les périls multiples qui les attendaient, les découvreurs ne laissaient plus à l'Espagne l'exclusivité des terres inconnues de l'Atlantique sud. Sous Charles IX, un gentilhomme poitevin mais qui semble se rattacher à l'illustre maison de Goulaine, René de Laudonnière « habile en beaucoup de choses surtout dans celles de la marine » fit voile avec trois navires bien armés et bien équipés. Ils côtoyèrent les Antilles, arrivèrent à l'embouchure de la rivière Saint-Jean où le Dieppois Jean Ribaud avait déjà fait graver les armes de France. C'est là que, émerveillé par la position qui s'offrait à ses yeux, Laudonnière fit élever une forteresse triangulaire qu'il nomma la Caroline en l'honneur de son souverain Charles IX, et commença le défrichement de cette terre vierge qui devait porter le

doux nom de Floride. Pendant ce temps, depuis que le grand malouin Jacques Cartier avait « offert » le Canada au roi François I^{er}, l'Acadie devenait terre de colonisation et d'évangélisation bretonne, ce qui permit un peu plus tard à Richelieu d'en prendre officiellement possession et de peupler cette nouvelle France, lointaine, perdue à jamais — maintenant — mais dont la merveilleuse fidélité tient du miracle et qui reste pour cela si proche de notre cœur.

AU TEMPS DU GRAND ROI

NANTES, CITÉ DES CORSAIRES

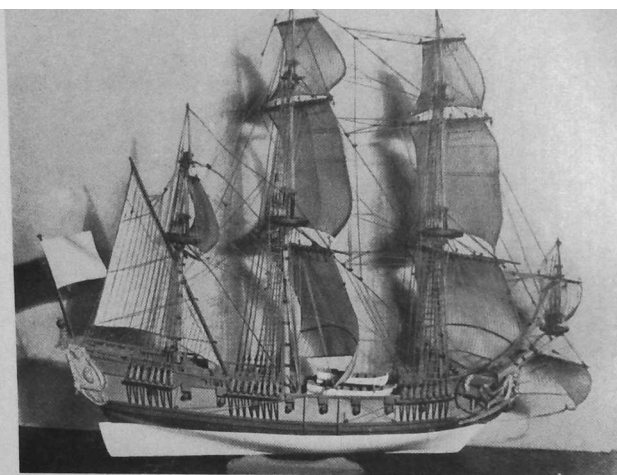
Le sieur Cassard, capitaine de Vaisseau, supplie de lui accorder la permission de se retirer, et en considération des services essentiels et distingués qu'il a rendus pendant la guerre, il espère que le roi lui laissera la jouissance de ses appointements pendant sa vie. Il demande cette grâce parce qu'il se trouve hors d'état de subsister et de continuer à servir à cause des affaires fâcheuses qui lui sont suscitées par ses armateurs et qui sont la suite des armements qu'il avait entrepris pour l'avantage de la marine et la gloire de l'Etat.

(Dernière supplique du corsaire nantais.)

Nantes, Venise de l'Ouest et port de grand trafic.

Nous voici arrivés à l'aube de ce grand essor colonial qui, un siècle plus tard, devait porter la marine nantaise à la première place. Si le XVII^e siècle n'avait pas fait de progrès considérables dans les procédés de navigation, les routes étaient mieux connues et les cartes moins fantaisistes¹. Grâce à la politique géniale de Richelieu et de Colbert, Nantes entra résolument dans le grand mouvement commercial. Malgré l'emprise espagnole de la contraction, les armateurs commencèrent à travailler plus librement. En 1626, Louis XIII avait approuvé le projet d'une société au nom étrange « la Compagnie de la Nacelle de Saint-Pierre fleurdelysée » qui devait devenir par la suite la fameuse Compagnie des Indes, et en 1654 la compagnie de la

1. C'est en 1671 que les Jésuites fondèrent à Nantes une école d'hydrographie, qu'ils fermèrent, faute de subvention, quelques années après. Les marchands de la Fosse déclarèrent que cette école était absolument inutile. Les Jésuites répondirent que seul le défaut de subvention les avait empêchés de rendre leur établissement utile. Ils eurent gain de cause et en 1729 l'école d'hydrographie nantaise marchait fort bien.



3. *La Musette*, corsaire nantais du XVIII^e siècle. Maquette.
Photo Studio Paty.

terre ferme d'Amérique ou France équinoxiale armait des navires à destination des Indes occidentales. Les bourgeois d'abord méfiants furent alléchés par les privilèges dont jouissaient ces nouvelles compagnies et bon nombre de gentilshommes se lancèrent aussi dans le trafic sur mer, avec l'espoir d'améliorer l'état de leur trésorerie souvent déplorable.

Nantes était déjà en relations suivies avec les principaux ports de l'Atlantique et un grand mouvement d'échange se faisait avec la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Irlande et l'Espagne. Cette fois le Canada, l'Acadie, Terre-Neuve, la Guyane, les Antilles, le Pérou, reçurent la visite des Nantais, leurs vins, leur eau-de-vie, leurs étoffes, leurs matériels pour les sucreries, des armes et des vivres de toutes natures. La traite des nègres était déjà pratiquée, ainsi que la pêche à la morue. Enfin pour peupler les Antilles, des convois de femmes partirent vers les îles. Bien entendu, ces jeunes personnes que l'on obligeait à s'expatrier si loin, n'avaient généralement plus rien à craindre pour leur vertu.

Une telle activité sur le port de Nantes émerveilla tous les voyageurs de ce temps qui traversèrent la ville. Ils visitaient

toujours le quai de la Fosse, tout neuf, en pierre de taille, avec son rang d'ormeaux d'où se déroulait un beau panorama sur les prairies vers Paimbœuf, où un grand nombre de navires¹ qui « trafiquaient par toute la terre » jetaient l'ancre, sans remonter la Loire plus avant, tant ce port en était déjà rempli.

Sur cet immense quai, on peut évoquer alors une longue suite de capitaines. Nous sommes, il ne faut pas l'oublier, dans la plus belle période de la marine bretonne. Les escadres du roi fourmillent de noms bretons qui s'illustrent grandement dans les emportements de la bourrasque et sous les canons de l'ennemi, mais ce sont surtout les corsaires qui, à Nantes sous le règne du Roi Soleil, rivalisèrent d'audace avec leurs compatriotes de Saint-Malo.

Jacques Cassard et les Nantais de son temps.

Après avoir traversé une longue période d'oubli presque complet, Jacques Cassard et les corsaires nantais des XVII^e et XVIII^e siècles retrouvent peu à peu la place qu'ils méritent. Comme Jean Bart et Duguay-Trouin, leurs plus glorieux contemporains, ces gens étaient des modestes. Après leurs exploits ils vivaient porte à porte, l'hôtel du fastueux capitaine près de celui du bourgeois qui commerçait vers les îles, le manoir du gentilhomme proche des maisons de pêcheurs. Ils allaient ensemble brûler des cierges, entassaient ensemble bimbeloterie et pacotille pour les pays noirs, et après de beaux combats, ramenaient ensemble de l'Arabie, des Indes et « de la Chyne », canelles, pommes d'or, ananas, mousseline... merveilleux tissus aux nuances chaudes, richesses de toutes les parties du monde. D'autres, moins chanceux, mouraient à leur poste, recommandant leur âme à quelque Vierge de bois sculpté, perpétuant en quelque église de Bretagne un sourire de maternelle compassion. Leur souvenir se simplifie et tous ensemble, comme

1. La construction navale continuait d'être fort en renom à Nantes et dans toute la Bretagne. C'est, ne l'oublions pas, à La Roche-Bernard, sur la Vilaine, que s'édifia en l'an 1637 la fameuse *Couronne*, le premier vaisseau de haut bord, celui dont la gigantesque silhouette se profile derrière toute la grande marine à voiles.



4. Jacques Cassard. Portrait gravé par Pierron.

ils ont vécu, ils prennent pour nous une figure définitive, un peu embellie. Sur plusieurs d'entre eux, je voudrais dire quelques mots. Mais d'abord, n'est-il pas bon de le rappeler, un corsaire n'est pas un vulgaire pirate¹, mais un navire privé armé en guerre sous le contrôle de l'Etat. Sa mission est de menacer les convois et les colonies ennemies. En dédommagement l'équipage a droit à une part importante sur les prises de guerre. Cet

1. Si le navire forban était fort inquiétant à rencontrer, il n'en était pas moins pittoresque. L'un d'eux, armé de douze canons et nommé le *Sans-Quartier* vint mouiller dans la baie du Pouliguen. Son capitaine Jean-Thomas du Lain, qui voulait revoir sa mère, demanda une amnistie qui lui fut accordée. Ce gentilhomme de fortune avait établi à son bord un règlement très remarquable : chacun des articles de son ordonnance prévoit que l'homme qui y manquera aura « la tête cassée ». Son pavillon conservé aux Salorges était très beau : une tête de mort sur deux tibias en croix de Saint-André et un homme nu tenant un sabre d'une main et un sablier de l'autre, le tout en blanc sur fond noir.

équipage est nombreux parce qu'il faut ramener à bon port — c'est-à-dire chez nous — les navires capturés. Généralement un corsaire était de faible tonnage mais rapide. Au temps du roi, il embarquait un aumônier et un médecin. Pour l'aumônier, la guerre de course était licite, les corsaires remerciaient d'ailleurs l'église par des offrandes, se fiant à cette bonne parole « que l'aumône recouvre un grand nombre de péchés ».

Quel fut le plus grand corsaire nantais ? Sans doute Jacques Cassard, ce petit breton vif et coléreux. Né en septembre 1679, baptisé à Saint-Nicolas, il était le huitième enfant de Guillaume Cassard, habitant La Fosse. Capitaine de brûlot pour son héroïsme au siège de Carthagène, on lui confia la *Duchesse-Anne* avec laquelle il prit une douzaine de navires. Sa prise la plus audacieuse fut sans doute le *Malbrey* de Liverpool, enlevé en plein port de Corck sous les canons de la place.

Il fut reçu à Versailles : « Monsieur, lui dit le roi, vous faites beaucoup parler de vous. J'ai besoin dans la marine d'un officier de votre mérite ; j'ai ordonné qu'on vous donne deux mille livres de gratification et qu'on vous nomme lieutenant de vaisseau. » C'est un peu plus tard que Marseille bloqué par les Anglais fit supplier le Nantais de venir à son secours. Cassard accepta. La flotte anglaise composée de quinze vaisseaux attaqua le convoi et son escorte. Celui de Cassard l'*Eclatant*, rasé comme un ponton foudroya les Anglais les uns après les autres. La *Gazette de France* de 1709 dans sa belle sobriété nous donne un aperçu du combat ; en voici quelques lignes : « Ils (les Anglais) tentèrent plusieurs fois de l'aborder, mais il les repoussa l'un après l'autre et on continua de canonner jusqu'à minuit, auquel temps Cassard en démâta un. Celui-là fut remplacé un quart d'heure après par un autre de plus de soixante-dix canons qui se rangea vergue à vergue à dessein de l'aborder. Mais il l'évita, faisant si grand feu de canons et de mousqueterie qu'il le mit en désordre et le réduisit à se contenter de canonner les autres. A deux heures du matin un de ces vaisseaux fut démâté et peu de temps après les deux autres fort maltraités cessèrent leur poursuite. Le sieur Cassard se servit de cette occasion pour rétablir les manœuvres de son vaisseau. Sur les cinq heures du matin, deux vaisseaux frais suivis de toute l'escadre vinrent

l'attaquer. Le premier l'attaque d'une grande furie, mais il fut reçu d'une telle manière qu'au bout d'une heure son feu diminua et sur les huit heures il plia, quoique secondé par les autres. Enfin, après un combat de onze heures, l'escadre cessa sa poursuite et à deux heures après-midi on les perdit de vue.»

En 1712, Cassard ravagea les colonies hollandaises, portugaises et anglaises. A la Martinique, lorsqu'on apercevait ses navires, on disait : « Voilà encore Cassard avec les trésors de l'ennemi. »

Duguay-Trouin¹ disait de lui : « C'est le plus grand homme de mer que possède la France... Jacques Cassard de Nantes, que vous ne connaissez peut-être pas, mais que les Anglais connaissent bien ». Hélas ! En loyal camarade Duguay-Trouin reconnaissait les mérites du Nantais, mais il était le seul. Cassard rencontra sa défaite devant l'administration : il en devint fou — de rage — on dut l'enfermer. Il était, suivant l'expression du temps, tombé en démence. Ainsi mourut l'un des plus glorieux capitaines de notre ville. Il avait été jeune, il avait su commander, il était parti à visage découvert, pour conquérir la gloire, et comme il allait la saisir il disparaissait dans l'abandon le plus complet.

Tout n'était par rose dans la vie des corsaires ; écoutez plutôt la méchante croisière d'un malchanceux : le chevalier de la Roche Saint-André. Le triste voyage de ce gentilhomme semble illustrer une phrase pessimiste de Pierre Benoit qui dit à peu près ceci : « La grande utilité des voyages c'est d'élargir sur la carte du monde les terres où nous n'avons plus envie d'aller. »

La Roche Saint-André était parti avec quatre navires. La *Duchesse*, la *Maréchale*, le *Grand-Armand*, et une flûte. Ses armateurs lui conseillaient d'aller vers le Pérou où, disaient les instructions, « les gens sont très riches ». Ceci laisse entendre

1. En 1696 Duguay-Trouin vint à Nantes à bord du *Coëtquem* avec deux prises qu'il avait faites en des circonstances pour le moins étranges. En dormant, il avait vu en rêve deux gros navires suspects qui arrivaient toutes voiles dehors sur le sien. Cette vision fort réjouissante pour un corsaire de sa trempe, le réveilla en sursaut, et comme il jetait un regard sur la mer, « le premier objet qui me frappa » écrit-il dans ses mémoires, « fut deux vaisseaux réels et dans la même situation et avec les mêmes voiles que j'avais cru les voir en dormant ».

qu'on ne voyait pas de mal à Nantes d'alléger les Péruviens d'une partie de leur fortune. Mais le chevalier, quoique bon marin, ne connaissait pas la route. Il eut, de plus, à lutter contre le scorbut, la désertion de ses hommes, la très mauvaise volonté de ses officiers, et il avait, au bout de quelques jours, deux cents malades, et de fortes avaries. Au lieu de suivre les instructions, il doubla le cap de Bonne-Espérance et planta son pavillon sur Madagascar. Ses navires piratèrent dans la mer Rouge ; ils n'avaient pris jusqu'à ce jour qu'un seul navire anglais. A Port-Dauphin mourut l'un de ses trois capitaines, le sieur de Régimont, qui trépassa de chagrin en voyant dégrader son vaisseau, le *Grand-Armand*, devenu inutilisable.

Le retour de La Roche Saint-André sur un navire tellement fatigué qu'il fallut le démolir en arrivant, ne fut pas agréable. Il n'avait fait qu'une prise et elle n'était pas valable, l'état de guerre avec l'Angleterre ayant cessé le 24 octobre 1655. Le pauvre fut obligé de verser trois cent mille livres d'indemnité aux Anglais ! Il en fut ruiné. Le manuscrit du voyage aux îles de l'Est rédigé de sa main porte à la première page ces lignes qui en disent long, dans leur brièveté et leur mélancolie : « Seul souvenir qu'il reste à la famille du seigneur de La Roche, chef d'escadre. » Pourtant, son portrait est à Versailles, parmi les marins célèbres. Telles étaient les grandeurs et les servitudes du métier.

Voici pourtant les belles courses de deux corsaires parfaitement heureux, Jean de Crabosse et Jean Vié : Crabosse était originaire de Saint-Médard de Gascogne. Mais il se maria avec une Nantaise, Renée Peignon, et son navire le *Duc-de-Bourgogne* fut « basty à Nantes ». Cent trente tonneaux, seize canons, quatre pierriers, quatre-vingts mousquets et cent vingt-huit hommes d'équipage « pour faire la course sur les ennemis de l'Etat ». C'était plus qu'il n'en fallait pour lui, car déjà avec un très petit navire, le *Saint-Philippe*, il avait ramené trois anglais. Le *Duc-de-Bourgogne* fit merveille et Crabosse devint célèbre parmi les capitaines de la ville. Sa plus noble aventure eut lieu en 1703. Il tomba au milieu de onze anglais et parvint à se dégager de cette position fort délicate attirant derrière lui l'un des bâtiments qui le chassait. Le surlendemain, il mit en

panne et ordonna fièrement à cet adversaire beaucoup plus fort que lui d'amener ses couleurs. Comme l'anglais refusait, M. de la Foncaudière, le lieutenant, sauta à l'abordage avec sept hommes seulement et contraignit les Anglais à abandonner la lutte. Mais les grappins cassèrent et sur une mer houleuse les deux navires furent séparés. Crabosse réussit un second abordage et s'empara enfin du navire qu'il vendit aux Espagnols onze mille piastres dont malheureusement ne profitèrent pas La Foncaudière et Nicolas Viau le pilote (natif du Clion), qui avaient laissé leur vie dans cette action fort risquée.

Jean de Crabosse, après une suite d'exploits fort considérables, épuisé par ses blessures et une vie trop agitée, mourut prématurément à quarante-six ans.

Existence aussi brillante que celle de Jean Vié. Avant de commander en course, il s'était signalé au combat de la Hougue, comme simple pilote, puis avait voyagé pour la Compagnie des Indes, en Perse, en Chine, aux Philippines, toujours en qualité de pilote. En 1704, on le trouve capitaine d'une corvette de Saint-Malo, le *Beaultieu*, avec laquelle il enlève quatre navires anglais. Revenu à Nantes en 1709, il y commanda le *Lusançay* de deux cents tonneaux, vingt-quatre canons et cent cinquante-six hommes d'équipage. Avec ce corsaire il entreprit trois croisières qui coûtèrent aux Anglais quarante-cinq de leurs navires. Ce brave capitaine reçut de la République de Venise une proposition qu'il accepta; il trouva une fin glorieuse au service de nos alliés. Commandant le vaisseau amiral de la République il fut emporté par un boulet, au cours d'un engagement naval le 16 juin 1717.

Un autre pilote du comté nantais qui se signala très glorieusement fut l'honnête Hervé Riel, du Croisic. Le soir du 29 mai 1692, M. de Tourville sur l'ordre de son roi, venait d'affronter à quarante contre cent la flotte anglo-hollandaise et de perdre cette bataille de la Hougue qui reste pourtant l'un des plus beaux fleurons de sa couronne; Hervé Riel, par sa connaissance remarquable des passes secrètes sauva les débris de la flotte. L'amiral le laissa libre de choisir sa récompense. Sagement, Hervé Riel demanda à rentrer chez lui où l'attendait sa jeune femme qu'il appelait « Belle-Aurore », et comme les gens heureux n'ont pas d'histoire, on n'entendit plus parler de lui.

On ne peut citer ici tous les Nantais qui à cette époque, s'illustrèrent à bord de nos corsaires. C'est Mathurin Joubert qui, en récompense de ses services, reçut une épée d'honneur de Louis XIV. C'est Kersauson qui, sur le *Saint-Jean-Baptiste*, sauva le *Saint-Pierre* de Nantes capturé par un Flessingois. Le brave Pierre Voisin Lavigne, ou Jean Marie de Kerbiguet extrêmement chanceux dans toutes ses entreprises.

A côté de ces hommes de mer, il serait malséant d'oublier un très religieux seigneur : messire Gabriel de Bruc, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, né à Tremelan en 1638, qui appartenait à l'une des plus hautes races de Bretagne. Après avoir servi avec distinction en Flandre, en Catalogne et en Italie, Bruc se rendit à Malte. Dès sa première caravane avec les fameux chevaliers il eut la bonne fortune de participer fort activement au grand combat des Dardanelles. Mais, plus tard, ayant été pris par les pirates d'Alger, il fut emmené captif en Barbarie, et sans doute y serait-il resté longtemps si les Etats de Bretagne n'avaient ordonné à leur trésorier de lui payer sa rançon. Libéré, il repassa à Malte, et brûlant de se venger, il se signala un peu partout — entre autres au siège de Candie — en de très honorables aventures. C'est ainsi qu'il s'acquitta la réputation « d'être l'un des plus braves de l'ordre » et en l'année 1675, il fut envoyé en fastueuse ambassade de la part du Grand-Maître, auprès du roi de France avec cent vingt oiseaux des plus rares et six chevaux blancs de l'Arabie. Son navire, la *Pomme-de-Pin* se traînait lentement vers la France, lorsque dans la nuit du 4 au 5 janvier 1676 il échoua et se perdit ensuite corps et biens. A quelques jours de là, on retrouvait non loin d'Aigues-Mortes, le cadavre de l'ambassadeur de Malte et dans son pourpoint, les lettres de créances qu'il devait présenter au roi. Alors on ne crut faire moins que de célébrer un service magnifique à ce gentilhomme de la mer qui se croyait, sans doute, invulnérable.

Il avait dû mourir la tête confuse de musiques lointaines, rumeur du grand Palais lumineux dans la nuit pour le recevoir. Mais le vent et les vagues l'ayant fait dévier de sa route, au lieu des violons qu'il attendait, c'est un « Dies Irae » qu'on lui offrit sur une côte perdue...

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

GLOIRE ET FORTUNE DE NANTES

Ceux qui furent suffisamment résistants pour survivre à un voyage vers quelque coin perdu de notre globe durent avoir de courts moments d'intense et profonde satisfaction, mais ces moments durent être peu nombreux et très espacés.

HENDRICK VAN LOON.

Le plus grand port de France : son commerce et son bois d'ébène.

Le rêve de tout bon Nantais, au XVIII^e siècle, fut sans doute de pouvoir commercer avec les îles, afin de s'enrichir au plus vite. Les activités des marchands de la Fosse vers les côtes lointaines de l'Afrique et de l'Amérique firent de leur cité le premier port de France et l'un des plus importants du monde. Un état de 1704 constate cette écrasante supériorité. Nantes possédait alors mille trois cent trente deux navires. Brest venait ensuite avec neuf cent trente-six, Bordeaux six cent quarante-quatre, Le Havre cinq cent soixante-dix, Toulon quatre cent soixante-douze et Marseille quatre cent soixante-trois. Aussi, « des Petits Capucins », l'endroit où l'on découvrait le mieux les quais, les ponts et les îles, l'aspect de ces bricks, de ces corvettes, de ces frégates et galiotes, le nombre incalculable de gabarres qui sillonnaient le fleuve, le port bordé de maisons magnifiques qui ressemblaient toutes à des palais, était un spectacle étonnant.

Quelles étaient donc les sources de tant de puissance et de tant de richesse solide et authentique ?

Dans son mémoire sur la Bretagne, l'intendant Béchameil de Nointel nous éclaire sur cette incroyable prospérité. Il notait

que les commerçants nantais étaient fort attachés au commerce des îles d'Amérique. Depuis 1668, ils armaient pour la Martinique, la Guadeloupe et Saint-Domingue.

La rupture de 1744 avec l'Angleterre fit passer Nantes par de rudes épreuves, et les navires alors obligés de voyager en convois armés se donnaient rendez-vous à l'île d'Aix. Mais nos colonies restaient en pleine prospérité et la ville augmenta encore son tonnage après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

Dans la seconde moitié du siècle, il fallut saisir la fortune entre deux guerres, réparer les ruines causées par les corsaires ennemis, et ne pas se laisser devancer par d'autres ports. Supplanter enfin des trafiquants étrangers accourus en l'absence des Français.

A Nantes, les juges consuls exerçaient toujours leurs fonctions ; gens importants, jouissant du droit de préséance, ces grands bourgeois siégèrent à l'hôtel de ville jusqu'à ce que le lieu de leurs réunions fut transféré à la Bourse en 1754. Autour de ce consulat s'était groupée une élite qui devint une véritable puissance. Les plus notables de ces consuls, Augustin de Luynes, Pierre Richard de la Pervençère, Christophe Daniel de Kervégan, jouèrent un rôle important dans l'histoire de la ville. Quelques-uns anoblis par Louis XIV et Louis XV se donnèrent même l'illusion d'appartenir à d'anciennes races chevaleresques en achetant terres et châteaux dans la région pour en prendre le nom, alors que leur notoriété présente constituait à elle seule une gloire fort enviable. Ne rapporte-t-on pas qu'un chef indigène pressenti sur les avantages que lui procurerait une alliance avec le roi, aurait répondu qu'une seule alliance lui importait, celle de René Montaudouin, de Nantes. Ce René Montaudouin (1673-1731) fut « l'un des plus célèbres négociants de l'Europe et procura de grandes richesses au royaume ». Il était le fils aîné de Pierre Montaudouin (1641-1691) marchand de la Fosse qui avait « jeté les bases de la fortune à laquelle parvinrent ses descendants », et d'Isabelle Bureau, d'une vieille famille nantaise dont le nom reste lié au souvenir de la Compagnie des Indes.

Les Moutaudouin, les Michel, les Luynes, les Walsh (seigneurs de Serrant et du Plessis Macé en Anjou, et devenus fort grands seigneurs), les Bouteiller, les Espivent de la Ville-



5 et 6. La traite des Noirs. Gravures

boisnet, les Guillet de la Brosse Charet, Whit, et Deurbrouck passaient pour les familles maritimes les plus fortunées. Plus tard on cite la veuve Grou, les Drouin, Chaurant, Perrée de la Villestreux, Lantinió, Bertrand de Cœuvres, Luker, Leroux des Ridellières. M. Grou, qualifié écuyer, conseiller-secrétaire du roy et domicilié à la Fosse avait épousé à Saint-Nicolas, Anne O'Sheil dont le frère Luc O'Sheil s'allia à Marie Clarke fille d'une O'Riordam. Car nombreux étaient les Irlandais venus partager la fortune nantaise. Dès la fin du xvii^e siècle, Colbert écrivait : « Des maisons et des terres considérables sont possédées aujourd'hui par ces bourgeois. Ils les ont achetées des gentilshommes que le mauvais état de leurs affaires avaient obligé à les vendre. » Cette aristocratie d'argent très fermée

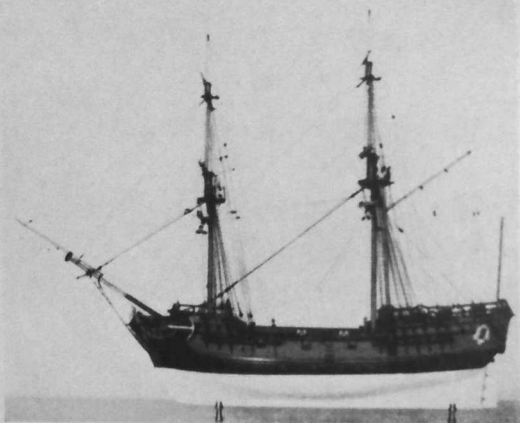


du XVIII^e siècle. Photos Studio Paty.

demeura isolée. Patriciens de la Venise de l'Ouest, ses principaux représentants vécurent fastueusement dans ces hôtels du quai de la Fosse qui ornent les quais Turenne et du Guay Trouin, la rue Kervégan et la petite Hollande.

Bien entendu — et pourquoi le cacher ? — cette fabuleuse prospérité était due en grande partie au commerce de la traite des nègres.

Certes, le souvenir « du bois d'ébène » s'adapte mal à l'esprit de nos contemporains. Certains Nantais voudraient oublier que leurs anciens capitaines se livrèrent plus ou moins à la traite. Or, qu'on le veuille ou non, si Nantes devient à cette époque l'une des cités les plus opulentes d'Europe, c'est grâce à cette source très spéciale de richesse. Un regard de curiosité sur la sombre épopée



7. Frégate du XVII^e siècle. Maquette de M. Jeanne-Julien.
Photo Studio Paty.

des négriers ne peut nuire au souvenir des terribles marchands d'hommes puisque nous les condamnions d'avance.

La traite ? Ce fut avant tout un grand mouvement commercial dont les responsables étaient les planteurs de Saint-Dominique et les traitants nègres. Ce trafic consistait à échanger en Afrique des étoffes, des armes et des produits français d'usage courant dénommés « pacotille » contre des nègres et si quelques philosophes tels que Montesquieu y trouvaient déjà quelque chose de choquant, la plupart de leurs contemporains n'y voyaient aucun mal. Ils admettaient fort bien que nègres, négresses et négrillons fussent entassés dans les faux ponts des navires nantais, car les colons d'Amérique n'auraient pu continuer leurs riches plantations de canne à sucre et d'indigo sans cette précieuse main-d'œuvre. Pour eux, la traite était, ne craignons pas de le dire, un besoin économique absolument vital. Voici pourquoi le négrier devint un honnête commerçant au même titre que l'importateur de soieries et d'ivoires. Entre 1723 et 1740 ces colonies reçurent ainsi le formidable contingent de deux cent trois mille cinq cent vingt Noirs et Nantes était le port qui en transportait le plus ; Bordeaux, Saint-Malo, Le Havre et Marseille réunis restaient bien au-dessous et les gains réalisés étaient immenses : certaines cargaisons rapportaient

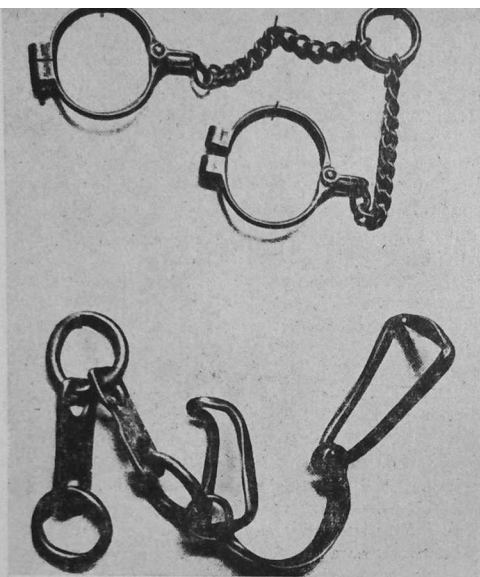
deux cents pour cent, ce qui explique la présence à Nantes de gens qui, au taux actuel de notre monnaie, seraient milliardaires. Comment en eut-il été autrement ? Pour quelque menue verroterie on pouvait obtenir aux comptoirs de Gorée, en face de Dakar, une belle marchandise vivante et la revendre sans difficultés. Les navires faisaient avec bonheur un « voyage circuitieux », ramenant tous les produits de ces pays nouveaux, dont on ne pouvait plus se passer. Et si nombreux étaient les échanges, que les îles semblaient devenues pour Nantes une espèce de banlieue. On y faisait blanchir son linge ; on se faisait même servir par des Noirs des deux sexes, à tel point que la ville prenait une étrange allure de cité tropicale, toute parfumée d'exotisme¹.

Les bâtiments négriers étaient des trois mâts, des bricks ou de bonnes goélettes d'environ trente mètres sur sept ou huit de large. Un ouragan les traitait comme de simples bouchons. Bien armé, l'équipage s'entassait dans un poste très exigu. Un faux pont et la cale demeuraient libres pour la cargaison où les Noirs demeuraient accroupis coude à coude dans des conditions affreuses. Si cette traversée qui durait huit ou dix semaines manquait de charme, l'intérêt des capitaines était d'arriver à bon port avec le minimum de perte puisqu'un nègre de quinze à trente ans, sain, bien fait, quand il avait toutes ses dents, valait entre six cents et mille francs. Bon nombre de navires négriers, malgré quelques précautions d'hygiène et une nourriture appropriée, perdaient en chemin vingt à trente pour cent de leur bétail humain². Il y avait aussi quelquefois des révoltes, généralement assez vite maîtrisées. Les responsables étaient alors amarrés aux quatre membres et fouettés jusqu'au sang. Pour « mieux leur faire ressentir leur faute » et surtout pour

1. En 1762, il y avait à Nantes un si grand nombre d'esclaves « qui troublaient le sommeil des bourgeois par leurs cris et leurs querelles » que l'amirauté fit afficher un règlement relatif à l'introduction des noirs esclaves en France.

2. *L'Amphytrion* parti de Nantes en 1738, sur une cargaison de quatre cent cinquante nègres en perdit deux cent neuf.

Dans sa *Belle Eugénie*, le merveilleux écrivain que fut Marc Elder a su décrire avec une parfaite exactitude, avec une verve où l'esprit le dispute au pittoresque, le voyage mouvementé d'un de ces négriers du temps des îles.



8. Fers et entraves pour les Nègres pendant leur transport.
Nantes, musée de Salorges.

leur épargner la gangrène, on leur frottait ensuite les fesses avec de la poudre à tirer, du jus de citron, de la saumure, du piment tout pilé, et brassés ensemble. Le négrier, soucieux de ses intérêts, n'hésitait pas à châtier très cruellement ses captifs, mais n'oubliait jamais qu'il devait revendre sa marchandise en bon état.

Plus tard, lorsque la traite fut interdite, les malheureux noirs eurent des voyages plus pénibles encore. Il fallait alors des navires rapides, sensibles à l'alizé pour échapper aux croisières anglaises; les Noirs devaient être camouflés soigneusement (quelquefois on les peignit en blanc avant l'arrivée) et un négrier poursuivi et serré de trop près n'eut pas hésité à faire disparaître sa marchandise. Ce n'étaient plus d'honnêtes commerçants reconnus par tout le monde, mais de véritables pirates qui continuaient un métier qui soulevait d'indignation les grandes nations européennes.

Mais au XVIII^e siècle, tout se passa au grand jour. Arrivée

à bon port, la cargaison était répartie entre le gouvernement et les planteurs. Devenus esclaves — jusqu'à ce jour ils n'étaient que captifs — les Noirs étaient marqués par leurs acquéreurs. Les enfants étaient apprivoisés, les plus belles des négresses connaissaient parfois d'étranges destinées. La plupart servaient de domestiques aux dames créoles. Les hommes étaient dirigés vers les plantations. Leur vie pouvait être relativement heureuse ou absolument épouvantable, cela dépendait du maître qui les avait choisis.

Sur quatre-vingt mille nègres que comptait la Martinique, il en décédait un quart chaque année. « Il est vrai, nous dit un observateur du temps, qu'il faut des lois bien sévères pour que dix mille Blancs maintiennent sous leur domination quatre-vingt mille esclaves ! » Il leur témoignait quelque pitié mais se gardait bien d'en avoir. Cependant, à la fin du siècle, bon nombre de planteurs se montrèrent meilleurs, libérant eux-mêmes leurs nègres, ou leur offrant en toute propriété quelques arpents de terre, une case au soleil, des volailles. En fait, beaucoup de Noirs comparant leur situation présente à leur dur esclavage sous de petits despotes cruels et stupides de la côte africaine, ne regrettaient pas l'horrible voyage. Des liens d'affection et d'amitié réciproques s'établirent, ce qui explique l'émouvante fidélité de certains Noirs qui sauvèrent leurs maîtres pendant la terrible révolution de Saint-Domingue.

Les négriers n'étaient pas les seuls à trouver dans la traite de grands profits. Tous ceux qui à Nantes leur fournissaient la pacotille d'achat — couteaux, bassins de métal, pipes, étoffes — édifièrent également des fortunes. Tel Le Roux qui recevait de Saint-Domingue des peaux de bœufs sauvages qu'il renvoyait transformées en chaussures pour Noirs, dans les barriques. Sur la côte Saint-Sébastien, on fabriquait des allumettes, et chez Gaslin, des armes à feu assez peu résistantes pour pouvoir en vendre de nouvelles au prochain voyage. Chez da Costa, on faisait des sabres de fer aux pommeaux badigeonnés de rouge et ornés de dorures qui émerveillaient les nègres. A Pont-Rousseau on moulaît des pots d'étain, on fabriquait des seringues. Dans une grande verrerie, on faisait des bouteilles qui, remplies d'un mauvais alcool, enviraient les majestés africaines. Der-

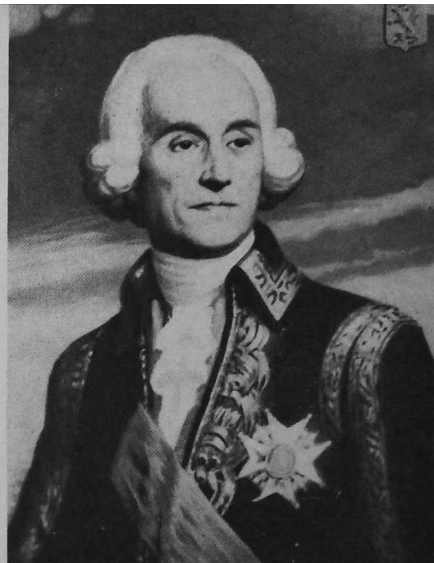
rière la Fosse, près des rues fréquentées avec assiduité par les marins galants, d'immenses corderies fournissaient les filins à tous ces navires accouplés bord à bord, dont les équipages représentaient pour le moins dix mille hommes. Et sur les îles s'établirent des moulins, des sucreries et ces fameuses fabriques d'indiennes qui nécessitaient beaucoup d'eau pour le lavage des toiles, et de vastes séchoirs. Là, elles s'imprimaient, s'ornaient d'oiseaux, de scènes idylliques en des paysages champêtres ou maritimes. Après l'impression de ces décors sur les belles toiles du Finistère ou de Hollande, les indiennes étaient plongées dans la Loire avant d'être étendues au sec sur les prés de Biesse ou sur les prairies au Duc. Les unes orneraient longtemps les fastueuses maisons des seigneurs du bois d'ébène; d'autres, chargées sur les navires de Nantes, allaient servir de pagnes aux rois africains, pendant que leurs sujets ou leurs ennemis prisonniers s'en allaient peupler et défricher pour nos planteurs les terres américaines, de l'autre côté du grand océan.

Ces messieurs du grand corps.

L'homme d'Ouessant et le vainqueur du Port-Mahon.

Toutes les villes ont leurs grands hommes dont ils sont fiers à juste titre. Un du Chaffault, un La Galissonnière, originaires tous deux du pays nantais ont acquis des droits à l'immortalité.

Louis-Charles du Chaffault, comte de Besné, né en 1708, appartenait à une très noble famille descendant des anciens comtes de Nantes. Chargé en 1748 d'escorter un convoi de deux cents voiles, le chef d'escadre des Herbiers de l'Estenduère sortit de la rade d'Aix avec du Chaffault comme capitaine de pavillon et commandant le *Tonnant* de quatre-vingt canons. Les dix vaisseaux d'escorte furent pris en chasse par l'escadre anglaise de l'amiral Hawke et une lutte terrible s'engagea qui dura huit heures, au bout desquelles le *Tonnant* battait seul pavillon. Il avait cent seize morts ou blessés, avait reçu quatre mille boulets dont huit cents avaient porté et en avait envoyé à lui seul plus de deux mille. Les Anglais l'appelaient l'Enfer. Du Chaffault blessé au visage dès le début de l'action était resté à son poste et avait forcé les Anglais à se retirer.



9. Le comte du Chaffault. Photo Studio Paty.

En 1756 ce brave officier commandant l'*Atalante* de trente-quatre canons captura au large de la Martinique le vaisseau le *Warwick* de 64 canons après une lutte de cinq heures et ramena à Rochefort cette belle prise. On lui en offrit le commandement et Louis XV fit exécuter un tableau de ce glorieux fait d'arme. Mais c'est en 1778 que du Chaffault, admirable manœuvrier, connut sa vraie gloire; commandant le vaisseau *La Couronne* à la bataille d'Ouessant, il y fut grièvement blessé d'un coup de mitraille à l'épaule et vit son fils tomber à côté de lui. Après le combat, Louis XVI écrivait à d'Orvilliers : « Je suis bien content de toute la marine et bien fâché de la blessure de M. du Chaffault. J'espère qu'elle ne sera pas fâcheuse et qu'il sera bientôt rétabli et en état de continuer ses bons services. » Et la reine écrivit à sa tante, M^{me} Adélaïde : « Ce pauvre monsieur du Chaffault ! Que je le plains !... Je voudrais avoir des ailes pour aller le soigner moi-même ! » Napoléon annotait plus tard le récit du combat de ces quelques mots élogieux : « Celui-

là, c'était un bon marin ! » Hélas ! Ce bon marin devait survivre à la monarchie. De sa prison de Lusançay il écrivit au représentant du peuple : « J'ai servi ma patrie pendant soixante-quinze ans avec quelque distinction. » Il ne fut pas guillotiné. On laissa mourir en prison, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, M. Charles du Chauffault, comte de Besné, lieutenant-général des armées navales, commandeur de Saint-Louis, l'un des plus habiles amiraux de son temps.

Michel Barin, marquis de La Galissonnière, né au Pallet, entra dans la marine en 1710. En 1744, capitaine de vaisseau, il commandait la *Gloire* avec laquelle il fit une très heureuse campagne, coulant des corsaires anglais et ramenant six bâtiments marchands. C'est en 1756 qu'il devait s'illustrer grandement. Il sortit de Toulon avec une escadre de douze vaisseaux et de six frégates, escortant cent cinquante navires sur lesquels s'étaient embarqués quinze mille hommes de troupe sous les ordres du duc de Richelieu qui joua en cette affaire un rôle honorable en s'emparant de Minorque le 17 avril. Mais le 10 mai la flotte anglaise de l'amiral Byng attaquait les Français dans la baie de Port-Mahon. A bord du *Foudroyant* de quatre-vingts canons, la Galissonnière soutint l'attaque si bravement que Byng ne pouvant vaincre s'éloigna. Les Français se trouvaient maîtres de la Méditerranée. Cette action eut un retentissement énorme des deux côtés de la Manche. Le malheureux Byng fut arquebuse sur le pont de son vaisseau, ce qui faisait dire à Voltaire : « En ce pays-là, on estime qu'il est bon de fusiller quelquefois un amiral pour donner du cœur aux autres. » En France, Richelieu devint le « vainqueur de Port-Mahon », titre dont la Galissonnière fut investi à son tour. A Nantes, la population tout entière s'associa au triomphe de ce brave compatriote. Petit, bossu, il n'avait rien d'un loup de mer, mais il aimait ses hommes, en était aimé. Tacticien habile, colonisateur intelligent, botaniste passionné, homme de cœur et d'esprit, le marquis était sympathique à tout le monde et lorsqu'il mourut, l'année même de sa victoire alors qu'il se rendait à Fontainebleau pour recevoir du roi un grade d'amiral qu'il avait bien gagné, on regretta le marin glorieux, et on pleura l'honnête homme.

Appareillage d'un prétendant.

A côté de ces marins illustres, les corsaires continuaient leurs exploits. C'est à bord du navire nommé le *Du Treillard*, de cent cinquante tonneaux, dix-huit canons, quatorze pierriers, armé et commandé par Antoine Walsh que Charles Edouard Stuart, prétendant d'Ecosse, s'embarqua le 19 juin 1745. Il avait autour de lui quelques amis assez fidèles pour le suivre dans une entreprise fort périlleuse, la reconquête de son royaume. Walsh avait avec lui le capitaine Douant sur un autre corsaire nantais l'*Elisabeth*.

Le 20 juin, les deux navires rencontraient quatorze voiles anglaises escortées de trois gros vaisseaux. Le *Du Treillard* parvint à s'enfuir, mais l'*Elisabeth* dut soutenir un combat effrayant. Mâture criblée, roue brisée, cent cinquante boulets dans sa coque, cent quatorze hommes et trente officiers hors de combat. Douant, coupé en deux par un boulet, avait été tué à son poste. Son dernier mot avait été : « Rangez-moi mes amis ! » ne voulant pas que son agonie vienne occuper ses gens quand il y avait alors mieux à faire.

Pendant ce temps-là, le *Du Treillard* débarqua le prince Charles en Ecosse. La suite de l'aventure n'appartient plus à notre histoire maritime. Walter Scott en a tiré son chef-d'œuvre : *Waverley*. Mais le 11 avril 1746, deux frégates nantaises, le *Mars* et la *Bellone*, sortirent de la Loire, chargées d'armes et de munitions pour le prétendant. En arrivant sur les côtes d'Ecosse, les capitaines Rouillé et Lory apprirent en même temps la défaite de Charles Edouard, et la présence des Anglais dans les parages. Les Nantais avaient avec eux Lord John Drummond, duc de Perth, généralissime du prince. Bientôt un terrible combat s'engagea en vue des côtes. Les Nantais triomphèrent et rentrèrent à bon port avec de riches prises.

La bataille des Cardinaux.

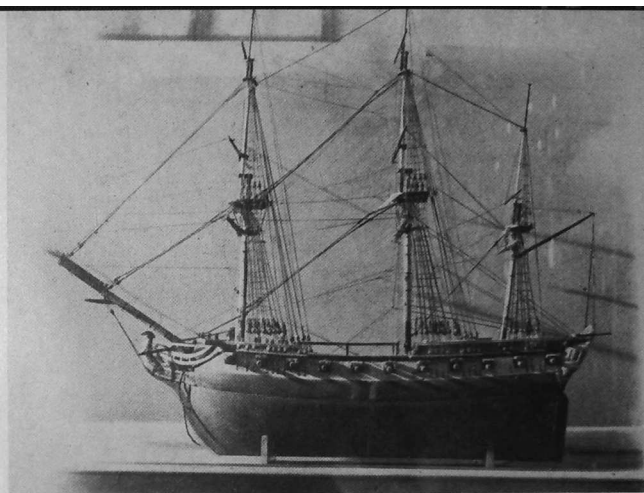
Le ministère Choiseul qui voulait être un ministère de grandeur nationale avait décidé de s'en prendre à l'Angleterre de la

manière la plus directe, c'est-à-dire en y débarquant une armée importante.

L'escadre française de la Méditerranée qui devait faire sa jonction avec celle du Ponant ne put dépasser Lagos, et lorsque le vieux maréchal de Conflans sortit de Brest, le succès de l'entreprise était d'avance compromis. Conflans — que certains historiens ont trop sévèrement jugé — était un honorable officier dont les services passés avaient été très brillants. Il était malade. Il avait soixante-quinze ans, et on peut se demander si un autre aurait évité le désastre.

Notre flotte se composait de vingt et un vaisseaux, la flotte anglaise en comptait 27. A nos 1.572 pièces, les Anglais opposaient deux mille cinquante bouches à feu. Mais nos plus belles unités étaient là : le *Soleil Royal*, le *Tonnant*, le *Formidable*, l'*Orient*, tous quatre de quatre-vingt canons. Ensuite venaient les vaisseaux de soixante-quatorze et soixante-dix canons, le *Magnifique*, le *Glorieux*, l'*Intrépide*, etc.

Après bien des contre-temps dus à la mauvaise mer, c'est le 20 novembre 1759 à huit heures du matin que les deux flottes se trouvèrent en présence. Conflans rappela ceux de ses navires qui donnaient la chasse à une escadre anglaise chargée de bloquer Quiberon, et la flotte française se forma en bataille ; malheureusement sir Edward Hawke qui la recherchait depuis longtemps accula les Français entre Belle-Ile et la côte, et avec la mauvaise mer, lorsque les Anglais nous atteignirent, vers deux heures de l'après-midi, nos vaisseaux n'étaient guère en mesure de soutenir le choc de l'ennemi. L'imagination ne peut rien concevoir de plus grandiose et de plus tragique : dans un ciel noir le vent entraînait de gros nuages qui assombrissaient une mer démontée, et les vagues se brisaient avec fracas sur la côte où nos vaisseaux risquaient de s'échouer et de se briser lamentablement. Pour éviter l'ennemi, Conflans avait pris par les Cardinaux, îles et rochers qui se trouvent avec Houat et Hœdic entre Belle-Ile et la terre ferme. C'est au milieu de ces innombrables récifs, par une tempête terrible, que soixante-sept bâtiments de grande dimension se trouvèrent mêlés sans pouvoir faire de manœuvres d'ensemble. Les Anglais se jetèrent à notre suite, et ce fut la défaite. Certes il y eut de beaux actes



10. Négrier nantais. Maquette de H. Goulet.

d'héroïsme qui sauvèrent l'honneur : le *Formidable* protégea l'arrière-garde en combattant une heure contre une quinzaine d'ennemis, et lorsque son capitaine le brave Saint-André du Verger, mourut, son frère lui succéda pour se faire tuer à son tour. Kersaint et ses deux fils firent une défense acharnée sur le *Thésée*, mais la mer entra par la batterie basse et le *Thésée* disparut pavillon haut avec ses sept cents hommes d'équipage. Pour sauver le *Soleil Royal*, navire amiral, que le *Royal George*, de Hawke, menaçait, le *Superbe* vint recevoir la bordée de l'Anglais, et broyé par ce tir épouvantable, s'engloutit dans les flots. Une partie de la flotte française parvint à décrocher, s'enfuyant vers la Vilaine. Le vent continuait à souffler du nord et la tempête augmentait d'heure en heure. Le *Soleil Royal* qui avait tenté de s'échapper se retrouva au matin au milieu des Anglais. L'*Essex* qui se mit à sa poursuite se brisa contre un récif mais il était serré de près par trois autres Anglais. Conflans fit incendier son beau navire à l'entrée de la passe du Croisic pour ne pas le voir tomber entre les mains de l'ennemi. Et c'est à l'endroit où il s'embrasa pour bientôt disparaître, que dernièrement, de courageux Croisicais et les plongeurs nantais

du groupe Atlantique, ont pu retrouver un admirable canon portant le chiffre du comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV. Il est aujourd'hui en bonne place dans cette petite ville de corsaires qui ouvrit le feu hargneusement contre la formidable escadre de Hawke lorsque grondèrent au large les canons des deux escadres ennemies.

Cette fatale bataille des Cardinaux appelée aussi la Journée de Monsieur de Conflans (19 novembre 1759) apparut comme la fin de notre existence sur mer. Il n'en était rien cependant. Notre marine reconstituée quelques années plus tard¹ devait bientôt prendre sa revanche aux Indes avec le bailli de Suffren, et dans la lutte pour l'indépendance américaine.

Autour du monde.

Surville, Kerguelen, Monti.

Malgré les guerres perpétuelles, des navires nantais continuaient d'explorer le monde. Le 5 avril 1770, Surville, capitaine de vaisseau ancien gouverneur de Pondichéry, parti de Nantes avec le *Saint-Jean-Baptiste* pour un voyage autour du monde avec pour mission, disait-on, de reconnaître une « île fabuleusement riche qui serait à environ sept cents lieues des côtes du Pérou », atteignit le rivage péruvien. Malgré les remontrances de ses officiers effrayés par l'état de la mer, le capitaine décida de descendre à terre. La frêle embarcation chavira en essayant de traverser la barre de Chilca, et tous se noyèrent sauf un Malabar, excellent nageur. Après « ce très funeste événement », le lieutenant Labbé prit le commandement de *Saint-Jean-Baptiste* et le brave Surville fut enterré à Lima. Cet officier valeureux méritait un destin moins cruel.

1. Cette magnifique marine de Louis XVI, j'ai pu dernièrement en avoir une vue d'ensemble étonnante dans un vieux carnet que possède à Nantes la famille Jalaber. Leur ancêtre direct, capitaine de frégate et commandeur de Saint-Louis, servit glorieusement aux Indes sous le terrible bailli. A ses qualités de marin, il joignait un remarquable talent de dessinateur, et le carnet où il a reproduit tous les navires de la flotte française est un document unique sur la marine de ce temps. Un autre brave Nantais, Gervais Clémansin du Maine, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, a laissé plusieurs lettres toutes vibrantes encore de la canonnade de Trinquemalé.

En l'année 1781, un beau navire tout neuf, le *Liber-Navigator* attirait les regards admiratifs des Nantais. Le comte de Kerguelen appareillait pour faire des découvertes ou des observations nautiques « dans la partie sud du globe de la terre ». Si un archipel de la mer australe porte le nom du gentilhomme breton, ce fut grâce aux Nantais qui financèrent ses entreprises. Rappelons aussi que dans l'état-major de l'*Astrolabe*, le fameux navire de La Pérouse (marié du reste à une très jolie nantaise Eléonore Broudou) figurait un Nantais de très noble famille, Augustin de Monti de Rezé, qui avait refusé un commandement pour suivre l'explorateur. Monti disparut avec le reste de l'expédition, mais une baie porte son nom par 60° de latitude nord et 145° longitude ouest.

Le commodore Jones à Nantes.

Pendant la guerre d'Indépendance américaine, les vexations de l'Angleterre qui précédèrent les hostilités exaspérèrent les Nantais¹. Aussi reçurent-ils avec enthousiasme le fameux commodore Paul Jones qui eut le premier l'honneur de hisser les treize bandes blanches sur fond bleu de la marine américaine, et dont Fenimore Cooper devait s'inspirer pour écrire l'un de ses plus beaux romans, *le Pilote*. C'est une jolie page des annales maritimes nantaises que la venue de ce « splendide » marin qui avait eu l'audace avec son seul navire le *Bonhomme Richard* de s'emparer de deux belles frégates anglaises, et qui avait été obligé de monter sur l'une de ses prises, son propre navire ayant coulé bas, après la bataille. Paul Jones que le roi avait décoré de l'Ordre du Mérite militaire (la Croix de Saint-Louis étant réservée aux seuls catholiques) passa huit jours à Nantes. Le public « se porta en foule sur ses pas » et l'affluence était si grande lorsqu'il se montrait en spectacle, « que la moitié des curieux fut contrainte de rester à la porte, tant la salle était

1. Ils n'étaient d'ailleurs pas tout à fait innocents. C'est de Nantes que partirent des navires chargés d'armes et de munitions pour les insurgents, grâce au génial Beaumarchais dont le rôle, on le sait, fut capital dans la guerre de l'indépendance américaine.

remplie ». Un orateur audacieux le compara à une coquette qui donne des fers à tous ceux qui osent l'attaquer tandis qu'elle sait se garantir elle-même de la captivité. Les dames de la ville lui témoignèrent aussi leur très vive sympathie. La jolie fille du comte de Menou lui ayant demandé s'il n'avait jamais été blessé, il répondit gracieusement et avec sans doute un bel accent américain : « Jamais sur mer mademoiselle, mais j'ai été atteint sur terre par des flèches qui n'étaient pas décochées par des Anglais. » La jeune personne en fut si ravie qu'elle lui offrit une cocarde et le galant commodore promit, foi de chevalier, « qu'il s'en parerait tous les jours de combat ».

C'est pendant cette guerre que se signala le Breton du Couedic, à bord de la *Surveillante* contre le navire anglais le *Québec*. Cet épisode est trop connu pour que nous en fassions le récit, mais rappelons que sa veuve, réfugiée à Nantes, fut épargnée pendant la Terreur parce que le souvenir de cet exploit était encore dans toutes les mémoires.

Nantes, avant la Révolution.

A la veille de la Révolution, Nantes était en pleine prospérité. C'est l'opinion que dut en avoir le comte d'Artois (depuis Charles X) lorsqu'il vint assister en mai 1777 au lancement de la *Rosière-d'Artois*, sur les chantiers de la Chézine. Le prince se déclara émerveillé de sa visite. Et à l'issue du lancement, en recevant une députation de dames poissonnières de la ville, il leur avoua « qu'il n'avait jamais vu femmes plus belles et plus jolies, ni de plus avenante corpulence », puis il les embrassa — dit-on — très amicalement.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, Nantes avec ses cent cinquante et un longs-courriers et ses nombreux caboteurs et barques totalisait en tout plus de mille trois cents unités. Il restait le premier des vingt et un ports français et sur la côte, Le Croisic, Le Pouliguen, Pornic, Bourgneuf, avec leurs nombreuses embarcations employées au trafic du sel, ajoutaient un apport précieux au commerce nantais. Des négociants, comme ceux dont nous avons déjà parlé, des intendants comme Nointel et Feydeau, un

subdélégué comme le grand Gérard Mellier (1674-1729), un auxiliaire précieux comme Vigneu, secrétaire général du commerce, avaient donné à la ville une vigoureuse impulsion, et cette colonne élevée à la gloire de Louis XVI, si peu d'années avant la tourmente, symbolisait bien alors la fidélité de tous envers le régime monarchique. Cependant, la machine administrative avec le système désuet des privilèges pesait aux Nantais et c'est pourquoi la Révolution, en son début, devait leur apparaître comme un moyen de libérer leur négoce de ses dernières entraves, ce en quoi d'ailleurs ils se trompèrent lourdement; le commerce colonial constituait la clé de voûte de leur puissant édifice. Les ravages de la terreur, les guerres de la Révolution et de l'Empire, la perte de nos colonies traditionnelles, devaient lui porter un coup terrible.

RÉVOLUTION. EMPIRE. RESTAURATION

DU BRICK ARMÉ EN GUERRE, AU NAVIRE A VAPEUR

A Nantes, il faut voir les voiles et les pavillons de ses navires comme autant d'écharpes et de bannières et leurs mâts innombrables percer la nue, en figurant avec leurs milliers de cordages croisés en tous sens une immense forêt aux noirs branchages.

(PITRE-CHEVALIER.)

Le port de Nantes et la Révolution.

Le pavillon tricolore fut inauguré sur la Fosse le 10 avril 1791 à bord du *Cerbère*. Il y eut messe solennelle, discours de Kervégan, et beaucoup d'enthousiasme lorsque montèrent dans le ciel les trois couleurs nationales. Les Nantais adhéraient en masse aux idées nouvelles, alors que la Vendée commençait à s'agiter. En 1790 le commerce nantais avait atteint son apogée : on comptait alors deux cent cinquante-neuf longs-courriers, deux cent soixante et onze navires de grand cabotage, sept cent vingt-cinq de petit cabotage et mille trois cent trois barques de sel. Les armateurs avaient vu avec joie l'écroulement d'institutions qu'ils jugeaient périmées. Ils n'éprouvèrent pas moins une rude déception lors du projet d'abolition de la traite (16 pluviôse, an II). Les députés Blin et Baco avaient protesté contre ce qu'ils appelaient « l'anéantissement du commerce nantais ». « Il est indécemment, écrivait Baco, il est odieux d'alarmer ainsi les esprits. Il importe que ce commerce se soutienne et s'étende », et le 13 mai 1790 cent trente membres de la Chambre de lecture s'étaient désabonnés en masse du *Patriote Français* coupable de défendre les Noirs. Ils écrivaient même au directeur du journal : « Votre doctrine impolitique cruelle est faite pour plonger des

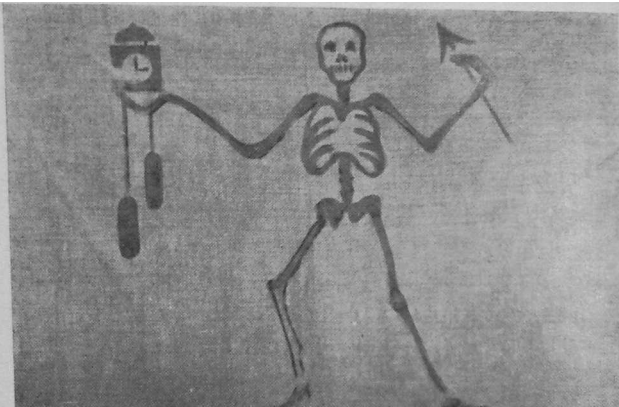
milliers d'hommes, vos frères, dans la misère et le désespoir... Gardez donc votre feuille pour vos amis les Africains, mais dispensez-vous de nous l'envoyer à l'avenir. »

C'est ainsi que longtemps après l'abrogation de la traite, des capitaines nantais continuèrent leur étrange besogne et de façon plus inhumaine, puisque l'interdiction de trafiquer le « bois d'ébène » les obligeait à faire naviguer les Noirs à fond de cale, sur des navires plus petits et plus rapides.

En 1793, le tribunal de Commerce fut installé : il était composé des citoyens Mosneron, Rosier, Guédon, Dehergne, Bonamy, Lory, d'Haveloose et Lormier. Mais le commerce avait cessé presque complètement depuis que les Anglais tenaient la Manche, et à Nantes où, depuis un an, de nombreux prêtres¹ s'embarquaient pour fuir la déportation ou la mort, Carrier, entouré de quelques complices, plongeait la ville dans la terreur, faisant noyer dans la Loire cinq mille victimes, indépendamment des fusillades et de la guillotine. C'est entre Chantenay et Trentemoult que s'effectuèrent ces fameuses noyades que Carrier appelait la « baignade nationale » en se félicitant de ses exploits nautiques. Les témoignages abondent sur le spectacle macabre que représentaient les centaines de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants nus que la Loire rejetait sur les deux rives de Nantes à Paimbœuf. On peut s'étonner qu'une ville telle que Nantes ait accepté ces inutiles et stupides massacres, mais la population tout entière courbait la tête devant l'ignoble proconsul. D'ailleurs, dans tous les ports de l'Atlantique, le désordre régnait.

L'admirable marine de Louis XVI se dispersait : les vexations que subirent des officiers qui pourtant s'étaient toujours conduits avec honneur et auxquels on interdisait maintenant de porter leur Croix de Saint-Louis, les firent abandonner les ports où grondaient une vague d'indiscipline. A la faveur de l'émeute, d'ancien caboteurs se déguisaient en capitaines de vaisseaux. Des amiraux s'improvisaient qui devaient nous conduire à

1. Le lieutenant de vaisseau Le Cour, ayant à son bord trois prisonniers et des instructions qu'il ne devait ouvrir qu'à cent lieues au large, s'aperçut que c'était un ordre de faire fusiller ses passagers involontaires. Il refusa et leur conserva la vie. Ce brave officier mourut en 1861 à l'âge de cent deux ans.



11. Pavillon du pirate du Lain. Photo Studio Paty.
Musée des Salorges.

d'écrasantes défaites. Les anciens officiers de Suffren étaient morts sur l'échafaud ou éliminés, et beaucoup de ceux qu'on créait à la hâte allaient à la mer pour la première fois. Villaret-Joyeuse s'en indignait dans une lettre au commissaire de la marine et des colonies : « Tel homme, disait-il, est souvent dans un navire comme un ballot ! »¹. Et il s'inquiétait fort d'avoir pour officiers un ramassis d'émeutiers et de sans-culottes, ignorants, sans énergie, sans moralité, ne tenant leurs grades que de leur verbiage patriotique. La « vieille dame » (nom que les Anglais donnaient à l'amirauté) pouvait s'en réjouir. Les Français étaient toujours aussi braves, mais à la valeur d'un

1. Parmi ces nouveaux états-majors de glorieuses exceptions confirment la règle. Au combat d'Algésiras mourut magnifiquement le capitaine Montcoussu dont la mort causa à Nantes une émotion considérable, car il avait commandé avec honneur plusieurs navires nantais. L'amiral Halgan (1771-1852) fournit une longue et remarquable carrière, mais la plupart des bons marins de ce temps, Desageneaux, Guinée (surnommé le commodore en souvenir de Jones), Tartu, Lafon, Wuibert, Leray, Quirouard, etc., servaient sur des corsaires puisque la guerre d'escadre ne pouvait se concevoir après nos grandes défaites.

Notre marine se reconstitua lentement. Un Nantais dont le nom reste lié à l'histoire de la ville, le comte de Cornulier-Lucinière « soutint noblement dans toutes les parties du monde la renommée de la marine française », s'illustra sur mer, pendant la Restauration et le Second Empire. Ancien gouverneur de la Cochinchine, amiral, il revint à Nantes dont il fut maire en 1874.

Nelson ils ne pouvaient plus opposer l'ancienne élite d'officiers expérimentés, qui tant de fois les avaient conduits à la victoire.

Si notre marine militaire entrait dans une phase extrêmement critique, les corsaires restaient actifs, relevaient un peu l'honneur du pavillon. Ils allaient rendre d'importants services sans pouvoir remplacer cette grande marine française à demi paralysée et bientôt anéantie. Ce fut leur dernière belle période, et c'est pourquoi à Nantes, la plupart des longs-courriers et des négriers furent armés en course; les riches prises qu'ils ramenaient dédommageaient les armateurs de l'écroulement de leur puissance commerciale.

Le poème épique des derniers corsaires.

Du 7 février au 27 juillet 1793, notre ville expédia une vingtaine de corsaires contre les Anglais, parmi lesquels la *Didon*, le *Sans-Culotte-Nantais*, le *Jean-Bart*, le *Breton*, le *Tyrannicide*, le *Furet*, le *Mandrin*, etc. Les corsaires nantais se couvrirent de gloire : c'est le capitaine Alexis Grassin qui reçut la Légion d'honneur — à une époque où l'on en était un peu plus avare — pour avoir pris, avec un simple chaland, la belle corvette anglaise la *Barbara*, ou bien ce trois-mâts *La Confiance*, qui fit un nombre de prises considérable, sous le commandement de Quirouard puis de Leray, deux noms de Pornic. C'est Jalaber, sur le *Jean-Bart*; René Anizon, sur le *Breton*; Touzeau, sur le *Tyrannicide*; Plumket sur le *Sans-Culotte-Nantais*; c'est la *Clarisse* qui partit de Paimbœuf en 1798 avec pour capitaine le fameux Surcouf, alors assez jeune dans le métier mais dont le courrier de Bombay déplorait les exploits. (Cette campagne rapporta tellement d'argent que l'armateur Félix Cossin, avec ses bénéfices, fit construire l'une des premières grandes maisons du cours Cambonne). C'est François Aregnaudeau qui enleva en rade de Dartmouth un superbe navire chargé de fer et qui soutint un magnifique combat à bord de la *Blonde* contre une grosse corvette anglaise.

C'est aussi le brave capitaine André Viaud, du *Félix*, le capitaine Chassin, à bord du *Chéri*, ou le capitaine Faber qui

ARMEMENT EN COURSE.

LE CORSAIRE LA VENUS

Ci-devant la Goëlette la BRUNE.

LE DIT CORSAIRE est mâté en Brick, doublé en entier, percé à 10 canons de 4 en batterie, 2 de chasse et 2 de retraite, avec pierriers, espingoles, pistoles, sabres, lances, haches d'abordage, chandeliers et filets de bustines, coffres d'armes, etc.

Ce bâtiment est reconnu pour être d'une marche très avantageuse; il sera monté de 70 hommes d'équipage, l'état-major compris, et commandé par le capitaine Hesse.

Les proportions du navire sont : 52 pieds 6 pouces de quille; longueur absolue, ou de tête en tête, 63 pieds 6 pouces; largeur au maître bau, 17 pieds 8 pouces; creux de cale de catlingue sous barrots, 8 pieds 6 pouces. Il a été construit en ce port, en l'an 8, et a navigué dans la guerre dernière.

Le montant de l'Armement est estimé devoir monter à 60 mille francs.

Les Actions, sou. de mille francs, annuité métallique.

LES ACTIONNAIRES ET LES ARMATEURS se conformeront du reste aux conditions détaillées dans le Prospectus d'armement, dont ceci n'est que le précis; le Capitaine

12. Armement en course du corsaire *La Venus*. Photo Studio Paty.
Musée des Salorges.

mit lui-même le feu à ses soutes après avoir crié dans un sursaut de rage : « Vous n'aurez jamais le vaisseau ni son capitaine ! »

C'est encore Ripault de Montaudevert, originaire de Saffré, qui se comporta très honorablement dans le golfe du Bengale et qui devint l'ami de Tipoo Saïb. Une belle gravure du temps évoque le combat de l'*Iphigénie* et de sa prise commandés par Ripault et Malroux contre la corvette anglaise le *Trinquemalay* et la *Comète*, capitaines John Raule et Foleston.

Cette brève énumération serait incomplète si nous n'évoquions aussi une femme corsaire, originaire de Nantes : Julienne

David, surnommée « le roulier Jacquot ». Cette jeune personne avait combattu pour le roi en Vendée. Prisonnière, elle parvint à s'échapper et s'enrôla sur un corsaire *La Jeune-Agathe*. Elle combattait fort courageusement et touchait sa part de prise. Mais elle fut faite prisonnière par les Anglais et mise sur un affreux ponton, où la vie était si peu drôle qu'elle s'empoisonna. Mais il faut croire qu'elle avait une santé remarquable, car elle ne mourut pas. D'ailleurs, elle avait des principes religieux aussi très solides : Dieu ne veut pas que je meure ainsi, je ne me tuerai jamais, dit-elle après ce suicide raté.

Elle passa de longs mois prisonnière lorsqu'un Anglais, plus physionomiste que les autres, s'avisait de reconnaître qu'elle était une femme. Avant de partir, elle reçut des propositions plus ou moins honnêtes, mais sa vertu resta à la hauteur de son courage.

A la fin de sa vie, elle était garçon de fiacre et d'écurie, chez Dardare, loueur de fiacres à Nantes. Cette exubérante nantaise mourut pauvrement à l'hôpital de la ville.

Visite impériale.

En 1801, Jérôme Bonaparte était venu assister au lancement de l'*Epervier*, aviso qu'il commanda et qui fut placé ensuite sous les ordres du capitaine Halgan, plus tard vice-amiral. Mais c'est en 1808 que Napoléon vint visiter Nantes. Depuis 1792, toutes les mesures prises au sujet des colonies, en supprimant la traite des nègres, les règles nouvelles d'administration intérieure de la France, et les guerres continuelles avaient considérablement diminué le commerce. En dix ans, le tonnage était descendu de deux cent vingt-six mille tonneaux à quatre-vingt-cinq mille huit cent quatre-vingt-sept tonneaux. Cependant les chantiers — en particulier ceux des frères Cruey — continuaient de livrer à l'Etat des goélettes, des bricks, des côtres, des trois-mâts, souvent utilisés pour la course. Et en 1803, Napoléon avait doté la ville d'une Chambre de Commerce qui devait avoir la plus heureuse influence dans l'avenir du port lui-même. L'empereur s'y intéressait. Il parcourut les chantiers, inspecta

les navires et profita de ce bref voyage pour se rendre à Paimbœuf et à Indret¹. Il s'était montré enchanté de Nantes, offrant une bague de diamant au directeur du port, et trois mille francs de gratification aux rameurs de son embarcation. Le grand architecte Crucy lui avait exposé le projet d'un bassin à Saint-Nazaire, projet qui lui plut extrêmement. Son imagination géniale lui faisait déjà concevoir ce nouveau port, aussi puissant que l'ancien, mais il ne devait pas avoir le temps de réaliser ce rêve, parmi tant d'autres rêves.

La Restauration.

A l'avènement de Louis XVIII, la paix, désirée depuis si longtemps, devait rendre au commerce son activité, et un effort de redressement fut fait dans ce sens. En 1827, le duc d'Angoulême, grand amiral de France, vint à Nantes, se rendit aux chantiers et sur la Fosse où, à la demande de la Chambre de commerce, il devait poser la quille d'un navire de sept cents tonneaux destiné aux Indes orientales. Cérémonie fort solennelle : cent ouvriers vinrent soulever l'énorme assemblage de madriers et au milieu d'acclamations joyeuses, le prince enfonça les premiers clous dans la quille de ce navire qui porta le nom de *Fils-de-France*, et qui fut longtemps considéré comme le plus parfait des longs-courriers. Son capitaine, M. Dubois-Violette, devait être le premier européen à entrer dans le port de Canton, et c'est lui qui eut le premier l'excellente idée de rapporter en Europe des mandarines.

Mais nous n'avions plus Saint-Domingue et la Louisiane, et si l'esprit d'entreprise des Nantais n'avait pas disparu, la grande

1. Sur les chantiers nantais de Paimbœuf, Napoléon put voir la trop célèbre frégate la *Méduse*; ce navire fut mis à sa disposition en 1815 pour lui permettre de quitter la France et d'échapper au destin qui l'attendait, mais il préféra se confier à la générosité du gouvernement anglais.

On connaît la fin de la *Méduse*, s'échouant en 1816 sur le banc d'Arguini, à quarante lieues de la côte africaine, et l'épouvantable aventure des cent quarante-neuf hommes embarqués sur un radeau improvisé. Le brick l'*Argus* sauva les quinze survivants. Bien avant le drame, un marin, voyant l'affreuse tête de Méduse qui décorait la proue de la frégate, s'était écrié : « Quelle sale tête !... Elle nous portera sûrement malheur ! ».

époque de leur commerce colonial semblait à jamais passée. La traite devenue clandestine était réprimée sévèrement par l'Angleterre. Les Antilles et l'île Bourbon ne pouvaient remplacer Saint-Domingue.

En mai 1823, le tribunal de Nantes confisquait deux navires, la *Petite-Betzy* et la *Vigilante*, pour contravention à la loi prohibitive de la traite des Noirs. Ces deux négriers surpris près de Boni par la frégate anglaise l'*Iphigénie*, avaient tenté de se défendre et dans le combat un grand nombre de malheureux nègres avaient été tués ou dévorés par les requins en voulant gagner la côte à la nage. Ce furent sans doute les derniers négriers en activité, cependant la traite clandestine devait prendre encore mille formes différentes, au cours du XIX^e siècle¹.

Une tragique aventure : la Regina-Cœli.

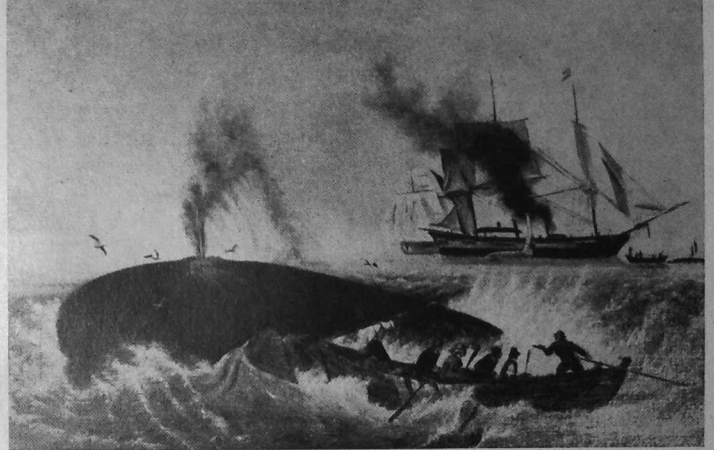
La triste aventure du trois-mâts *Regina-Cœli* eut un retentissement mondial. Ce beau trois-mâts quitta la rivière de Nantes en 1857 sous les ordres du capitaine Simon, marin très remarquable. Ses papiers officiels l'autorisaient à recruter des émigrants, citoyens libres de la république de Libéria. Arrivé à Sougari, il embarqua quatre cent cinquante-neuf personnes dont quarante-deux enfants et une centaine de femmes. Pendant qu'il était à terre, un drame sanglant éclata à son bord. Un engagé s'était introduit dans la cuisine pour y faire cuire des bananes, et repoussé par le cuisinier, il essaya de l'assommer à coups de nerf de bœuf. Comme les Noirs avaient naturellement pris le parti de leur compatriote, le cuisinier attaqué se défendit en tuant trois Africains, avec ses deux couteaux de découpage.

1. L'abolition de la traite ne fut pas admise sans regrets de la part des Nantais, malgré les risques qu'ils encouraient à persévérer dans le commerce des Noirs. D'après le rapport du baron de Staël, ardent défenseur des Noirs, en la seule année 1825 quatre-vingts navires nantais se livraient au commerce du bois d'ébène « il est malheureusement incontestable, écrivait-il, que la traite, loin d'avoir diminué, se fait aujourd'hui à Nantes avec plus de facilité et moins de mystère qu'à aucune autre époque. Dans les cercles on en entend parler publiquement et les noms des armateurs ne sont ignorés de personne. »

Mais les Noirs qui avaient découvert le coffre aux armes, massacrèrent tous les membres de l'équipage qui ne purent se défendre longtemps. Un seul échappa à cette horrible boucherie en se jetant à la mer. Le malheureux capitaine tenta de rallier son bord où seuls le docteur Desbrulais, médecin du trois-mâts et miss Grée, interprète, avaient été épargnés ; mais excités par leur victoire, les Africains tiraient sur lui ; dès qu'il s'en approchait il était salué par les coups de fusils des révoltés, alors que ses compagnons ne se montraient pas assez hardis pour tenter l'abordage. Pour comble de malheur, le Président de la République libérienne, gentleman de couleur, prit fait et cause pour les mutins et inculpa M. Simon de traite déguisée et le commandant de l'*Ethiops*, paquebot anglais qui arriva en rade de Sougari, au lieu de porter assistance à son collègue français, vit là une belle occasion de se saisir de la *Regina-Cæli*. Heureusement, le *Renaudin*, corvette française, vint juste à temps pour sauver le capitaine et son navire de ces trop vertueux oiseaux de proie. Cela devait donner lieu à un long procès. La Chambre de commerce de Nantes appuya fortement la réclamation de M. Viot, armateur de la *Regina-Cæli*, et de son capitaine qui reçut longtemps après les excuses de l'Angleterre. On lui offrit aussi la Légion d'honneur. C'était là une assez petite compensation car il avait perdu son navire sans qu'il en fut le moins du monde de sa faute. D'autre part, le prestige de notre marine marchande avait été attaqué par les journaux du Royaume-Uni avec une légèreté un peu surprenante de la part d'une nation dont nous avons toujours admiré la grandiose histoire maritime mais qui, disons-le aussi, étendait alors son règne et assez lourdement sur le plus grand empire du monde.

Monsieur Dobrée, prince de l'armement nantais.

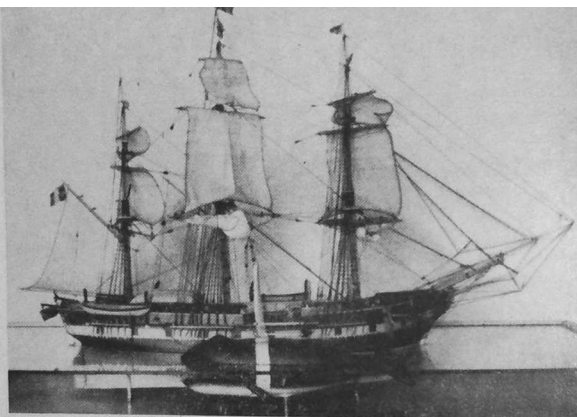
Dobrée naquit à Nantes en 1781, où son père était déjà armateur et consul des Etats-Unis. Il passa la période révolutionnaire outre-Manche et revint en France en 1801. C'est alors qu'il prit en mains les affaires paternelles, et se montra toujours si heureux dans ses entreprises, que de temps en temps il tentait quelque



13. La pêche à la baleine. Photo Studio Paty.

chose de difficile, pour voir si la chance lui continuerait ses bons offices. Pendant son très long séjour en Angleterre, il avait étudié dans les ports de pêche les armements à la baleine que les Nantais avaient abandonnés. Puisque cette aventure semblait risquée il s'y lança résolument. En 1817 il arma le trois-mâts le *Nantais* et fit venir d'Angleterre des engins, un équipage et un capitaine nommé Winseloo, et il expédia le tout sur les lieux de pêche, à ses risques et périls. Quatorze mois après, le *Nantais* revenait triomphalement avec le produit de vingt-sept baleines. Une seconde campagne accomplie avec des engins fabriqués à Nantes rapporta vingt-neuf baleines en quinze mois, et une troisième trente-trois baleines en dix-huit mois. Dobrée fit alors construire deux navires, le *Triton* et l'*Océan*, et très alléchés par de semblables résultats, d'autres grands armateurs l'imitèrent : Levêque, Dupuis, Genevoix, dont les baleiniers accomplirent à leur tour de très fructueuses campagnes. Le capitaine Thibaut qui commanda l'*Amélie* (armateur Louis Lévêque) fut le premier capitaine qui forma un équipage exclusivement français. Il s'acquit une telle réputation d'adresse qu'on l'appelait Thibaut-Baleine.

Dobrée mourut à Nantes en 1828, mais la maison Dobrée et de Conninck continua l'armement de la grande pêche jusqu'en



14. Baleinier nantais. Maquette de H. Goulet.

1836, et pour faire revivre ce métier oublié il avait fallu créer nombre d'industries annexes : marchés des huiles, usines de raffinage, corderies spéciales pour les lignes, etc. Voruz et Duméril firent la fonte des canons, Polo la taillanderie et l'outillage; Nantes était devenue avec Le Havre le plus grand port baleinier du XIX^e siècle. Paimbœuf participa grandement à cette industrie. C'est là qu'on déchargeait les huiles avant de les conduire par gabarres aux entrepôts.

Etranges navires que ces baleiniers nantais, avec leurs gréements coaltarés, leurs voiles rapiécées et tannées, leurs flancs éraillés. Des fanons séchaient au soleil dans leurs haubans; l'odeur fade des baleines les révélait de loin, et les flammes rougeâtres sortant de leurs foyers, quand on les chargeait, illuminaient leurs grandes voiles de reflets roses et jaunes. On pense à la vieille chanson qui trainait, au vent des mers lointaines où ils allaient à la recherche des monstres dans leurs fragiles pirogues :

*Naviguant dans le port de Nantes
Oh ! la ! oh la la la !
J'ai rencontré mon capitaine
Piquez la baleine
Joli baleinier !*

Les premiers vapeurs.

En l'année 1822, la savante Société académique mettait à l'étude plusieurs questions fort discutables : Quel emploi pouvait-on faire de la vapeur ? Les nouveaux navires offraient-ils de grands avantages pour la rapidité des transports ? Et cette troisième question, de beaucoup la meilleure : « L'établissement des bateaux à vapeur serait-il essentiellement nuisible au système de navigation et à la formation de marins pour le service de l'Etat ? »

Il fallait répondre par une expérience concrète. Le *Journal de Nantes* du 25 mai 1822 annonçait : « Que le premier bateau à vapeur construit dans cette ville dans le chantier de M. Guibert sera très prochainement lancé et destiné à la navigation de Nantes à Paimbœuf. »

Cet événement eut lieu le 6 juin, en présence d'un immense concours de peuple répandu de toutes parts sur la Loire, sur les îles voisines du chantier et sur tous les quais de la Fosse, et devant les autorités de la ville.

Le 21 juin il faisait sa première promenade à Basse-Indre. Cent cinquante personnes avaient pris place sur le navire se fiant aux armateurs MM. Strobel et Ferwick, consuls des Etats-Unis, qui affirmaient « qu'aucun mouvement de progression n'est plus doux que celui imprimé par leur machine à vapeur, aucune dame ne peut se plaindre un seul instant de la moindre incommodité. » Et le *Journal de Nantes* conclut un article élogieux sur ce navire en déclarant : « Le bateau présente le coup d'œil d'une grande corbeille de fleurs flottant au milieu des eaux... Promptitude, agrément, sécurité, voilà ce qu'offre le bateau de la Loire. Il y a lieu d'espérer que ces motifs feront multiplier le nombre des voyageurs, condition nécessaire pour le maintien de l'entreprise. Il serait en vérité trop fâcheux que faute de remplir ses engagements, Nantes ne puisse conserver le précieux avantage que lui promet ce nouveau véhicule. »

Autre expérience, combien plus précieuse, le 28 mai 1825, un petit navire à vapeur, le *Parisien*, quittait Nantes pour se rendre à Paris par mer.

C'était un périlleux voyage autour de ces côtes de Bretagne où règnent si souvent les tempêtes.

Il avait été construit à Nantes, mais sa machine venait de Liverpool. L'équipage se composait d'un ancien capitaine de cabotage, d'un marinier de la Loire, d'un mécanicien peu capable, de deux chauffeurs, d'un ancien soldat qui fut promu cuisinier, d'un passager, de son fils et de son gendre. Et tout ce beau monde, sauf le capitaine, n'avait aucune habitude de la mer.

Il partit de Nantes à midi ; à sept heures il était à Saint-Nazaire. Il prit la mer le lendemain. Il passa devant Belle-Isle, et là rencontra d'abord un banc de sardine dont l'équipage fut émerveillé. Puis il rencontra la tempête ; il s'enfonçait dans les vagues, l'une de ses roues tournait dans le vide ; tout le monde était malade, seul le capitaine tenait le coup.

Il cherchait le chenal de Lorient et le trouva car dans la ville on tirait un feu d'artifice pour le couronnement du dernier roi couronné : Charles X.

Le lendemain, il repartit quand même et la tempête l'assaillit de nouveau, et si fort qu'il mit son pavillon en berne portant d'avance son propre deuil. Le salut lui vint sous la forme d'une barque montée de douaniers qui l'avaient pris pour un fraudeur. Le capitaine les héla pour leur dire qu'ils allaient de Nantes à Paris, ce qui fut pris pour une bonne plaisanterie et provoqua l'hilarité de cette maréchaussée navale. Enfin, l'un des douaniers servit de pilote et le soir venu le *Parisien* s'ancra à l'île de Batz. Sa prochaine escale fut Perros où il fut entouré de barques venues avec l'intention de lui porter secours, la fumée du vapeur faisant croire aux pêcheurs qu'il s'agissait d'un navire en feu.

Les Nantais reçurent aussi la visite des douaniers, visite qu'ils attribuèrent du reste « plutôt au désir de voir un bâtiment tout à fait inconnu dans les parages, qu'aux soupçons et à l'austérité de leur devoir ».

Ensuite, ce fut Saint-Malo, puis Saint-Servan. Le 6 juin le *Parisien* quittait Saint-Malo et il arrivait au Havre à minuit. Ce fut l'enthousiasme. La foule se porta en masse pour le voir et féliciter l'équipage de son exploit.

Il remonta la Seine allègrement, l'eau douce étant, comme

chacun sait, moins dangereuse que l'eau salée. Le 9 juin il passait le pont de Rouen. Il était à Paris le dimanche 12 juin et s'amarrait au pont Royal où il reçut de nouveau l'accueil glorieux qu'il méritait.

En 1828, MM. Gaillard et Compagnie achetaient deux vapeurs, le *Parisien* et la *Parisienne*, ayant chacun une machine de la force de douze chevaux, deux chambres parfaitement ornées, et tout le matériel nécessaire à leur service. On allait les consacrer au service régulier entre Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire, en même temps qu'à des excursions au Croisic, à Pornic, à Belle-Isle et jusqu'à Lorient. On les garantissait capables de ces voyages sans danger. Et presque aussitôt des compagnies de navigation se formèrent : « Les Riverains du Bas de la Loire », « Les Riverains du Haut de la Loire », « La Compagnie de Navigation accélérée sur la Loire et ses affluents », et enfin « Les Riverains de l'Erdre ». Bref, en 1828 Nantes possédait quinze vapeurs en activité.

A la fin du régime de Charles X, le commerce nantais était redevenu assez prospère : cent onze maisons d'armement, cent quatre-vingt-quatre long-courriers, quatorze chantiers de construction navale, à l'île Gloriette, à la Chézine, à la Piperie et à Chantenay. Avec le règne de la vapeur s'installaient ces « hirondelles », ces « inexplosibles », ces « paquebots » qui faisaient encore sourire de mépris les vieux capitaines de la Révolution et de l'Empire. En 1853, quatre lignes de vapeurs desservaient la section Orléans-Nantes. Un service se créait entre la Loire, le Rhône et le Rhin. La vapeur, cela était valable pour la navigation fluviale, mais sur mer les grands voiliers disputaient encore longtemps leur défaite.

DE LA CRÉATION DE SAINT-NAZAIRE A LA RENAISSANCE DE NANTES

PRÉSENCE DE LA MARINE NANTAISE

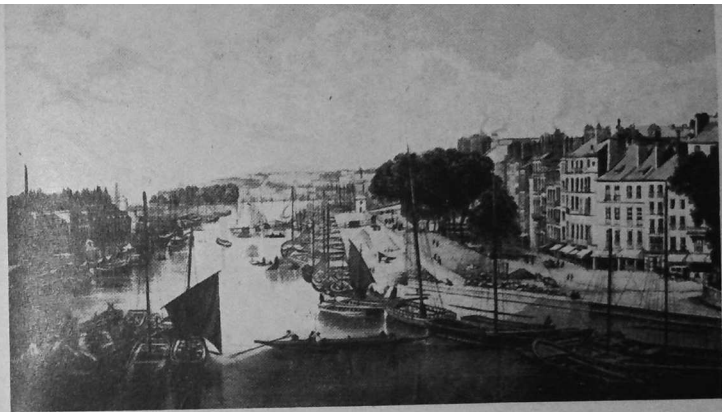
La mer nécessitant toujours une lutte, un sacrifice, il se pourrait que la marine de guerre fut l'aboutissement suprême du sens naval.

(LA VARENDE.)

Les temps mécaniques et le port de Nantes.

Et nous arrivons aux temps modernes. Si le port de Nantes conservait extérieurement tout son prestige, sa décadence paraissait certaine. La « rivière de Loire » qui avait été si précieuse pendant des siècles, ne supportait pas la concurrence du chemin de fer. C'est alors que fut repris le projet de l'empereur lors de sa visite à Paimbœuf. Le 21 avril 1838, Saint-Nazaire, simple village de pilotes et de pêcheurs, était né, et sa marche en avant s'avérait extraordinaire. Tête de ligne de la Compagnie Générale Transatlantique pour le centre Amérique, centre de construction navale, le nouveau port qui devait sa naissance à l'ancien lui serait devenu un rival, bientôt victorieux, sans une véritable résurrection du port de Nantes.

En 1857, la Chambre de commerce fit étudier avec l'accord de l'administration un projet de canal latéral et un projet d'aménagement du fleuve. Deux ingénieurs, Lechalas et Parliot, furent les précurseurs de la nouvelle fortune du port. Ils devaient faire de l'ancienne cité des Namnètes un marché, un atelier, un grand port, et coordonner harmonieusement les deux ports sous l'égide d'une commission de la Loire-Maritime. Leurs projets furent jugés à l'époque trop dispendieux. Ne croyaient-



15. Le port de Nantes au XIX^e siècle. Vue prise de la Petite-Hollande. Dans le fond à gauche, l'île Mabon.

ils pas à la possibilité d'abaisser le niveau de l'étiage de Nantes, de transformer la basse Loire en un fleuve sans île, coulant paisiblement entre deux rives régulières ? Pour les esprits timorés, ce n'était qu'une « idée d'ingénieur ». Cependant, le canal de la Martinière fut créé et ouvert à la navigation le 1^{er} septembre 1892, canal dont l'insuffisance apparut dès le début du siècle. C'est alors que la commission chargée d'examiner de nouveau la situation revint à l'idée de Lechalas qui, avant tout, avait préconisé l'amélioration du fleuve lui-même suivant les projets réalisés dans les méthodes de dragages et de déversement. Le succès de cette initiative à retardement fut éclatant. Le fleuve atteignit un mouillage de sept mètres et le niveau d'étiage fut abaissé d'un mètre cinquante. En 1910, le canal fut abandonné (ce qui n'empêchait pas les auteurs des géographies classiques de mon enfance d'expliquer gravement le trafic de Nantes, grâce à ce canal où pourrissaient alors de vieux et honorables navires), et depuis on peut dire que la progression du trafic nantais a été intimement liée aux travaux d'amélioration de la Loire. Le port a retrouvé sa clientèle du temps passé : un million de tonnes de marchandises en 1900, deux millions en 1913, trois millions en 1937.

Les grands oiseaux des caps.

A la fin du XIX^e siècle, Nantes restait fidèle aux navires à voiles. En 1850, ses trois-mâts se voyaient dans toutes les mers du monde, et dans les carrés les vieux capitaines ne parlaient des temps mécaniques et de leurs applications que pour s'en lamenter. La valeur individuelle se défendait contre l'engrenage, et en dépit de quelques steamers, véritables illustrations pour les romans de Jules Verne, crachant hargneusement leur fumée de leurs hautes cheminées, en 1875 la flotte nantaise s'élevait à cent trente et un mille sept cent vingt-huit tonneaux avec une grande majorité de voiliers. Elle venait aussitôt après Marseille. Cette dernière grande période des voiliers nantais avait commencé en 1855, avec les quatre-mâts barque en fer. Le premier de ces beaux navires, l'*Hippolyte-Broheix*, avait été construit à Nantes et portait quatre cent soixante-trois tonneaux. Dans l'annuaire de 1862 on comptait cent soixante-trois trois-mâts barque ou trois-mâts carré. En 1880 leur nombre diminua pour redevenir important en 1893, plusieurs compagnies se créant simultanément. Ils fondèrent les « Voiliers Nantais » dirigés par M. Pergeline. MM. Guillon débutèrent en 1896. Les Guillon, Bureau et Baillergeau, Brunelière, Viot, Levêque, Etienne, etc. furent les derniers armateurs d'une épopée extraordinaire. Leur modèle préféré fut le trois-mâts du type *Maréchal-de-Castries*, construit en 1901 aux chantiers Dubigeon : soixante-dix-neuf mètres de longueur et un port lourd de mille huit cents tonneaux. La société d'armement utilisa ce type jusqu'en 1928. En 1927, un grand voilier de la Société générale d'armement, le *Bonchamp*, quittait le canal de la Martinière. C'était le dernier occupant du cimetière des longs-courriers.

Si l'on demandait en Europe aux quelques milliers d'anciens marins de la voile quel est l'homme qui se souvient le mieux de ces temps héroïques, la majorité des réponses porteraient le nom du capitaine Lacroix, l'auteur des derniers Cap-Horniers, et des derniers écraseurs de crabes¹. Après avoir boulingué sur

1. A côté du capitaine Lacroix, signalons les deux beaux romans vécus d'Henry-Jacques, *Cap Horn* et *Jean-François de Nantes* et tout dernièrement l'*Empreinte de la Voile*, un récit du commandant Georges Aubin, autre capi-

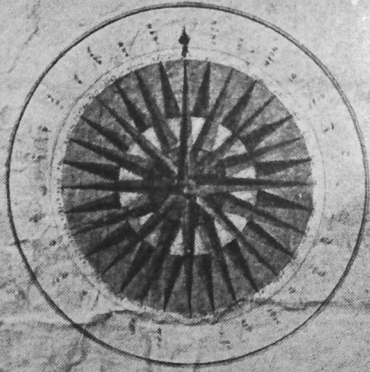
toutes les mers, commandé plusieurs trois-mâts nantais, il a su nous conter les exploits des capitaines de la voile, et à travers tant de souvenirs et toutes les expériences d'une vie bien remplie, contée avec verve, revit leur ultime épopée. Sa célèbre série est illustrée d'admirables photographies. C'est la *Duchesse-Anne* démâtée aux Bermudes et fuyant sous voiles de fortune, son ancien navire le *Babin-Chevaye* descendant le canal de Bristol par vent contraire ou remontant les alizés, ou cette épave mystérieuse, rencontrée en plein Atlantique, errant silencieusement, comme ce vaisseau fantôme, ce grand voltigeur hollandais, que les marins de jadis croyaient apercevoir parfois, sur la mer immense.

C'en était donc fait de ces temps héroïques : le port se remplissait de gros cargos noirs et rouges, de lourds pétroliers, de beaux bananiers blancs, et devant les chantiers de construction navale, s'allongeaient, menaçantes, les formes grises des torpilleurs et des sous-marins ; une autre marine triomphait ; elle avait aussi sa grandeur et conservait toutes les traditions de l'ancienne. Elle en portait d'ailleurs les noms : il y avait dans notre flotte un *Cassard*, un *La-Galissonnière*, et sur les passerelles, dans les postes et dans les machines de ces belles unités, des hommes qui continuaient de servir leur patrie avec la même abnégation.

Il y avait aussi une nouvelle marine marchande ; en 1912 la société des Chargeurs de l'Ouest absorba la société anonyme des voiliers nantais et au début de la grande guerre, cette compagnie possédait des cargos. Après la guerre elle passa des commandes et compta bientôt parmi les plus importantes sociétés de cargos français. En 1917, la Compagnie Nantaise de Navigation à vapeur passa entre les mains de la Compagnie Générale Transatlantique et de la Compagnie des Chargeurs de l'Ouest. De son côté, la Compagnie Nantaise créa en 1922 une ligne de petits cargos exploitant sur la ligne Nantes-Dunkerque. En 1937, après un accord avec la Compagnie Générale Transatlantique, les navires à faux pont passèrent tous à cette dernière, tandis que les tramps et les côtiers restaient à la Compagnie des Char-

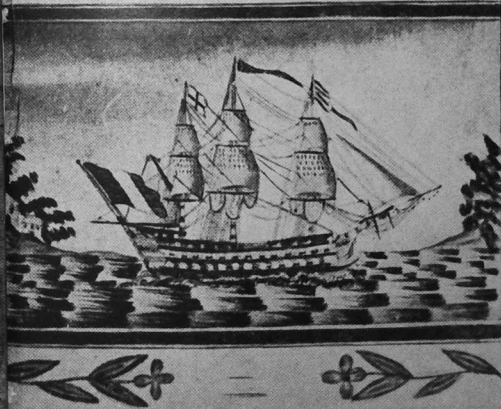
taine nantais de la voile *Kurun autour du monde*, la grande aventure vécue du navigateur solitaire Jacques-Yves Le Toumelin, et les remarquables ouvrages de Jean Merrien.

Cahier de navigation, rédigé et illustré par François Corion
 natif de Nantes et prisonnier des Anglais. La couverture
 porte la date l'an 1809, précisée à diverses pages, généra-
 ment illustrées, qui portent la mention, fait à Brestmouth,
 la prison de Bolton. Et contre, pour le vaisseau français
 la légende "l'Espoir de la Paix".
 Corion, capturé à 15 ans sur le corsaire où il était com-
 mada une dizaine d'années sur les pontons anglais...



Libéré, marié au pays natal et reparti sur mer, il dis-
 parut un beau jour. Sa dernière lettre, annexée à ce ca-
 hier, est datée de Sainte à Sète, à bord de la goélette Le Siff,
 le 30 avril 1818, et adressée à son père M. J. Corion res-
 tant rue de la Verrière sur la Boisse à Nantes. Il vient
 de faire 2 voyages de la traite, va partir pour La Nou-
 ve, et profite d'une occasion pour envoyer 3 doubloons à son
 père qui voudra bien les lui garder et se seulement est tou-
 jours un ami, lui en transmettre ses, avec mille choses
 bonsoir
 Don de M. Aristide Corion

*Cahier de
 Navigation
 l'an 1809
 par
 Corion
 1818*



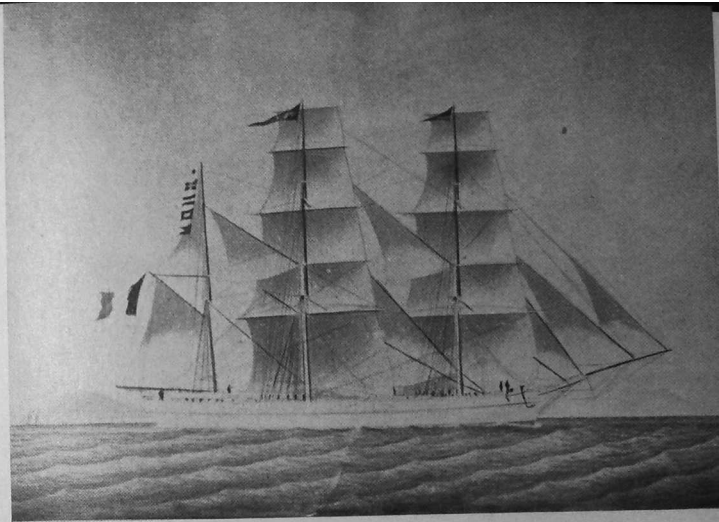
geurs de l'Ouest qui prit le nom de Compagnie Nantaise des Chargeurs de l'Ouest, société qui possédait treize navires en activité à la veille du deuxième conflit mondial.

Ne quittons pas cependant les grands oiseaux des caps, sans saluer, avec amitié et nostalgie, le dernier trois-mâts lancé à Nantes. C'était un admirable petit navire gréé en goélette, appelé *Oiseau-des-Iles*; il fit ses essais en 1936 et partit pour Tahiti. Pendant toute la guerre 39-45, sous le commandement de M. Praud, un courageux nantais, au risque de se faire torpiller, *Oiseau-des-Iles* continua d'arborer fièrement nos trois couleurs.

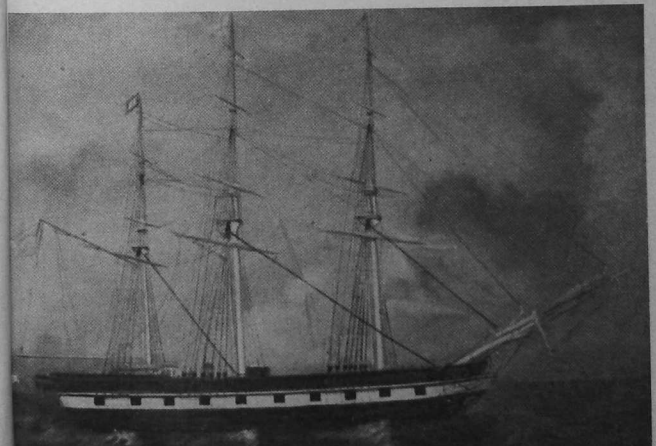
Entre deux guerres.

Dans la lutte mondiale de 1914-1918, la guerre navale fut assez peu relatée dans les communiqués. Et pourtant le sort de notre pays s'était joué à la fois sur terre et sur mer. La guerre avait fait ressortir une fois encore l'influence de la puissance navale sur la destinée des peuples. Les pertes de notre marine avaient été lourdes, et une énorme tâche s'offrait pour reconstituer une flotte neuve, formée d'unités modernes. Nantes qui, de tout temps, avait construit des navires, lança des torpilleurs, des contre-torpilleurs, des avisos, des sous-marins, et c'est de Nantes que sortirent un grand nombre de navires qui devaient faire leur chemin sur les océans, et de Saint-Nazaire que naquirent le *Normandie* et le *Jean-Bart*. Le dramatique appareillage que fit ce magnifique cuirassé en 1940 pour éviter d'être capturé par l'ennemi, constitue à lui seul une page de gloire inoubliable. Les Allemands déferlaient sur la Bretagne et leur aviation couvrait le ciel. Le *Jean-Bart* et son intrépide équipage connut en même temps le baptême du large et le baptême du feu. Le succès de son appareillage est sans doute la plus belle illustration que l'on puisse trouver de l'esprit d'équipe des officiers, des marins et des ouvriers des chantiers de la Basse-Loire qui ne voulurent pas connaître la douleur de voir tomber le plus beau navire de France entre les mains de l'ennemi.

Avant cette dernière guerre, Nantes se classait au sixième



17 et 18. Grands voiliers nantais au XIX^e siècle.



rang des grands ports français. Son trafic annuel de plus de trois millions de tonnes de marchandises, sa construction navale, les grandes compagnies qui la desservait, l'activité de son industrie et ses liens très étroits avec les colonies, lui donnaient un rayonnement digne de son passé.

C'est entre les deux guerres, le 14 juin 1931, que le guetteur Adrien, de la Pointe Saint-Gildas, lançait un tragique S.O.S. « apercevons plus vapeur des excursions maritimes de l'ouest disparu en mer près bouée du Chatelier ». Une épouvantable catastrophe maritime venait d'avoir lieu. Le *Saint-Philibert*, navire de plaisance, revenant de Noirmoutier avec quatre cent soixante-dix passagers, assailli par d'énormes lames venait de disparaître. Peu d'événements ont eu l'ampleur de ce naufrage qui mit en deuil un si grand nombre de familles nantaises.

La seconde guerre mondiale.

Mais la guerre vint de nouveau. Nantes et Saint-Nazaire devaient lui payer un lourd tribut. Saint-Nazaire transformé en arsenal militaire allemand avec une base sous-marine connu de terribles attaques de l'aviation alliée qui rasa toutes ses superstructures. Et le port fut l'objectif principal d'un bombardement massif le 23 septembre 1943. Les chantiers de la Loire et de Bretagne furent sévèrement touchés et l'incendie se propagea détruisant hélas les belles demeures des anciens marchands de la rivière de Nantes, et ce musée des Salorges où Bernard Roy, écrivain et peintre de marine de grand talent, avait sélectionné avec un goût très sûr les souvenirs les plus évocateurs du passé maritime de la vieille cité¹.

Avant de se replier, les Allemands commirent deux milliards de dégâts portant sur les quais, l'outillage, les bateaux et les

1. Récemment, deux salles du château des ducs de Bretagne ont été aménagées au mieux, pour recevoir les souvenirs des Salorges qui purent être sauvés du désastre. Dans l'une de ces deux salles, M. Stany Gauthier a pu réunir un certain nombre de documents précieux pour l'histoire maritime de Nantes et quelques bonnes maquettes de navires, après un patient travail de reconstitution.

ponts. Les quais publics étaient rendus inutilisables, sauf celui de Roche-Maurice, intact. Huit grues restaient en état de marche, mais tous les navires avaient été sabordés, en tout cent vingt et une épaves dont le pétrolier *Palmyre* de vingt mille tonnes, le paquebot belge *Beaudoinville*, vingt remorqueurs, vingt-six engins de dragage, les plus beaux qui fussent en France. Le chenal en était bloqué. L'ennemi avait semé des mines accus-tiques et magnétiques du plus dangereux effet, et comme ils tenaient encore la « poche », l'entrée de la Loire était encore entre leurs mains. Leur capitulation, qui arriva enfin, sauva le gros œuvre du port de Saint-Nazaire, et par des moyens de fortune le port de Nantes reprit quelque activité.

Présence de la marine nantaise.

L'œuvre à accomplir était considérable, relevage des épaves dont les Allemands avaient fait deux grands barrages, reconstruction du port, reconstitution du matériel. Il fallait revenir à la situation d'avant-guerre, retrouver la place que Nantes avait occupée de tout temps dans l'activité nationale.

Grâce au courage de tous, les épaves furent relevées, le port reconstruit et les grands chantiers, malgré les dégâts considérables qu'ils avaient subis, retrouvèrent leur merveilleuse activité.

Aujourd'hui, l'industrie de la construction navale est la plus importante des activités économiques de Nantes. Les trois chantiers subsistants (Loire, Bretagne, Dubigeon) ont recueilli l'héritage millénaire. De nobles navires « batys à Nantes » continuent de descendre la Loire et de franchir entre Saint-Nazaire et Mindi les portes du grand large, pour le plus grand honneur de notre ville.

Depuis la Libération, des modernisations ont été réalisées pour s'adapter aux dernières méthodes de construction. Nos trois chantiers représentant vingt pour cent de l'effectif total des chantiers français, et ils ont gardé tout leur prestige auprès des armateurs privés. Mais, c'est surtout pour la marine militaire qu'ils sont utiles afin que la France retrouve une flotte correspondant à son passé et à la place qu'elle occupe dans le monde. Avant la der-

nière guerre, de nombreuses unités étaient sorties avec un constant succès et leurs performances attirèrent l'attention du monde entier. Des bâtiments légers, et de remarquables sous-marins naissent de nouveau à Nantes, et à cette activité viennent participer toutes les industries de la ville, nées de la construction navale. Il nous est impossible de retracer en quelques lignes l'œuvre accomplie par nos chantiers qui se classent parmi les producteurs les plus parfaits de l'architecture navale française.

Maintenant, le port reste le principal centre de l'activité maritime en Loire. Il partage cette belle activité avec ses ports satellites qui sont comme autant de fleurons à sa couronne : Basse-Indre, Couéron, Paimbœuf où s'édifie un centre important d'industries chimiques, Donges où accostent les gros pétroliers venus du golfe du Mexique, et avec Saint-Nazaire où prospère la plus puissante industrie de construction navale de France. Centre de réception et de distribution privilégié, la ville retrouve sa place parmi les plus grands ports nationaux. Sa position géographique heureuse, son industrie active, sont des gages de prospérité certaine si l'amélioration du port se poursuit. Un jour prochain, il pourra recevoir à toutes marées des navires de huit mètres de calaison. Cet accroissement des tirants d'eau s'harmonisera au mieux avec son développement industriel. On sait déjà qu'une vaste zone d'extension largement desservie par fer et par route offrira bientôt des emplacements favorables pour de nouvelles industries à créer en contact étroit avec la voie maritime. D'autre part, Nantes, orienté par tradition lointaine vers les Antilles, continue ses échanges avec les colonies. La canne à sucre de la Martinique et de La Réunion traitée dans les deux grandes raffineries, les vins d'Algérie, les bananes de Guinée, le riz d'Indochine, tiennent une grande place à Nantes. Pour le trafic bananier par exemple, Nantes venait en 1938 au cinquième rang des ports importateurs. Des installations spéciales ont été construites en 1946, quai des Antilles, et son hangar à bananes est le plus moderne de France. D'ailleurs, la Chambre de commerce des îles — ces îles où partaient jadis négriers et corsaires — comme celle de Nantes et de Saint-Nazaire ne cessent de désirer un retour au trafic régulier.

Ainsi, la vieille cité des Namnètes, l'ancien port gallo-romain, la ville d'embarquement des croisés, la fière cité des corsaires et des officiers du roy, la grande capitale du « bois d'ébène » et du commerce, Nantes de 1958, à la fois industriel, commercial et colonial, avec son port pétrolier ses produits coloniaux, ses constructions navales, son dock flottant, ses chantiers, ses compagnies maritimes, Nantes est de nouveau en plein essor.

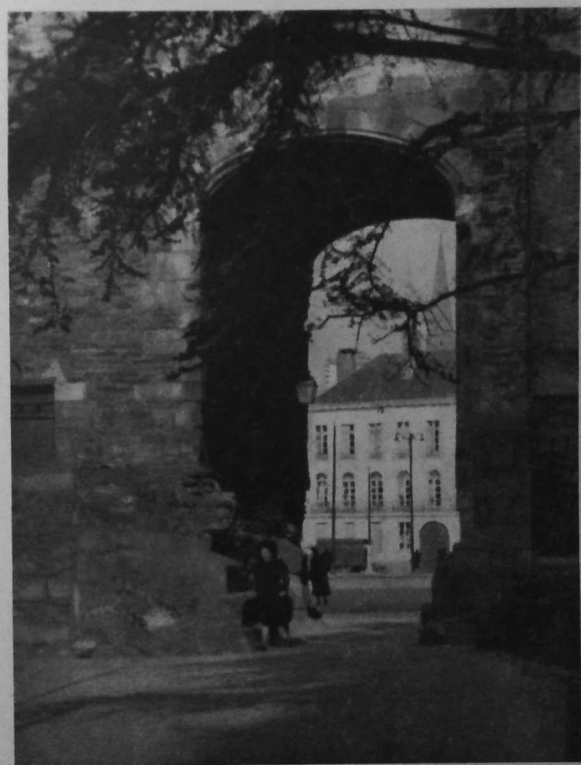
Voilà donc ce que nous avons trouvé, tant bien que mal, dans cette incursion à travers l'histoire maritime de notre ville. D'autres eussent insisté davantage sur quelque aventure de leur choix, tant il est vrai que chacun se fait son florilège d'après ses préférences.

Ces Nantais ? Magnifiquement marins, ils le furent ! En des années où le monde était encore si peu connu, ils établissaient aux yeux de tous cette réputation de bravoure et de noblesse dont les descendants sont souvent mieux que des héritiers : des continuateurs.

C'est pourquoi, malgré cette poussière de cendre grise qui descend inévitablement sur les plus lointains d'entre eux, le drame de ce que fut leur destinée nous atteint encore.

Et sur ces destinées, sur tous ces rêves qu'ils eurent, passent les battements d'éventail des vagues... Les vagues !... longues, écumeuses, infatigables, éternelles, tournant la page d'un rêve à un autre rêve... Leur bruit peuple le ciel breton. Que nous disent-elles ?... Que tout est vain peut-être ! Que beaucoup de choses ne s'accomplissent pas au gré de ce qu'on espère, mais que la mer bretonne bercera toujours des âmes conquérantes...

Histoire monumentale de Nantes



1. La porte Saint-Pierre. Photo Club nantais.

L'HISTOIRE monumentale de Nantes est celle de toutes les anciennes villes c'est-à-dire qu'elle comporte, comme elles, quatre phases d'évolution :

- 1° L'origine et l'apport gallo-romain.
- 2° La période du Moyen-Age et de la Renaissance.
- 3° Les transformations du XVIII^e siècle.
- 4° Les réalisations du XIX^e siècle et les nouvelles conceptions du XX^e.

Les origines, nous le verrons, sont fixées par certaines considérations géographiques, économiques et humaines. Les Romains viendront apporter aux tribus gauloises non seulement des remarquables procédés constructifs mais encore des normes d'organisation qui ont eu une influence importante dans la formation de la future cité. Après une interruption assez obscure apparaissent les créations romanes et gothiques s'exprimant par des édifices civils et religieux, véritables monuments dans le sens exact du mot. L'enceinte fortifiée, le château féodal, la basilique qui deviendra la cathédrale, de nombreuses églises et chapelles seront édifiées tandis qu'un siècle plus tard la Renaissance viendra ajouter aux façades des sculptures et la grâce de son ornementation. Le XVII^e et le XVIII^e siècle appliqueront

ensuite leurs caractéristiques si discernables, à la réalisation de somptueuses demeures, et l'essor architectural dont jouira Nantes au XVIII^e siècle sera dû, en grande partie, au développement de son commerce et à l'activité de son port ; car, il est manifeste que les arts dans leurs multiples manifestations (architecture, sculpture, peinture, décor) sont d'autant plus prodigués et brillants que la prospérité commerciale, industrielle, agricole ou maritime d'une ville et d'une région ne cesse de s'accroître. Nous atteignons là un point culminant, toutefois le XIX^e siècle poursuit le grand effort d'urbanisme qui vient d'être amorcé et la ville prend un aspect tout nouveau.

Quant au XX^e siècle, la guerre et les destructions qu'elle a occasionnées sont cause d'une recherche basée sur des préoccupations et des directives inconnues jusqu'alors. Faciliter une circulation devenue de jour en jour plus intense, utilisation de découvertes techniques permettant d'audacieuses réalisations constructives, intensification de l'éclairage, recherche du confort, application des lois d'hygiène et de salubrité, etc., tels sont les vastes problèmes dont les dirigeants d'une ville ont à se préoccuper. Un plan d'aménagement complet du grand Nantes est la dernière œuvre qui a vu le jour et la rapidité des progrès y amène constamment des transformations profondes. Nous verrons à la fin de cette étude les grandes lignes, l'ampleur et les nouveautés de ce grandiose projet qui fera de Nantes la plus vaste et la plus belle cité de l'Ouest.

* * *

Il ne faudrait pas croire qu'une étude monumentale doive exclusivement se limiter aux édifices importants, en effet, il est indispensable pour avoir une idée aussi complète que possible de l'ensemble d'une ville, de lier ces édifices à leur situation topographique, aux rues et avenues qui les entourent ou y conduisent, en un mot au cadre général que forme la cité. Au Moyen-Age, ruelles, venelles, rues, places sont à examiner attentivement. Du cœur de la ville partent généralement ces artères de circulation ; de leur dispersion ou au contraire de leur groupement, de leur orientation, de leur tracé, va dépendre l'aspect de la cité. Il

n'est pas jusqu'aux voies de la banlieue, petits chemins d'accès, ou grandes routes de communication qui ne contribuent à la formation et surtout à l'extension du noyau initial.

Ce qui nous intéresse n'est donc pas l'histoire proprement dite de tel ou tel monument (de nombreux ouvrages archéologiques et historiques ont été réalisés sur ce sujet) mais les étapes successives de son développement liées aux ensembles de voiries et d'aménagements à caractère esthétique.

PREMIÈRE PÉRIODE

I. — Situation primitive.

A l'origine un petit *oppidum* gallo-romain, bien pauvre retranchement, fut établi au confluent d'un fleuve et d'une rivière (Loire et Erdre)¹. Cette position a été bien choisie non seulement à cause de l'emplacement rationnel toujours recherché de la rencontre de deux voies d'eau, mais encore parce qu'elle se trouvait à la limite atteinte par la remontée des marées, apport vivifiant de l'océan au grand fleuve, permettant avec facilité la remontée des bateaux depuis l'estuaire jusqu'aux abords du camp. La consultation de la topographie de la région nous révèle que cette situation a été également déterminée et renforcée par le fait que, là se trouvait le plus important passage du fleuve, le seul presque possible entre le nord et le sud et cela à cause des nombreuses îles parsemant le lit et assurant ainsi une communication plus aisée entre les deux rives. Au-delà, le fleuve élargi et devenant estuaire ne pouvait être franchi qu'en barque, aucun pont n'était réalisable.

Les Romains avaient pourtant espéré obtenir un premier passage de la Loire et fondé un port assez important à *Ratiatum* ou *Rezé* mais l'ensablement par les alluvions et bien d'autres raisons firent vite abandonner cet emplacement. Tout concorde donc à confirmer l'excellent choix fait par les peuplades du début, les Romains s'y rallièrent avec raison et nous verrons, que plus tard, la cité ne devra la plus grande partie de son développement qu'aux diverses qualités résultant du premier geste d'installation.

1. Bien avant les Romains, les Gaulois avaient dû établir leurs huttes à cet endroit.

II. — L'enceinte gallo-romaine.

Chaque période a eu ses préoccupations majeures, si la nôtre est celle d'une circulation qui s'intensifie d'année en année, si celle du XVIII^e siècle était l'édification de somptueuses demeures où la recherche artistique était l'essentiel, celle des hautes époques depuis la préhistoire jusqu'à la fin du Moyen-Age consistait, avant tout, dans la défense. Ce sont d'abord des retranchements rudimentaires levés de terre ou de pierre, ensuite de hauts talus entourés de fossés pour aboutir aux murs en gros blocs de pierre irréguliers.

Avec les Gallo-Romains nous arrivons à de véritables enceintes fortifiées fort bien construites en appareil régulier, murs munis de distance en distance de petites tours demi-cylindriques. Nantes a été ainsi entourée d'une muraille dont il nous reste quelques précieux témoins. A différents endroits, des travaux faits au cours des XIX^e et XX^e siècles ont permis de retrouver dans le sol les bases de cette muraille, si bien qu'on a pu reconstituer exactement son tracé; il nous fournit le plan de la cité primitive dont nous allons définir le périmètre.

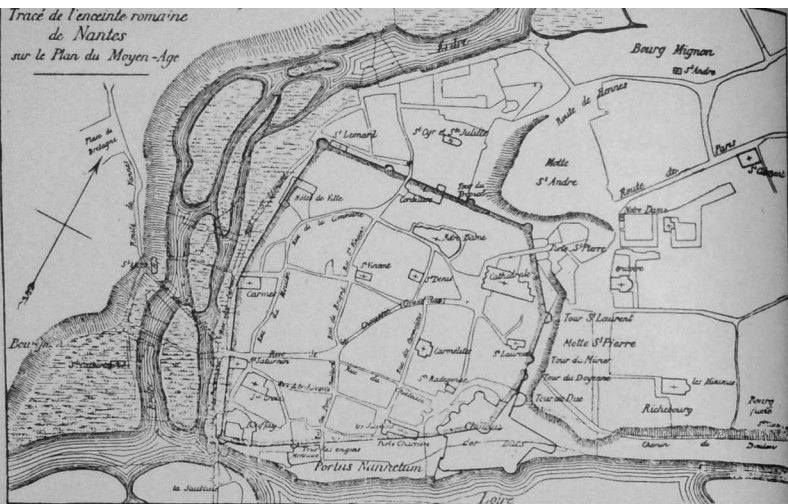
D'une longueur d'environ mille six cent soixante-cinq mètres, il présente la forme d'un trapèze à quatre faces à peu près rectilignes, englobant dix-huit hectares. En se basant sur le plan moderne de la ville il correspond à peu près à l'itinéraire suivant :

Face sud. — Du Bouffay au château parallèlement au cours Franklin-Roosevelt (ancien lit d'un bras de la Loire).

Face est. — Après avoir traversé la cour du château la muraille prend la direction nord, suit le côté gauche du cours Saint-Pierre, passe sous le chevet de la cathédrale, à côté de la porte Saint-Pierre, traverse la rue du Roi-Albert.

Face nord. — La direction devient nord-sud, elle longe le jardin de l'Hôtel de ville, la rue Saint-Léonard, la rue des Carmes, la place Sainte-Croix et atteint le Bouffay.

Le plan représenté figure 2 montre dans ses détails le tracé que nous venons sommairement d'indiquer, il situe la muraille sur le plan du centre de Nantes au Moyen-Age.



2. Tracé de l'enceinte gallo-romaine.

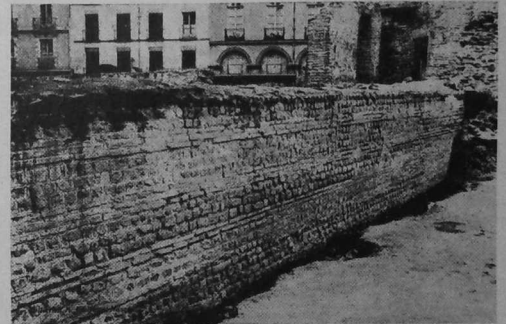
Sur de nombreux points le mur a été découvert; ainsi en 1910 on en trouva un tronçon place du Bouffay et également rue de l'Ecluse en face le n° 6, en 1911 un autre jalon a été rencontré rue Dubois près de l'hostellerie des Jacobins, en 1947 d'importants fragments ont été mis au jour dans les démolitions à l'arrière de la rue des Carmes, en 1955 un beau fragment a pu être examiné au fond d'une cour rue Bossuet, il fait partie de la muraille parallèle à la rue Saint-Léonard.

Quelques intéressants vestiges heureusement conservés :

- 1° dans l'enclos du couvent du Refuge près de la préfecture;
- 2° dans le petit jardin qui entoure la porte Saint-Pierre (fig. 3);
- 3° sur le cours Saint-Pierre une demi-tour très caractérisée;
- 4° dans un caveau situé dans la cour du château des ducs tout auprès de la conciergerie¹.

1. Ce fragment est en parfait état de conservation, étant abrité par une voûte, malheureusement l'entrée du caveau a été bouchée par les Allemands lors de l'occupation du château, elle mériterait d'être rétablie.

Partout nous rencontrons le même appareil type introduit en Gaule par les Romains, il consiste généralement dans trois rangs de moellons carrés surmontés d'une ou de plusieurs lignes de briques plates. Le mur à certains endroits a quatre mètres trente de large, parfois il a seulement deux mètres trente. Des tours généralement demi-circulaires flanquaient ce mur de dis-



3. Mur d'enceinte. Photo Chapeau.

tance en distance. Les voies romaines aux alentours de Nantes nous indiquent logiquement l'emplacement des portes d'entrée, dont la plus importante était certainement la porte Saint-Pierre¹ donnant accès vers l'Anjou.

III. — Les monuments romains.

Que contenait l'enceinte romaine ? Il est difficile, faute de découvertes importantes, de mentionner et situer les édifices

1. Pour la compréhension de la topographie de Nantes et pour faciliter la lecture des plans nous employons les dénominations modernes, il est évident qu'à l'époque gallo-romaine et au Moyen-Age, les portes, les tours, les rues avaient des noms tout autres.

qui devaient probablement y être enfermés, un *castrum*, un petit temple sont possibles, en tout cas il n'a jamais été trouvé de débris d'un théâtre, d'un amphithéâtre ou d'un monument important.

En 1957 au cours de terrassements entrepris à l'angle de la rue de Strasbourg et de la rue Garde-Dieu, on a rencontré de gros blocs de pierre avec des fragments de motifs sculptés malheureusement très mutilés; ils semblent provenir d'un important édifice qui était construit à cet emplacement.

Enfin en de nombreux endroits on a trouvé des pierres avec inscriptions, des dalles, des fragments de corniche sculptés, des bornes milliaires, des tuiles à rebord, etc.

En 1851 le sol de l'ancienne cour du Bouffay a livré cinq fragments de sculptures, bas-reliefs dont un de deux mètres quatre-vingt-dix de long, est le seul témoin d'un édifice important. Il consiste en un fragment de bas-relief en pierre blanche représentant le combat de deux personnages dont un paraît être une femme.

Dans les rues de Strasbourg, du Moulin, Fénelon, et de Briord, emplacement d'un îlot très habité à l'époque gallo-romaine, on a découvert des pierres sculptées.

Une certaine quantité d'objets : monnaies, armes, statuettes, tuiles, dalles avec inscriptions ont été recueillis aux alentours de Sainte-Croix dans les sous-sols de la cathédrale, et dans le lit de l'Erdre¹.

Parmi les plus intéressantes pierres à inscriptions ce sont celles trouvées près de la porte Saint-Pierre en 1580 et 1805; elles ont été placées sur les murs de la galerie du rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville. L'une (fig. 4) a donné lieu à diverses interprétations, en voici sa traduction définitive : « *Aux dieux Empereurs, au dieu Vulcain, M. Gemelius Secundus et C. Sedatus Florus, syndics des habitants du port, bâtirent ce tribunal et ses dépendances avec le produit d'une souscription publique* ». La dédicace de l'autre pierre est aussi adressée au dieu Vulcain « *pour le salut du port et des mariners de la Loire* » (fig. 5).

Enfin signalons qu'en 1858 un hypocauste fut découvert par

1. En 1827 lors de l'établissement du canal de Nantes à Brest.



4. Inscription.

l'architecte Driollet qui exécutait des travaux à la base du clocher de Sainte-Croix. En 1911-1912, lors des démolitions de l'évêché on a dégagé les assises inférieures de la porte Saint-Pierre, la plus fréquentée sortie vers l'est. Elles consistent en de gros blocs de granit superposés et disposés de chaque côté laissant un passage de deux mètres quatre-vingts de large. Le sol était formé de stèles funéraires dont la face non ornée formait le dallage¹.

Aux alentours de Nantes, c'est-à-dire au dehors de l'enceinte existaient des villas et des édifices gallo-romains dont on a retrouvé les traces (à Saint-Similien, à Saint-Donatien, etc.).

Le versant de Saint-Similien semble avoir été particulièrement choisi à cause de son altitude dominant la cité. Les ruines d'une villa ont été mises au jour près de la place Viarme, hauteur dominante également.

Vers le port se groupaient des chantiers et des magasins, les inscriptions trouvées font mention des mariners de la Loire.

Sur les côtés de la route, qui de la porte Saint-Pierre se dirigeait vers Saint-Donatien, il y avait un cimetière où on a découvert les stèles funéraires avec les noms des défunts.

Plus loin, Doulon Mauves, Petit-Mars ont livré des ruines gallo-romaines témoins de l'extension autour de Nantes de l'empreinte romaine.

1. Sauf ce dallage les côtés du passage ont été conservés sous la voûte ajoutée au xv^e siècle. Dans les assises des parois se trouvaient des inscriptions aujourd'hui effacées.

BIBLIOGRAPHIE

- VANDIER. — Des antiquités romaines et les monuments de Nantes. *Bulletin archéologique, Association bretonne*, 1952.
- BIZEUL. — *Des Namnètes aux époques celtiques et romaines*. 2^e partie, époque romaine, Nantes, 1860.
- LEGENDRE (A.). — *Nantes à l'époque gallo-romaine d'après les découvertes faites à la porte Saint-Pierre*, Nantes, 1891 (avec un album).
- MAÎTRE (Léon). — *Nantes avant les Normands* (les villes disparues de la Loire-Inférieure), VIII^e livraison, Nantes, 1893.
- LAIGUE (Louis de). — Nantes à l'époque gallo-romaine. *Annales de Bretagne*, 1918.
- DORTEL (A.). — L'enceinte gallo-romaine de Nantes. *Bulletin Société archéologique de Nantes*, 1910.
- MOLLAT (E.). — L'enceinte gallo-romaine de Nantes. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1932-1933.
- GIRAUD-MANGIN (Marcel). — *Histoire de Nantes*, fasc. 1, Nantes (S. d.).



5. Dédicace au dieu Vulcain.

DEUXIÈME PÉRIODE

LE MOYEN-AGE ET LA RENAISSANCE

I. — L'ENCEINTE. LA VILLE ET LES MAISONS

I. — *L'enceinte — l'aspect général de la ville.*

La période obscure qui sépare la chute de l'Empire romain de l'avènement des Capétiens n'a pas laissé de réalisations comparables à celles de la Gaule romaine. Il faut arriver à l'an 990 pour que Conan I^{er} fasse construire à l'angle sud-ouest de l'enceinte une sorte de quadrilatère fortifié de quatre tours, destiné à servir de résidence aux comtes de Nantes. Ce fut le *Bouffay* dont nous suivrons plus loin le développement et les vicissitudes.

A l'opposé du Bouffay, c'est-à-dire à l'angle sud-est se trouvait peut-être le *Castellum* créé par les Romains; il est difficile pour ces hautes époques d'en préciser l'emplacement, une confusion assez grande règne sur la situation du manoir épiscopal et sur celle de Castellum.

II. — *L'enceinte du Moyen-Age.*

Au XI^e siècle le mur gallo-romain existait toujours, néanmoins à certains endroits il fut arasé jusqu'à une hauteur déterminée et surmonté d'une nouvelle maçonnerie en appareil moins soignée car aux emplacements où on la rencontre elle paraît faite de blocs irréguliers.



C'est vers la fin de ce siècle que furent également creusées, au pied des murailles, de profondes douves et que les portes de la cité furent précédées de ponts en charpenterie avec panneaux mobiles se relevant et les couloirs d'accès munis de herses en fer.

Le nombre de tours fut augmenté par de nouvelles constructions élevées dans les intervalles des anciennes; leurs parties hautes furent garnies de *hourds*, avancées en bois surplombant l'extrados, permettant ainsi le jet de projectiles sur les assaillants.

Au XII^e siècle, l'enceinte mi-partie gallo-romaine, mi-partie gothique conserve son tracé primitif (elle le conservera même, en grande partie jusqu'au XVIII^e siècle).

Au XIII^e siècle une modification va être apportée. Sous le duc *Pierre de Dreux* dit le *Mauclerc*, la ville s'agrandit par un changement important dans le tracé de l'enceinte fortifiée. Conservant du côté les anciennes limites protégées par les marais stagnants de l'Erdre et de la Loire. A l'ouest, le duc enferma dans une nouvelle muraille tout le faubourg *Saint-Nicolas* dit *Bourgmoin* récemment construit, tandis qu'au nord elle englobait les bords de l'Erdre à l'emplacement actuel du quartier de la préfecture.

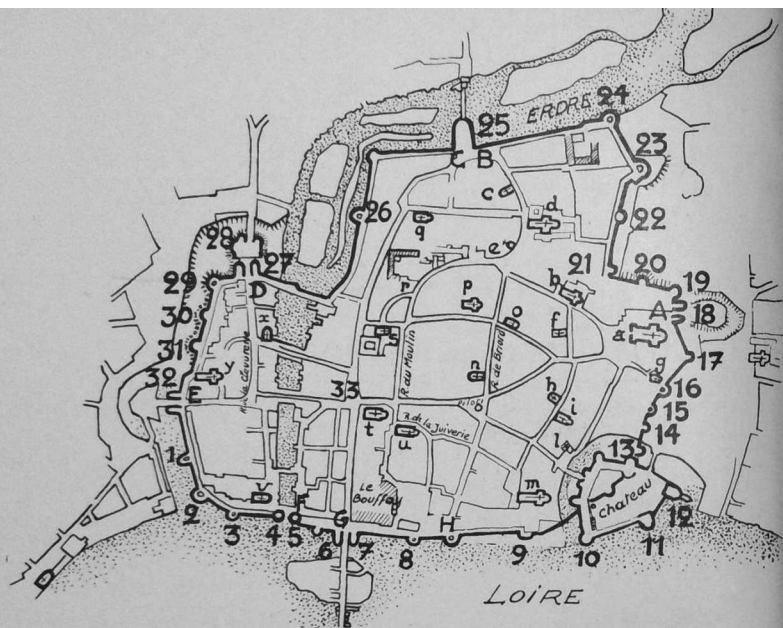
Il nous paraît indispensable de décrire cette enceinte car elle est étroitement liée à l'histoire monumentale de Nantes (fig. 7. Plan).

Commençons par le nouveau front, agrandissement de l'enceinte vers l'ouest, qui ne fait, du reste, qu'absorber une extension urbaine déjà réalisée.

Deux principales difficultés allaient se présenter; l'enjambement par la muraille de la rivière l'Erdre et le creusement d'un fossé dans le roc (aujourd'hui emplacement de la rue de l'Arche-Sèche)¹. Si l'on part de la *porte Saint-Nicolas* (E du plan, fig. 7) nouvelle issue vers l'ouest² flanquée de deux petites tours et que l'on se dirige vers le sud, on rencontrait d'abord la *Tour Guichard* (n° 1 du plan, fig. 7), ensuite la *Tour Connétable* (n° 2,

1. Le but poursuivi par Guy de Thouars était peut-être de détourner l'Erdre dans le fossé, projet qui ne put être réalisé et l'Erdre continua son cours normal dans l'intérieur de Nantes.

2. A peu près à l'emplacement actuel de la rue du commandant Boulay.



7. Plan de l'enceinte du Moyen-Age.

fig. 7) qui formait l'angle, car à partir de cet endroit le mur se dirigeait vers l'est parallèlement au fleuve. La *Tour Sainte-Catherine* (n° 3) voisinait la *Tour du Rateau* (n° 4 et 5) entrée de l'Erdre défendue par une herse mobile. La *Tour Prévôté* (n° 6) et la *Tour Saint-Jacques* (n° 7) formaient l'importante *Porte des Ponts*, seule voie reliant par de nombreux ponts la cité à la rive sud de la Loire.

L'enceinte pour atteindre le château était construite à une vingtaine de mètres en avant de la muraille gallo-romaine, elle était défendue par la *Tour de la Monnaie* (n° 8) et la *Tour des Jacobins* (n° 9); deux portes s'y ouvraient : la *Porte de Drouin Lillard* et celle du *Port Maillard* (H du plan) au devant de laquelle s'étendait la cale du vieux port fluvial.

Le château qui formait l'angle sud-est de l'enceinte comportait sur la face extérieure tournée vers la Loire, trois tours

(qui existent encore) : la *Tour du Port* (n° 10), la *Tour de la Loire* (n° 11) et la *Tour du fer à cheval* (n° 12).

En réalité il s'agit là d'une fortification de la fin du xv^e siècle faisant partie intégrante du château féodal; l'enceinte proprement dite, celle du XIII^e siècle, traversait la cour suivant le tracé gallo-romain et réapparaissait au nord avec la muraille réunissant le château à la porte Saint-Pierre.

Certaines tours que nous signalons comme la *Tour au Duc* (n° 13) ou la *Tour Chauvin* (n° 22) sont bien postérieures mais nous les incorporons à notre description afin que le périmètre de l'enceinte soit signalé une fois pour toutes.

Viennent ensuite, la *Tour Doyenné* (n° 14), la *Tour Saint-Laurent* (n° 15) dont la base est visible le long du cours Saint-Pierre, la *Tour du Murier* (n° 16) également conservée avec sa douve. On atteint enfin la *Porte Saint-Pierre* (n° 18) avec la tour de l'évêché et le bastion saillant qui la précède¹. Toute cette partie de l'enceinte du Moyen Age s'appuyait sur la base du mur gallo-romain comme en témoigne la *Tour Saint-Laurent* (n° 15).

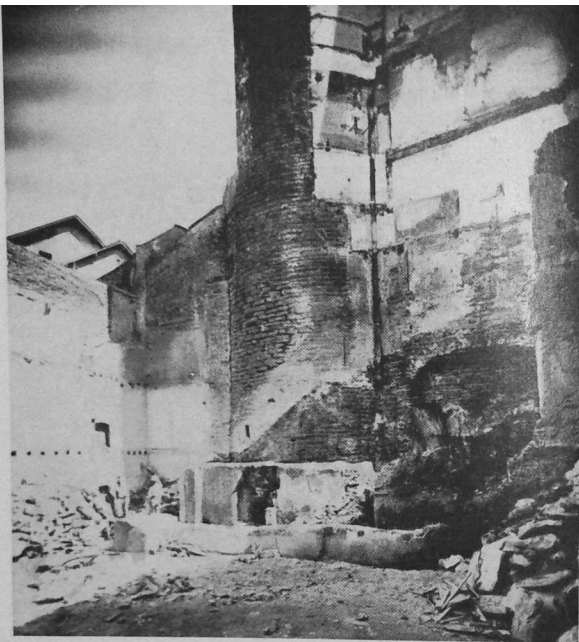
Après la porte Saint-Pierre, toujours en empruntant le tracé primitif nous avons à l'angle la *Tour Guy de Thouars* (n° 19) et plus loin la *Tour du Trépied* (n° 21)² qui marque un changement de direction et l'abandon du vieux mur gallo-romain; désormais la nouvelle muraille englobe les terrains prévus pour l'extension au nord de la ville. Il y avait la *Tour Chauvin* (n° 22), la *Tour du Papegault* (n° 23) et la *Grosse Tour* (n° 24) qui marquait la jonction avec l'Erdre.

A partir de là, l'enceinte était parallèle à la rivière, on y voyait la *Tour du Moulin Harnois* (n° 25) qui au Moyen-Age d'une chaussée établissait également une sortie vers le Nord.

Sur la face ouest se trouvait la *Tour l'Arbalètrie* (n° 6). Plus loin la muraille s'infléchit et traverse l'Erdre; la suite de l'enceinte ne fut édifiée qu'au début du XIV^e siècle, elle comprenait le *Châtelet du Sauvetoit* (n° 28) sur la hauteur et véritable for-

1. Ce bastion a été construit au début du xv^e siècle, on remarquera également (n° 17 du plan) l'avancée spéciale du mur, transformation pour permettre la construction de l'abside de la cathédrale; elle a été remaniée en 1657.

2. Elle doit son nom aux trois courtines qui s'y croisaient.



8. Une des tours de la porte Sauvetout.

teresse accompagnée de deux tours (n° 27) (dont une est conservée, fig. 8). Un pont-levis permettait d'accéder sur le terrain actuel de la place Bretagne.

Le front ouest commençait à la *Tour Grimault* (n° 29)¹. Les destructions causées par la guerre dans le quartier Feltre et Saint-Nicolas ont mis au jour la muraille et la *Tour Saint-Nicolas* (n° 31), la *Tour Corbin* (n° 30) se trouvait entre celle-ci

1. La base de la tour Grimault de vaste diamètre et en ruines pouvait se voir au nord du marché de Feltre, elle ne peut pas être une des tours du châtelet Sauvetout car sur tous les plans de l'époque et sur tous ceux du xvii^e siècle, le châtelet comporte deux tourelles très voisines de même diamètre. Donc il n'est pas possible de confondre et d'accoupler la tour Grimault avec la tourelle élancée et de plus petit rayon dont nous donnons une reproduction (fig. 8) et qui est bien une partie du châtelet.

et la *Tour Grimault*. La *porte Saint-Nicolas* (n° 32) marque la fin du périple.

Au xiv^e siècle nous venons de signaler la terminaison de l'enceinte sur le front ouest avec la porte Saint-Nicolas mais la préoccupation des défenseurs fut attirée vers un point plus éloigné, vers l'extrémité du pont qui aboutissait sur la rive gauche de la Loire, seul passage reliant tous les pays du sud-ouest (Vendée, Poitou, Charente) à la ville de Nantes¹.

En 1365, un mandement du duc Jean IV ordonna de « bastir la grosse tour et forteresse de Piremil » ; c'était un quadrilatère irrégulier avec logis, trois tours et trois courtines.

Le démantèlement de cette forteresse eut lieu au xvii^e siècle ; toutefois la tour principale a subsisté jusqu'au xviii^e siècle et ses ruines ont persisté jusqu'en 1839 (fig. 9).

Au xv^e siècle, sous François II, l'enceinte fut renforcée, la porte Saint-Pierre agrandie et augmentée d'ouvrages avancés, enfin un nouveau château fut édifié dans le voisinage immédiat du Castel de la Tour-Neuve.

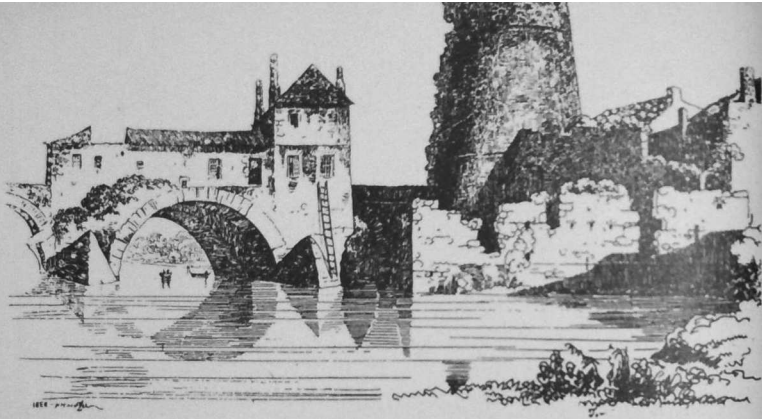
III. — L'enceinte du XVI^e siècle.

Le xvi^e siècle voit l'achèvement de la muraille qui englobait les quartiers compris entre le port Communeau et la place du Bon Pasteur. Sur la fin de ce siècle, le duc de Mercœur devenu gouverneur de Bretagne se préoccupe de rendre Nantes imprenable en construisant de nombreux bastions ; ceux-ci constituant par excellence le type défensif adopté par le duc.

Ces sortes d'éperons saillants étaient munis de glacis et de larges terrasses sur lesquelles étaient disposés les canons.

Le plateau du Marchix fut alors doté d'une enceinte étoilée suivant le système Vauban (fig. 10). Cette nouvelle muraille fortifiée atteignait ainsi un développement de près de mille six cents mètres dont la pointe nord se situait à l'emplacement

1. La situation n'a guère été modifiée et en 1958 un seul pont, celui de Pirmil, moderne et très large il est vrai, assure seul la communication entre les deux rives sur ce bras important du fleuve.



9. La tour de Pirmil.

actuel de la place Viarme¹. Sur le plan du Marchix (fig. 10) on remarquera l'importance donnée aux bastions et le développement des constructions, habitations et dépendances réalisées dans ce nouveau quartier fortifié.

A la même époque, la barbacane de la porte Saint-Pierre fut remplacée par un énorme bastion polygonal qui s'étendait jusque sous l'emplacement de la colonne Louis XVI. On a conservé une partie des fondations d'une des tours comme témoin de cet ouvrage défensif (fig. 11).

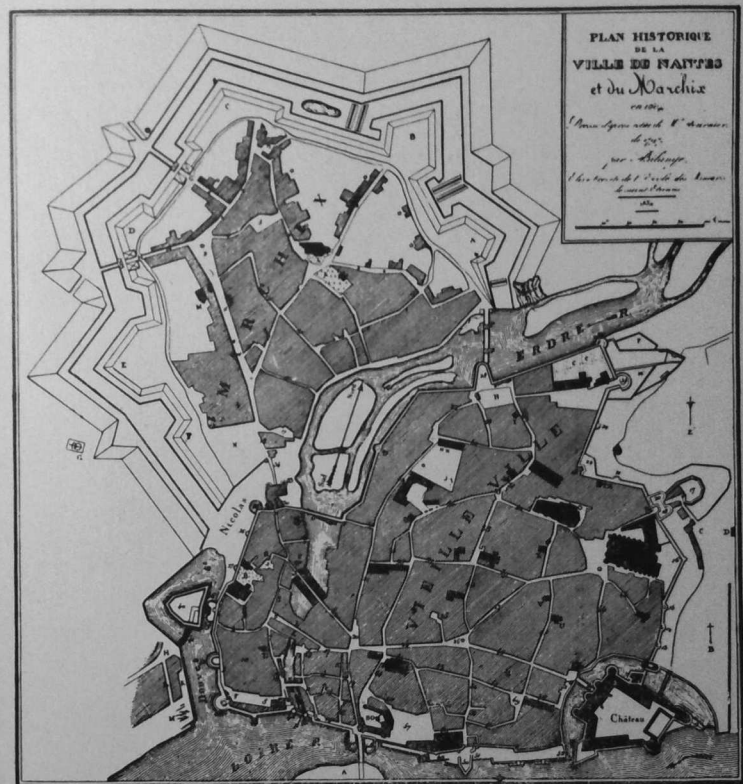
La tour du Papegault fut également renforcée du bastion Saint-André.

La porte Saint-Nicolas, la porte du Port Communeau furent casematées, leurs toitures pointues furent rasées afin de créer des terrasses crénelées seules pratiques pour le maniement de l'artillerie.

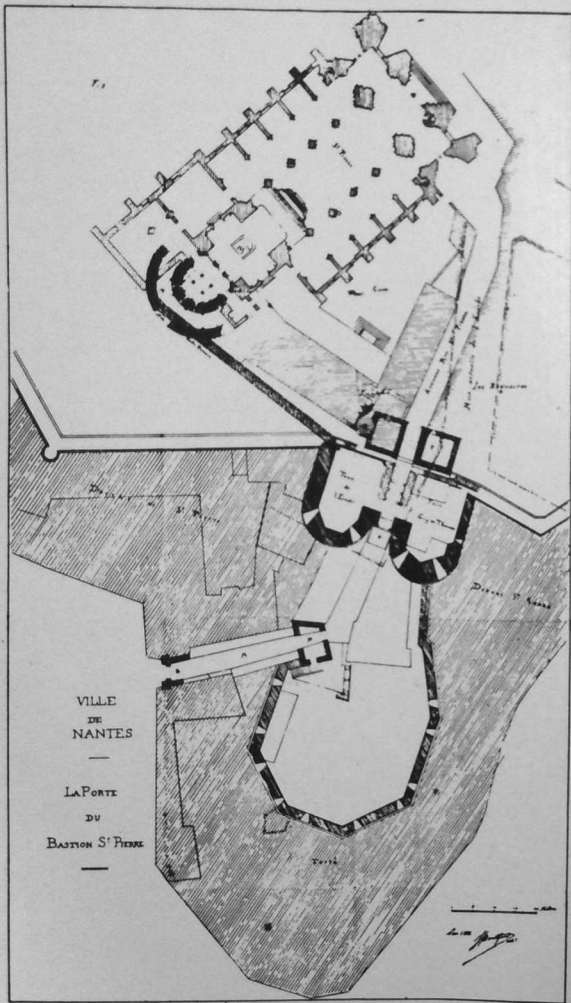
Le château, lui aussi, se complique de bastions. Entre la tour au Duc et la courtine nord se dresse le cavalier ou demi-bastion de Saint-Pierre², que l'on peut voir sur cette face du château (fig. 12). Un second bastion allait de la tour du Fer à Cheval

1. Sur le grand plan de Caenault du XVIII^e siècle, on distingue encore nettement le tracé étroit des bastions du Marchix.

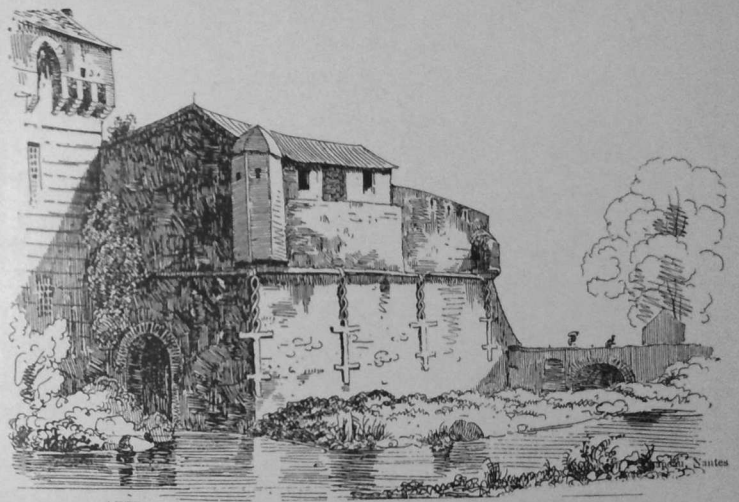
2. La partie supérieure des bastions Saint-Pierre a été supprimée en 1904.



10. Plan de la ville et du Marchix.



11. La porte Saint-Pierre et son bastion.



12. Le château. Le bastion Mercœur.

jusqu'à la tour de la Loire, c'était une vaste terrasse de quarante mètres de long sur cinq mètres de large¹, enfin un troisième bastion enveloppait complètement la tour du Port, à l'angle sud-ouest du château².

Des doubles croix de Lorraine sculptées dans le granit timbraient les murs de ces bastions, on peut encore les voir ornant les escarpes au nord et à l'est.

On doit également à Mercœur la construction de la Caponnière ou musoir de forme triangulaire en saillie dans la douve au pied de la tour du Fer à Cheval et les nombreuses ouvertures rectangulaires percées dans les courtines et remparts du château.

1. Transformée au siècle suivant en jardin, cette terrasse fut démolie en 1784.

2. Ce bastion démoli en 1854 laisse à nouveau apparaître la tour du Port (sensiblement restaurée dans sa partie supérieure).

IV. — Aspect de la ville.

Il est difficile de se faire une idée exacte de la vieille ville close dans ses remparts dont une grande partie du terrain était occupée, d'une part, par les deux édifices du Bouffay et du château de la Tour Neuve, d'autre part par les nombreux couvents et chapelles que l'autorité ecclésiastique a élevés soit autour de la basilique soit autour du château, avec, pour certains, les cimetières attenants.

Un dédale de petites rues sinueuses bordées de maisons à colombage paraissent n'obéir à aucune autorité directrice. Il n'existe, évidemment, aucun plan de la ville au Moyen-Age mais comme le mur d'enceinte a été conservé jusqu'au XVIII^e siècle, les plans de cette époque, et ils sont nombreux¹, donnent pour la partie centrale le tracé des rues et la forme des îlots qui n'ont subi que peu de modifications pendant trois siècles. On y découvre l'ensemble des petites ruelles qui formaient le cœur de la cité. Ces voies étroites et généralement courbes reliaient les points essentiels de la vie quotidienne : marchés, églises, et donnaient accès aux points les plus vulnérables de la défense².

Les quelques places qu'on y remarque sont toutes petites, le principal carrefour, la *place du Change* (fig. 7-33) véritable nœud routier à la rencontre des grandes voies perpendiculaires a une superficie très restreinte; nous sommes loin du forum romain et des grandes places à arcades des bastides méridionales.

Nous signalons (fig. 7) que dès les anciennes périodes, cinq grandes portes d'accès s'affirment dans une orientation correspondant à peu près aux quatre points cardinaux : La porte Saint-Pierre à l'est (A, fig. 7), les portes du moulin Harnois et du Sauvetout au nord (25, 27, fig. 7), la porte Saint-Nicolas à l'ouest (E, fig. 7), et la porte des Ponts, au sud (G, fig. 7).

Devant la place de la Cathédrale (A du plan, fig. 7), le tracé

1. Le plus intéressant, parce que le plus exact, paraît être le plan de Cacault, daté de 1756, on y retrouve, au centre, le lacs des vieilles rues du Moyen-Age.

2. Défense facilitée par la Loire au sud, par l'Erdre au nord, les points vulnérables étant l'est et l'ouest.

des rues forme un éventail à trois directions. Une de ces rues, au centre, se dirige vers l'ouest, atteint la place du Pilon, passe l'Erdre et ressort en E par la porte Saint-Nicolas. Ce tracé a été de tout temps le plus usuel et le plus pratique pour traverser la ville dans le sens est-ouest ou inversement, il est conservé de nos jours avec les rues de Verdun, de la Marne, de la Barillerie, d'Orléans et débouche à la place Royale, emplacement de l'ancienne avancée de la porte Saint-Nicolas. La grande voie nord-sud allait de C en G (fig. 7) c'est-à-dire partait du moulin Harnois pour aboutir sans interruption au Bouffay. Cette voie existe toujours, elle est jalonnée par les rues du port Communeau, Saint-Léonard, des Carmes, et de la Paix.

L'activité nantaise qui s'est manifestée pendant des siècles sur ces deux axes n'a été amoindrie que par deux percées rectilignes modernes : la rue de Strasbourg allant du port Communeau au quai du port Maillard et les rues de Châteaudun (rue du Maréchal-Leclerc) et Thiers allant de la cathédrale au pont de l'Hôtel de ville sur l'Erdre¹, mais l'activité commerciale de ces deux percées est néanmoins moindre que celle qui subsiste encore dans les vieilles voies que nous avons signalées².

Suivant l'usage du Moyen-Age, usage que nous retrouvons dans beaucoup d'autres villes, les rues de certains quartiers étaient réservées à des commerces spécialisés groupés, ainsi il y avait la rue de la Boucherie, la rue de la Poissonnerie, la rue de la Mercerie, la rue de la Tremperie... Les Juifs, commerçants habiles, étaient réunis rue de la Juiverie. Si aux XVII^e et XVIII^e siècles de nombreux hôtels particuliers sont à signaler par leur caractère architectural, il ne semble pas que d'importants manoirs civils aient été construits dans l'intérieur de l'enceinte du Moyen-Age. Mais la documentation que nous possédons nous permet d'affirmer que certaines maisons à pans de bois présentaient sur la rue de remarquables façades avec motifs sculptés, maisons pittoresques, hélas souvent inconsidérément démolies pour faire place à de bien banales constructions. Les figures 13 et 14 donnent une idée de ce que pouvaient être les rues de

1. Rivière aujourd'hui comblée dans son parcours dans la ville.
2. La circulation automobile, par contre, y a trouvé des facilités.

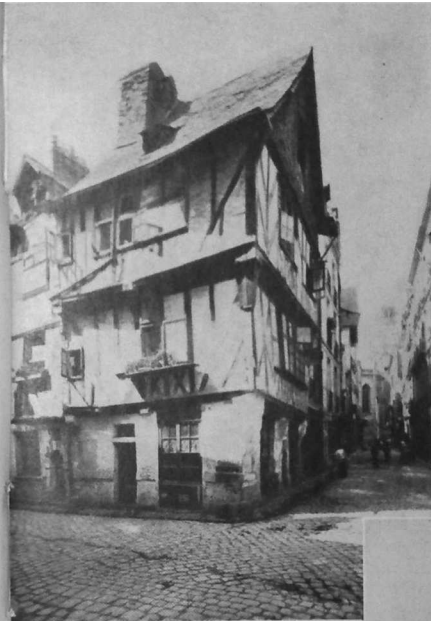


13. La Maison des Enfants nantais.

Nantes lorsque des maisons à colombage les bordaient de chaque côté¹.

La ville n'avait pas de fontaines mais de nombreux puits existaient sur les places et rues (place du Change, place du

¹. Que reste-t-il des maisons de bois du vieux Nantes ? Pas grand chose : la maison restaurée de la place du Change (fig. 15) et trois ou quatre maisons dispersées rue de l'Émeri, rue de la Baclerie, rue Bossuet (fig. 6) et rue de Verdun.



14. Vieille maison du xv^e siècle qui se trouvait à l'angle de la rue de la Juiverie et de la rue des Petites-Ecuries.

15. Maison place du Change.



Pilori, rue Saint-Léonard, rue des Carmes, etc.) et également les communautés et des maisons particulières possédaient des puits domestiques.

Dès la fin du xv^e siècle, il s'amorça aux sorties de Nantes le long des quatre grands chemins se dirigeant vers les portes de la cité, des faubourgs composés de quelques maisons.

Cette extension hors de l'enceinte se fit à l'est par le Richebourg, à l'ouest au-delà de Saint-Nicolas, au nord après le châtelet de la porte Sauvetout en direction de la Bretagne, au sud-ouest sur l'île de la Saulzaie. Au xvi^e siècle la cité est toujours à l'étroit enfermée dans sa muraille fortifiée, elle s'en échappe à certains endroits pour bâtir des faubourgs de plus en plus importants. A la porte Saint-Pierre va aboutir le faubourg Saint-Clément, faubourg de couvents et de jardins mais il sera toujours séparé de la ville par les larges et désertiques mottes Saint-André et Saint-Pierre.

Le quartier dit Bourg Neuf proche de la porte Sauvetout débordé jusqu'au Gué-Moreau et va devenir le faubourg du Marchix.

Toujours à l'extérieur de l'enceinte s'édifient des logis, propriété de gentilshommes, ce sont la Cour-Baron en Saint-Similien, la Cour-Catuit sur les Hauts Pavés, la maison noble des Ballues qui avait dans son lot la rue du Calvaire, le logis Bignon Létard¹. Le Plessis-Tison en Saint-Donatien, la Bouteillerie (rue d'Allonville).

Si l'on examine un plan, comme celui représenté figure 7, on constate qu'une grande partie du terrain compris dans l'enceinte était occupée par des établissements religieux, congrégations et couvents et qu'un nombre considérable de petites églises et chapelles étaient érigées dans la plupart des îlots.

Il y avait les Jacobins dont le couvent fut construit en 1240, (M du plan), les Cordeliers qui datent de 1250 (d du plan). A côté de l'église romane (qui devient au xv^e siècle la cathédrale Saint-Pierre) se trouve l'Eglise Notre-Dame (b) tandis qu'à

1. Dont la tourelle d'angle coiffée d'un petit dôme, rue du Chapeau-Rouge, a été détruite lors de la dernière guerre.

côté du Bouffay étaient situés, Sainte-Croix (u) et Saint-Saturnin (t). Plus au nord il y avait les Carmes (s), Sainte-Claire (p), Saint-Léonard (q), les Jésuites (n), Saint-Vincent (o), Saint-Denis (f) et les filles pénitentes (c). Près du château on pouvait voir Sainte-Radegonde (l), les Carmélites (i), Saint-Gildas (h) et Saint-Laurent (g) tandis qu'au-delà de l'Erdre s'élevaient Saint-Nicolas (y), Sainte-Catherine (v), Saint-Yves (y). Le faubourg du Marchix eut aussi ses églises : Saint-Emilien et Sainte-Elisabeth tandis que dans l'île de la Saulzaie l'église Notre-Dame de-Bon-Secours fut fondée en 1444.

Vers 1560 on commença à reconstruire, en pierre, les ponts de Nantes ; la circulation avec le sud devenant de plus en plus importante. N'oublions pas que du Moyen-Age au xvii^e siècle l'habitude fut de construire des maisons sur les piles des ponts, toutes les gravures anciennes en témoignent ; ces maisons étaient généralement occupées par des artisans et des meuniers dont les roues des moulins fonctionnaient au moyen de l'eau du fleuve retenue à certains endroits par des chaussées¹. Le commerce maritime qui s'avérait déjà important avait lieu quai du port Maillard et s'étendait par des cales, vers l'ouest, au pied des remparts et petit à petit il rejoint la place du Port-au-Vin (aujourd'hui place du Commerce). Des chantiers de construction de bateaux commençaient à s'installer vers la Fosse, modeste mais heureux prélude de nos grands ateliers actuels².

Faute de renseignements exacts il est difficile de situer les édifices utilitaires : maison commune, halles, hôpitaux, seul le Bouffay est nettement désigné comme siège de la justice et des prisons. La garnison sans nul doute était casernée au château.

Comme résumé nous voudrions donner une image en relief représentant l'aspect de la cité. Pour cela nous supposerons Nantes vue d'une hauteur environnante.

1. Ainsi le moulin de la Saulzaie, et sur l'Erdre le moulin Harnois.
2. La fosse était à l'origine la portion de rive comprise entre le port au vin et l'embouchure de la Chézine, en 1516 elle reçoit quelques aménagements sommaires, entre 1560 et 1587 de nombreux navires amenant le sel y abordent.

On devine les ruelles étroites et sinueuses mais quelques maisons commencent à déborder hors de l'enceinte. Il ne reste plus qu'à représenter la ligne des ponts avec ses curieuses maisons et enfin garnir le fleuve de quelques frères esquifs. Tel est le tableau plus ou moins agrandi, plus ou moins complet, plus ou moins exact, que vont reproduire jusqu'au XVIII^e siècle, toutes les gravures (et elles sont nombreuses) qui prétendent figurer la vue générale de la capitale du pays nantais.

BIBLIOGRAPHIE

ENCEINTE

MOLLAT (Ct). — L'enceinte de Nantes au XIII^e siècle. *Bull. Soc. arch. N.*, p. 1, 1939.

FURRET (Jules) et CAILLE (Dominique). — Les fortifications de Nantes aux diverses époques. *Ann. de la Soc. Acad.*, pp. 49 à 81, 1916-1917.

LEFORT (F.). — Les fortifications de Nantes sur la rive droite de l'Erdre. *Bull. Soc. arch. N.*, p. 4, 1946.

LEFORT (F.). — Essai de reconstitution de la tour du Bourreau. *Bull. Soc. arch. N.*, p. 16, 1946.

PIRMIL

BOUGOUIN (Ch.). — La forteresse de Pirmil. *Bull. Soc. Acad. N.*, 1866.

MARCHIX

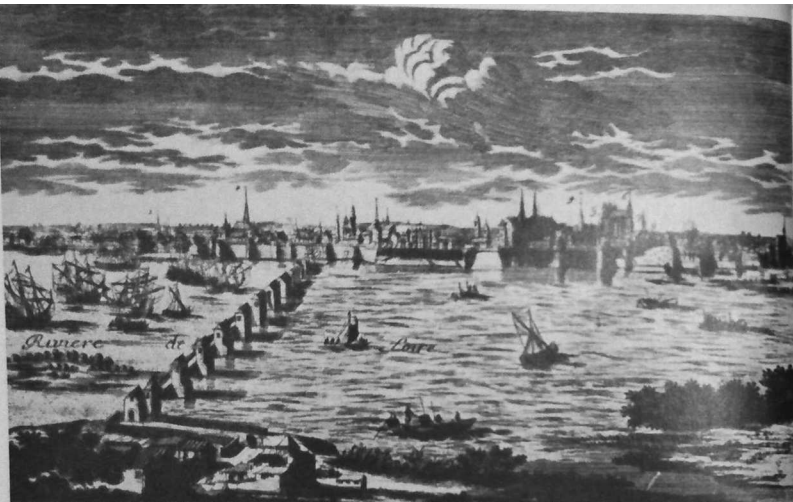
LEFORT (F.). — La ville neuve du Marchix et ses fortifications. *Bull. Soc. arch. N.*, p. 25.

PORTE SAINT-PIERRE

Fouilles de l'évêché et de la porte Saint-Pierre. *Bull. Soc. arch. N.*, 1913.

MAISONS DU XV^e SIECLE

GUEPIN. — *Histoire de Nantes*, pp. 157 à 160.



16. Vue générale de Nantes, par Aveline.

Tout d'abord sur toute la largeur se dessinera l'enceinte hérissée de ses tours et dont la face la plus spectaculaire sera celle qui, au sud, borde le fleuve.

De cette enceinte fortifiée émergera de hautes toitures, de petites tourelles aux toits aigus, elles marqueront les emplacements des plus importants édifices (fig. 16).

Au sud et aux deux angles (ouest et est), et se faisant pendant, on devine la masse du Bouffay, manoir vite délaissé pour le château de l'ouest qui deviendra le séjour préféré des ducs¹. Ces deux importants édifices architecturaux sont néanmoins dominés au second plan par le clocher de la cathédrale (fig. 16) et la haute et fine flèche de Notre-Dame (5), tandis qu'à gauche, après le pont, se dresse le clocher de Saint-Nicolas (2). Enfin de nombreux petits clochetons de chapelles qui pointent çà et là, dans l'intérieur des remparts, s'expliquent par le fait qu'à la suite de l'effondrement de l'empire romain, les évêques prirent la direction de la ville et multiplièrent les monuments religieux.

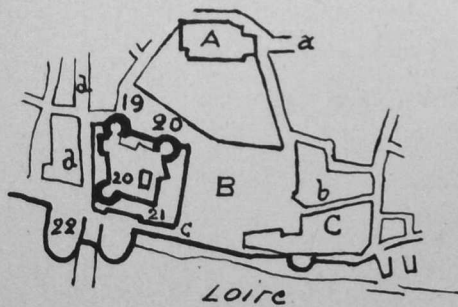
1. On remarquera à la hauteur du château, le bastion Mercœur qui enveloppe la tour du Port, ce qui date l'époque de la gravure.

II. — LES MONUMENTS

Cinq importants édifices constituaient l'art monumental de Nantes aux XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles; ce sont : *le Bouffay, le château ducal, la cathédrale, la porte Saint-Pierre et la Psallette*. De cet ensemble seul le Bouffay n'existe plus.

Le Bouffay.

Ce quadrilatère fortifié de quatre tours, fut construit en 990 par *Conan le Tort* à l'articulation sud-ouest de l'enceinte gallo-



17. Plan du Bouffay.

romaine au confluent de la Loire et de l'Erdre. Il fut le siège primitif de l'autorité et la résidence des comtes de Nantes.

Il n'existe pas de vieux plans du Bouffay¹; on peut toutefois

1. Le plan sommaire le plus exact paraît être celui représenté sur le plan de Cacault du XVIII^e siècle, nous reproduisons (fig. 17) celui du plan De Vigny.



18. Le Bouffay. Vue prise de la rue de Bon-Secours.
Lithographie de Ch. Motte.

le figurer ainsi : une place assez vaste servant de marché, quatre rues y débouchent : la Baclerie, la Poulaille, la petite rue de la Monnaie et la rue de la Tremperie. Sur le côté ouest de cette place se trouvait le château du Bouffay comportant des bâtiments entourant une cour centrale, il y avait là le siège ordinaire des tribunaux, les prisons. N'oublions pas que le Bouffay en tant que résidence des comtes et des ducs a perdu de son importance au cours du XIII^e siècle et que la préférence de ceux-ci se porte vers le nouveau château édifié à l'angle sud-est de l'enceinte. Après cet abandon les bâtiments restent affectés à l'administration de la justice.

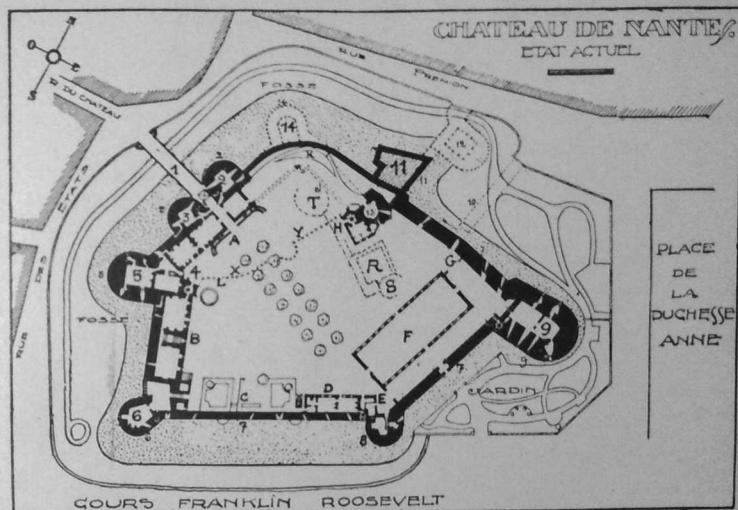
La partie sud de la place était formée par la muraille d'enceinte parallèle à la Loire et à l'intérieur du rempart, vers Port-Maillard, se trouvait l'hôtel des Monnaies construit au XIV^e siècle, et appuyées contre le mur de nombreuses échoppes de marchands s'expliquaient par le voisinage du marché.

Le côté nord était occupé par la maison des Engins (arsenal) construite en 1437 et affectée, au début, aux assemblées de la communauté. La tour de quarante-neuf mètres de haut qui figure sur toutes les gravures du XVIII^e et du XIX^e siècle est loin d'être une construction monumentale; formée de deux parties polygonales juxtaposées, elle portait l'horloge et sa partie supérieure saillante en balcon était surmontée d'un dôme soutenu par des cariatides (fig. 18).

Le Bouffay fut démoli en 1843 sauf la tour; à son tour, menacée de s'écrouler, elle fut détruite en 1848. Ainsi on n'a rien pu conserver de ce curieux ensemble surtout important au point de vue historique¹. La tour du Bouffay reste toutefois un des éléments pittoresques du vieux Nantes et sa silhouette donne un accent particulier à toutes les lithographies représentant ce quartier².

1. Il est entendu que toute la partie historique concernant les monuments n'est pas traitée ici, c'est le côté architectural seulement qui est étudié.

2. Sur la place du Bouffay aux périodes modernes se reporter à la page 260.



19. Plan du château.

Le château ducal.

Le château ducal tel qu'on peut le voir de nos jours est le résultat de l'apport architectural successif de quatre siècles. Partant d'une vieille et modeste tour d'origine il s'est progressivement agrandi au cours des XIII^e, XIV^e, et XVI^e siècles¹.

Le périmètre d'enceinte du château proprement dit s'est toujours développé suivant une forme circulaire ou polygonale en augmentant chaque fois le nombre des tours. C'est au XIII^e siècle que l'édifice commence à affirmer une structure de château car il n'est plus la seule tour d'origine mais un assemblage de salles rectangulaires avec remparts d'enveloppe munis de poternes et d'éléments défensifs.

Ce premier château présente deux caractéristiques actuel-

1. L'apport plutôt réduit des XVIII^e et XIX^e siècles consiste en bâtiments utilitaires, tel le harnachement, ou en construction parasitaire élevée, soit sur les tours, soit sur leurs façades (tour de la Loire, pavillon de la conciergerie).

lement faciles à constater puisqu'une salle mise au jour dans les fouilles a été conservée à titre de témoin¹.

a) Son système constructif est assez médiocre. Les murs sont faits de pierres frustes, irrégulières et superposées sans souci d'appareils, seuls les piédroits et jambages des ouvertures sont faits en pierres régulièrement taillées disposées par assises.

b) Il est construit en dehors du mur d'enceinte (R du plan, fig. 19, le mur d'enceinte de la ville étant représenté par la ligne ponctuée XV). Les marécages et les eaux qui l'entouraient sur ses faces sud et sud-est collaboraient probablement à son système défensif. Un couloir (H) traversait néanmoins la muraille de la cité (avec herse de protection) et aboutissait à une grosse tour ronde établie en dedans de l'enceinte (T du plan, fig. 19) et que l'on pourrait considérer comme un donjon.

De ce château dit de la Tour Neuve dont la découverte des fondations a permis de reconstituer le plan, on ne connaît aucun élément d'élévation pouvant donner une idée de ses façades, il n'en est pas de même du château édifié au XIV^e siècle dont on a heureusement conservé une tour en grande partie intacte².

Cette tour de plan polygonal (fig. 20) bien construite en appareil typique possède son couronnement de machicoulis dans sa partie dégagée au nord et à l'est.

Une tour identique de plan et probablement d'élévation se trouve à soixante mètres au sud-est et un pan de sa base polygonale vient curieusement obstruer la poterne du château du XIII^e siècle (voir fig. 20); une autre tour, toujours de même genre a été repérée à l'angle sud du bâtiment dit du Harnachement.

Ces tours polygonales dont il nous manque celles qui formaient l'enceinte du sud à l'ouest, étaient réunies par des remparts et enfermaient en quelque sorte dans leur périmètre le vieux château de la Tour Neuve.

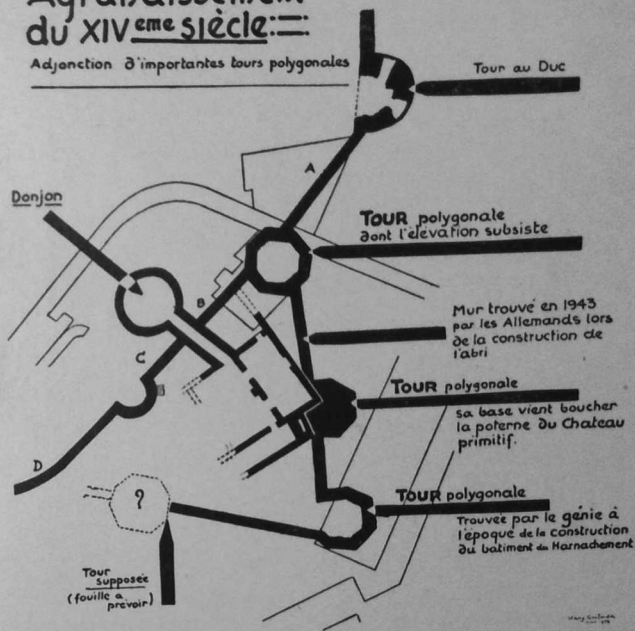
Cet ensemble élargi et mieux construit ne pouvait encore

1. Elle se trouve sur le côté gauche de la cour entre la conciergerie et le harnachement.

2. Son élévation vers le sud a été défigurée par l'adjonction d'un bâtiment sans caractère, de plus la partie supérieure a été modifiée à diverses époques et présente actuellement un ensemble irrégulier de toitures banales.

Agrandissement du XIV^e siècle

Adjonction d'importantes tours polygonales



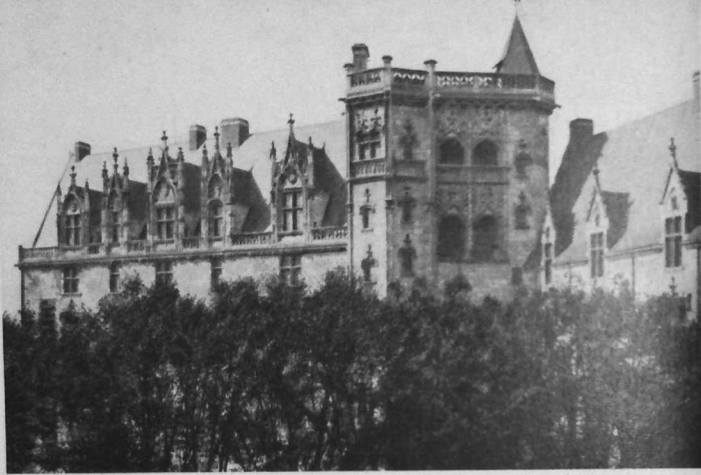
20. Agrandissement au XIV^e siècle.

satisfaire les ducs de Bretagne désireux de posséder un castel non seulement fort mais encore présentant un aspect agréable, avec des façades ornées de sculptures comme en témoignait le goût de l'époque.

François II conçut alors, à la fin du XV^e siècle, le vaste projet d'agrandissement qui correspond à l'enceinte actuelle mais il voulut également doter ces nouvelles constructions de logis somptueux.

Sous la direction d'habiles et renommés architectes¹, fut ouvert le chantier d'où sortit un nouveau château aux belles façades. *Le Grand Gouvernement*, *le Grand Logis* seront réunis

1. Architectes déjà employés pour la construction de la nouvelle cathédrale.



21. Les lucarnes.

par le magnifique ensemble décoratif de la *Tour de la Couronne d'Or*.

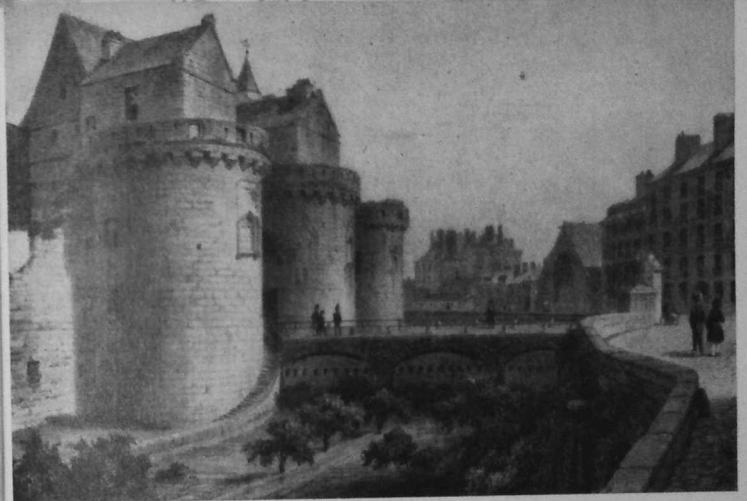
Leur description est inutile, le décor des loggias, celui des lucarnes sont ici représentés par des documents photographiques qui permettent d'en examiner l'ordonnance et les détails (fig. 21).

Le château du XV^e siècle étant parvenu jusqu'à nous, il semble toutefois utile d'en fixer l'aspect extérieur et intérieur. L'entrée principale avec pont sur les douves (1, fig. 19), *pont levés* et herse est située à l'ouest, elle est flanquée de deux tours : la *Tour du pied de biche* (2, fig. 19) et la *Tour de la Boulangerie* (3) avec meurtrières et fenêtres grillagées, cette dernière tour présente un grand panneau armorié; des levrettes y maintiennent l'écu à l'hermine au-dessus de la devise « A ma vie ».

Deux autres tours d'un diamètre plus grand situées à quelques distances à droite et à gauche complétaient cet important ensemble défensif, il n'en reste que la *Tour des Jacobins* (5, fig. 19)¹, la *Tour des Espagnols* (14, fig. 19)² a été détruite en 1800 par une explosion, elle servait malheureusement de poudrière.

1. Elle faisait face au couvent des Jacobins (voir fig. 22 l'église de ce couvent dont le chevet donnait rue des Etats).

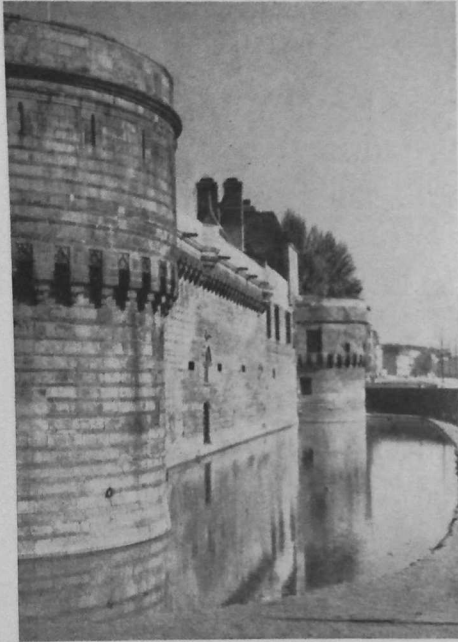
2. Ce n'est certainement pas le vieux nom de la tour.



22. Le château. Les tours d'entrée.

23. Le château. La tour du Port.





24. Le château. Courtine de la Loire. Photo Jacques Cholet.

La figure 22 reproduisant une vieille gravure du XIX^e siècle donne une idée de l'ensemble des trois tours avoisinant l'entrée¹.

A partir de la *Tour des Jacobins* et jusqu'à la *Tour du Port* qui forme l'angle sud-ouest de l'enceinte, se développe la haute muraille envers du bâtiment du Grand Logis, son chemin de ronde est soutenu par une belle ligne de mâchicoulis, et il est couvert par le prolongement de la grande toiture (fig. 23).

La *Tour du Port* (6, fig. 19) a une base d'époque mais toute sa partie supérieure a été refaite en 1854 lors de la démolition du bastion élevé au XVI^e siècle par Mercœur; bastion qui recouvrait complètement cette tour.

¹. On remarquera dans cette lithographie d'époque que les ouvertures sous les arches du pont sont bouchées et que les fossés sont transformés en jardins.

Autrefois tout le long du bras de la Loire régnait une magnifique courtine à chemin de ronde avec des mâchicoulis moulurés et ornés (17, fig. 19). Des échauguettes en encorbellement, une poterne surmontée de montants galbés et fleuronés encadrant un panneau qu'on voudrait armorié venaient apporter par leur saillie et leur décor une élégance particulière à cette gracieuse courtine.

Le fleuve a disparu remplacé par le cours Franklin-Roosevelt, les échauguettes ont été rasées; de Mercœur on a laissé les ouvertures rectangulaires fort peu esthétiques, mais l'heureuse initiative d'avoir rétabli une douve au pied de la muraille, la découverte des anneaux qui servaient à amarrer les barques déchargeant les engins à la poterne, ont redonné un attrait incontestable à cet ensemble sud du château (fig. 24).

La courtine vient buter à l'angle est contre la *Tour de la Loire* où de la rivière qui, percée d'ouvertures à diverses époques et privée de son couronnement de mâchicoulis, offre moins d'intérêt (8 du plan, fig. 19). Changeant de direction la *courtine du Levant* ornée de la croix de Lorraine que le duc Mercœur y a fait sculpter vers 1590, se termine à la grosse *Tour du fer à cheval* (9 du plan, fig. 19). Cette tour construite d'assises de granit et de schiste alternés est un beau spécimen de la partie défensive créée par la reine Anne¹.

De la *Tour du fer à cheval* part sur le front nord la *courtine du Pont de Secours* (G, fig. 19). L'entrée du pont de secours munie d'un pont-levis et d'une herse se faisait par une passerelle en bois enjambant le fossé, elle fut ensuite remplacée par un pont de pierre à trois arches qui ne subsista que jusqu'en 1850 (10 du plan 19) (11, fig. 19). Viennent ensuite le bastion de Mercœur dit bastion de Saint-Pierre prolongé dans les douves par les fondations apparentes de la *Tour au Duc* (12, fig. 19) et l'emplacement figuré de la *Tour des Espagnols* (14 du plan, fig. 19).

La figure 25 reproduisant l'ensemble du château, vu d'un

¹. La forme de cette tour la fait prendre souvent pour la chapelle du château, or celle-ci se trouvait dans la partie ouest de la cour détruite par l'explosion de 1800.



25. Ensemble du château, vu d'avion. Photo Ciné amateur (Huet).

avion, montre bien le développement de l'enceinte et de ses tours, tel que nous venons de le décrire.

L'intérieur du château se compose d'une unique grande cour centrale bordée sur certains côtés par des bâtiments servant autrefois de logis et de caserne. Le couloir d'entrée appartient à une vaste construction dite *Grand Gouvernement* (A du plan, fig. 19) qui abrite au rez-de-chaussée les salles de garde aux belles voûtes moulurées et aux énormes cheminées¹.

La façade sur la cour est agrémentée de nombreuses fenêtres, lucarnes et d'un perron à double révolution (adjonction du XVII^e siècle). A droite, la partie détruite en 1800 laisse place à

1. Les étages sont maintenant occupés par les importantes et curieuses collections du musée régional d'art populaire breton.



26. Le château. Le puits. Photo Huet.

un jardin, tandis qu'à gauche il se raccorde avec la *Tour de la Couronne d'Or* (4 du plan, fig. 19), celle-ci contient l'ornementation de ses loggias (fig. 21).

La *Tour de la Couronne d'Or* assure la liaison avec le *Grand Logis* (B du plan, fig. 19) dont nous avons signalé les magnifiques lucarnes (fig. 21) tandis qu'à son pied on admire un puits de la fin du XV^e siècle dont les remarquables ferronneries reposent sur un soubassement de granit orné de gargouilles (fig. 26).

A l'opposé de la cour contre la courtine de la Loire s'appuie un bâtiment le *Petit Gouvernement* édifié au XVI^e siècle et dont

les lucarnes à frontons cintrés et les charmantes cheminées à décor de briques et d'ardoises évoquent les élégances architecturales du Val de Loire.

Les périodes modernes n'ont apporté que des catastrophes ou des enlaidissements :

Sous Louis XIV un incendie détruisit la partie centrale du Grand Gouvernement (la reconstruction marque une différence de style). Plus grave fut l'explosion en 1800 de la tour des Espagnols qui fit sauter toute l'aile dite du Lieutenant du roi, la salle des archives et la chapelle historiquement précieuse car on y avait célébré le mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII.

Le bâtiment sévère qui ferme la cour à l'est, construit par le génie militaire dans un but utilitaire (harnachement - F du plan, fig. 19), doit sa seule ornementation au lierre qui contourne ses nombreuses ouvertures.

Enfin le Petit Gouvernement est enlaidi par un bâtiment sans caractère qui le borde à une extrémité.

Masse importante, située maintenant au cœur de la ville, abritant de riches musées, le château joue un rôle touristique important car il apporte par son architecture à la fois féodale et ducal le témoignage le plus complet du passé¹.

La cathédrale.

La cathédrale actuelle, voisine du château, remplace des édifices plus anciens car l'évêque Eumélius puis saint Félix furent les premiers constructeurs. L'église élevée par saint Félix sous le vocable de Saint-Pierre et de Saint-Paul fut consacrée en 568 puis détruite par les Normands dans la première moitié du IX^e siècle. Une nouvelle cathédrale romane fut édifée à la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e; une partie de

1. Un château n'est pas seulement un monument intéressant par ses formes architecturales et ornementales, mais encore il est évocateur de bien des souvenirs liés à l'histoire proprement dite. Nous ne ferons que signaler le procès de Gilles de Retz, la naissance et le mariage d'Anne de Bretagne, l'édit de Nantes, l'évasion du cardinal de Retz, la duchesse de Berry, etc.



27. Façade de la cathédrale. Lithographie de Deroy, 1835.

cette cathédrale existait encore au début du XIX^e siècle et ne fut totalement démolie qu'en 1874¹.

C'est en 1434 que le duc de Bretagne Jean V posa la première pierre d'un monument dont le maître d'œuvre était *Guillaume de Dommartin* auquel succéda *Mathelin Rodier*. Les travaux commencèrent par la façade, la construction des voûtes fut continuée aux XVI^e et XVII^e siècles. Le chœur roman existait encore pendant ces périodes et son remplacement par un chœur et une abside en accord avec les nefs fut réalisé sur les plans de l'architecte Nau et de son continuateur Eugène Boismen. Cette partie de l'édifice fut terminée en 1891.

Il y a dans la cathédrale de Nantes quatre éléments importants dignes de retenir l'attention : un élément de curiosité : la *crypte*, et trois éléments d'art : les portails, la nef, et les tombeaux.

La crypte.

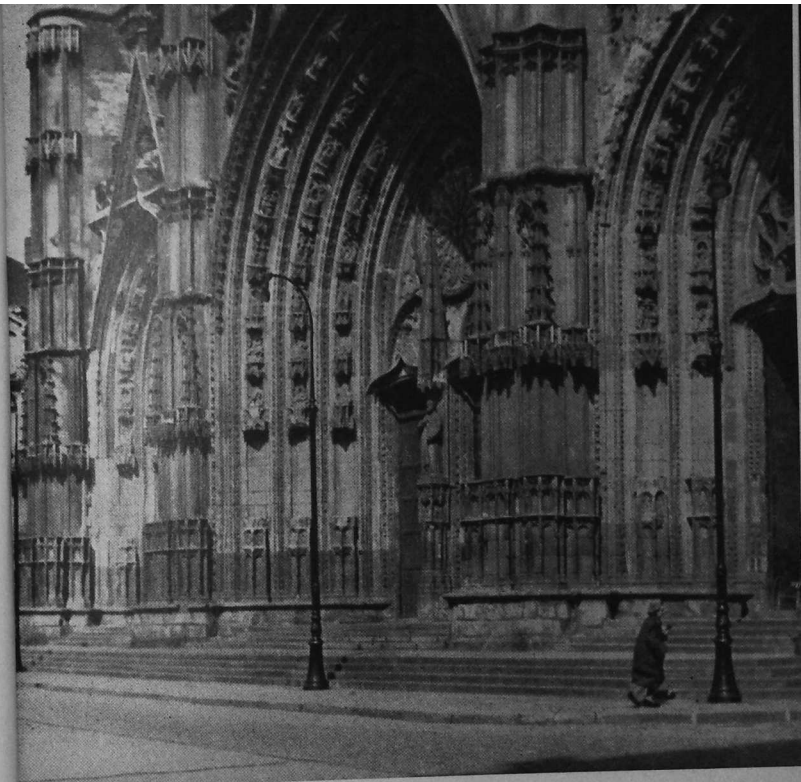
Elle se trouve placée juste après le transept dans l'axe du chœur, un escalier de descente existe dans le collatéral sud. Son plan comporte une courte nef terminée en hémicycle avec quatre colonnes centrales et dix colonnes engagées dans les murs latéraux. Les colonnes sont courtes, munies de chapiteaux cubiques sans ornements, les bases sont formées de trois ou quatre tores superposés. Autour de cette salle centrale règne une galerie ou déambulatoire avec trois absidioles (il ne reste que celle du midi)².

Les portails.

La façade qui aspecte la place Saint-Pierre n'a d'intéressant que les cinq portails, trois s'alignant de front, les deux autres en retour latéral sur les côtés (fig. 27).

1. Toutefois la crypte a été conservée.

2. La crypte était recouverte de voûtes d'arête qu'on a été obligé d'araser pour permettre le niveau actuel du chœur.



28. La cathédrale. Les trois portails.

L'ordonnance générale de la façade obéit bien aux trois grandes divisions classiques en largeur : nef centrale soulignée par le pignon, nefs latérales affirmées par les deux tours des clochers mais, en hauteur, nous ne retrouvons pas les divisions ordinaires des façades des cathédrales.

Au-dessus des portails il manque la galerie des rois, une

galerie de circulation existe bien mais elle est à deux niveaux différents, c'est-à-dire plus haute pour le portail du centre que pour les deux côtés. Toute la partie de cette galerie située au sommet des tours n'offre aucune ornementation comparable à celle des portails et on peut supposer que pour ces travaux il n'y avait plus les tailleurs d'images pour les enjoliver et continuer l'œuvre réalisée dans la partie basse¹. Richesse dans le bas, pauvreté dans le haut tel est en résumé l'aspect de cette façade.

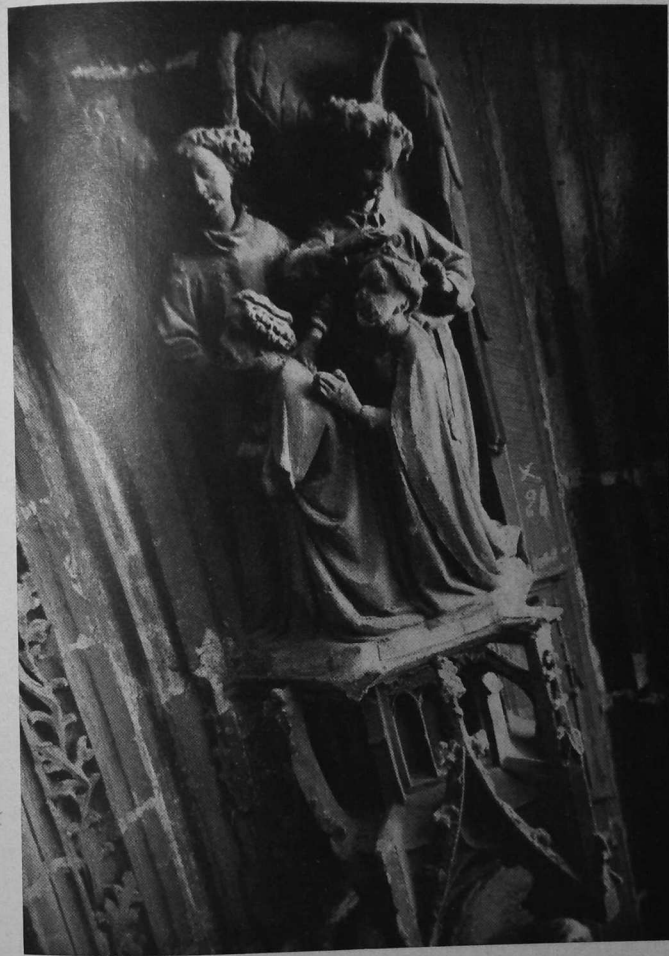
Revenons aux portails, celui du centre est dédié à la Vierge : sa statue qui figurait au trumeau a été remplacée par un médiocre Saint Pierre, le tympan autrefois ajouré (comme les deux tympans voisins) a été gratifié en 1813 d'une rosace d'un dessin rigoureusement sec et sans style. Par contre les motifs qui ornent les voussures ont conservé tout leur attrait (fig. 28).

Les bas-reliefs des piédestaux qui représentaient les principales scènes de l'ancien testament ont été affreusement mutilés, heureusement les sculptures des voussures plus hautes ont été mieux protégées. Celles du portail central sont consacrées au Jugement dernier. Au bas des voussures à gauche il y a la Résurrection des morts, à droite la représentation de l'enfer, de hideux démons font subir des supplices aux damnés ; au-dessus de ces scènes terrifiantes se place la présentation des âmes par les anges et le couronnement dans le ciel, l'expression calme et sereine des belles figures d'anges des registres supérieurs donnent une grande valeur à ce portail (fig. 29).

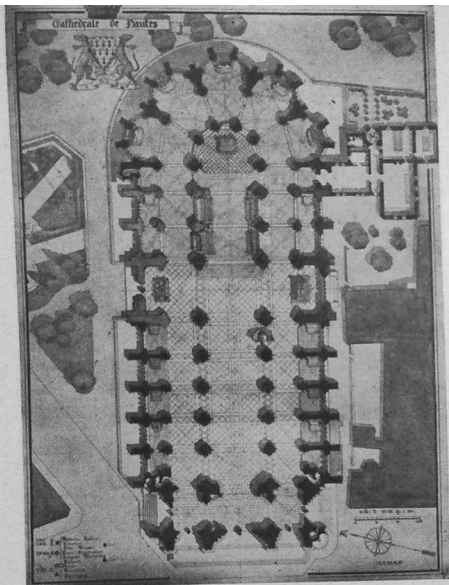
Le portail de gauche est consacré à saint Pierre, l'histoire du saint apôtre y est racontée dans les petits hauts-reliefs des voussures. Le portail de droite est réservé à saint Paul. Au-dessus du trumeau une scène assez importante reproduit le miracle qui suivit le martyr du saint, sa tête séparée du tronc rejoint son corps.

Les portails latéraux sont consacrés, celui du sud à saint Yves, celui du nord à saint Donatien, les enfants nantais, patrons de la cité. Les voussures reproduisent des scènes de la vie de ces saints.

1. Il convient de signaler que toute la partie basse est en calcaire solide tandis que les parties hautes sont en tuffeau très friable.



29. Détail du portail central de la cathédrale : les anges présentant les âmes.



30. Plan de la cathédrale. Dessin de Digo.

A l'angle sud de la façade se trouve une chaire extérieure malheureusement fort mutilée, elle faisait face au cimetière qui existait autrefois devant la cathédrale. Cette chaire bouchée en 1739 n'a été dégagée qu'en 1954¹.

L'intérieur : la nef.

Le plan reproduit figure 30 donne une idée de la disposition intérieure. La nef centrale est accostée de deux collatéraux avec chapelles; un large transept, presque au milieu du monument, ne débordé pas extérieurement. Autour du chœur les collatéraux

¹. Les chaires extérieures sont rares. En Bretagne on peut citer celles de Saint-Aubin-de-Guérande, du Guerno (Morbihan) et de Guimiliau (Finistère).

forment déambulatoire et comportent cinq chapelles. La nef est voûtée en croisée d'ogives simples de plan barlong; les doubleaux sont en arc brisé surbaissé. Les voûtes des bas-côtés furent réalisées à diverses époques, elles sont de plan carré et légèrement bombées.

L'ensemble des nervures de la nef part de la base des piliers, monte d'un seul jet, sans coupures, sans chapiteaux, et vient former les arêtes de la voûte. Cette sorte d'assaut vertical donne à toute la nef un magnifique élancement accusé encore par la simplicité de l'ordonnance des moulures, l'harmonie de leurs profils et leur rigoureux parallélisme. Nous considérons cette œuvre architecturale comme une parfaite réussite et l'impression qu'elle fait sur le visiteur est toujours très profonde. Le soubassement des piliers mérite un examen (fig. 31). Le maître-d'œuvre en répartissant l'arrivée des moulures a créé pour chaque groupe de nervures des solutions différentes. En étageant

31. Soubassement des piliers de la nef.



les petits socles de réception il a évité une trop grande régularité et nous considérons cette base comme un exemple parfait de l'habileté architecturale de nos bâtisseurs de cathédrales.

Les tombeaux.

Dans le croisillon sud se trouve une des œuvres sculpturales les plus caractéristiques de l'art français au début du XVI^e siècle; il s'agit du superbe tombeau de François II, duc de Bretagne, et de son épouse Marguerite de Foix¹. Le sculpteur est Michel Colombe, il l'a réalisé en s'inspirant des formules nouvelles dérivant de l'art italien. Il se compose en effet d'un sarcophage en marbres de différentes couleurs, les représentations des apôtres sont placées dans des niches séparées par des pilastres garnis de fines arabesques tandis qu'à l'étage inférieur des personnages accroupis s'inscrivent dans des médaillons.

Des figures en ronde bosse et en marbre blanc sont disposées aux quatre angles du sarcophage et sur la grande dalle funéraire. Aux angles sont personnifiées les vertus cardinales : la Prudence, la Justice, la Force, et la Tempérance qui portent dans leurs mains les attributs de leur rôle. Un des plus beaux visages est celui de la justice (fig. 32), on voudrait que ce fut le portrait de la reine Anne, nous souscrivons volontiers à cette suggestion car il ressemble à toutes les images que nous avons de la fière Bretonne.

L'œuvre magistrale du tombeau est la représentation des gisants. Les coussins qui reçoivent les têtes sont soutenus par trois délicieux angelots et un lion et un lévrier sont couchés aux pieds du duc et de la duchesse. Dans le croisillon nord, faisant pendant à ce tombeau se trouve le cénotaphe du général de Lamoricière, quatre belles statues de bronze du sculpteur Paul Dubois y personnifient la Charité, la Foi, la Méditation, et le Courage militaire.

1. Ce tombeau était antérieurement situé dans la chapelle des Carmes démolie en 1792; il a été remonté en 1817 à son emplacement actuel.



32. Figure de la Justice du tombeau de François II.

La porte Saint-Pierre.

Au côté nord de la cathédrale et extérieurement à son collatéral se trouvait avant 1912 un ensemble d'édifices qui s'étendaient jusqu'à la place Louis-XVI¹, et abritaient l'évêché (fig. 33).

Ces immeubles ont été démolis et seuls trois éléments ont été conservés : la porte Saint-Pierre proprement dite, les bases

1. Ancienne dénomination de la place du Maréchal-Foch.

ration, façades avec de grandes fenêtres superposées éclairant des deux côtés les étages, elles sont décorées d'accolades à crochets et fleurons.

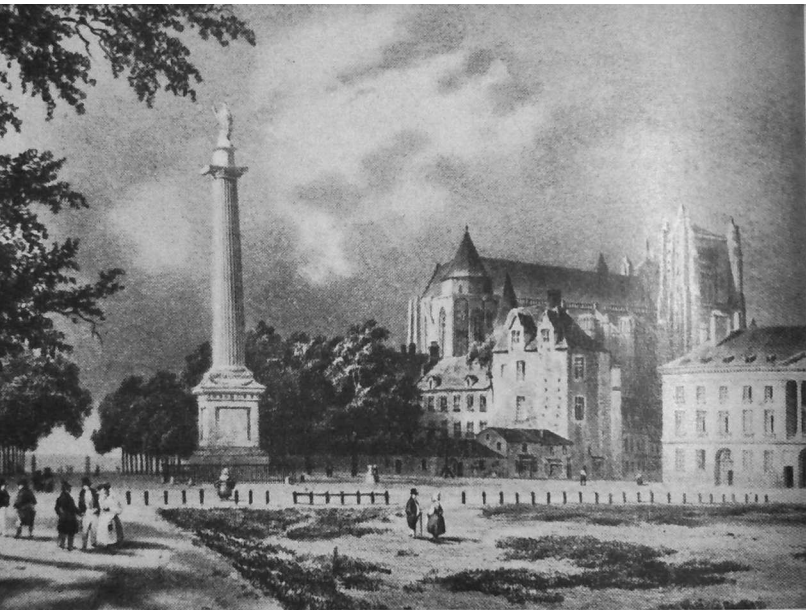
La haute toiture est agrémentée de lucarnes et de belles cheminées à ornementation de briques.

Sur le côté sud se dresse une haute tourelle à pans coupés terminée par une pyramide aiguë (fig. 34).

Dans l'aménagement des alentours de l'édifice on a eu l'heureuse idée de présenter agréablement les fondations de la tour de l'évêché avec ses caponnières; elle faisait partie avec la tour Guy de Thouars de l'ensemble défensif de la seule issue qui jusqu'au XVIII^e siècle permettait la communication avec les faubourgs Saint-Clément, Saint-André et Richebourg¹.

1. Les deux tours furent démolies à la fin du XVIII^e siècle, lors de la création des cours.

34. Porte Saint-Pierre.



33. Vieille gravure reproduisant la place Louis XVI avec la porte Saint-Pierre lorsque les bâtiments de l'évêché l'entouraient.

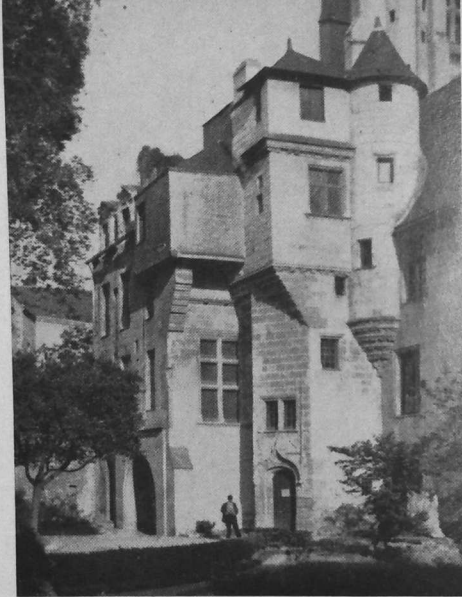
d'une tour dite de l'évêché¹ et un fragment du mur de l'enceinte gallo-romaine, mur que nous avons déjà signalé.

La porte Saint-Pierre dégagée et isolée maintenant au milieu d'un jardin peut être considérée comme composée de plusieurs parties étagées : à la base la période gallo-romaine s'y affirme par les assises de gros blocs de granit (voir fig. 1). À la hauteur de la première assise existait autrefois une sorte de dallage fait de stèles funéraires et de pierres à inscriptions².

Au XIII^e siècle la chaussée fut surélevée de deux mètres et une construction importante se réalisa sur la base gallo-romaine. A la fin du XV^e siècle l'édifice avait l'aspect qu'il présente actuellement : ouverture de la porte en anse de panier avec moulu-

1. Datant du XV^e siècle et étant une des deux tours avancées qui flanquaient la porte.

2. Transportées au musée archéologique, manoir Jean V et dans le vestibule de l'Hôtel de ville.



35. La Psallette.

La Psallette.

L'ancienne Psallette fondée par Henri de Barbu, évêque de Nantes, de 1405 à 1419, était située sur la place Saint-Pierre¹, elle était affectée à l'enseignement aux enfants de la musique et du chant.

La nouvelle Psallette construite près du transept méridional de la cathédrale date de 1502. Ce petit monument genre manoir de la vallée de la Loire présente une originale composition, sa tour à pans coupés logée dans l'angle de deux bâtiments en équerre comporte dans sa partie haute des encorbellements moulurés supportant une salle de plan carré et une petite tourelle (fig. 35); à l'intérieur la salle contient une superbe cheminée au manteau et à la hotte sculptée et la tourelle un petit escalier à vis dont le limon très curieux décrit un tracé d'hélice.

1. Elle fut démolie en 1677 et remplacée par la maison aux Cariatides.

Répétons que la Psallette et la porte Saint-Pierre, voisines immédiates de la cathédrale qu'ils encadrent l'une à droite, l'autre à gauche, constituent avec celle-ci et le château des ducs, un groupement intéressant ayant conservé, à ce quartier de Nantes, la physionomie typique du Moyen-Age.

BIBLIOGRAPHIE

LE BOUFFAY.

RENOUL (J.-C.). — *Le Bouffay*, 1864.

LAILLÉ (A.). — *Le Bouffay de Nantes. Revue de Bretagne et de Vendée*, 1865.

LE CHATEAU.

ALLARD. — *Notice historique sur le château de Nantes*, 1851.

CAILLÉ (Dominique) et FURET (Jules). — *Le château de Nantes*, 1898.

BOURGOUIN (Ch.). — *Notice historique sur le château de Nantes*, 1864.

SÉNOT DE LA LONDE. — *Le bastion de Saint-Pierre. Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1901.

BRIENDO (Camille). — *Histoire complète du château de Nantes depuis son origine jusqu'à juillet 1908*.

ELDER (Marc). — *Le château des ducs de Bretagne*, Nantes, 1923.

JEULIN (P.). — *Histoire lapidaire du château de Nantes*, 1924.

STANY-GAUTHIER (J.). — *Le château des ducs de Bretagne et le musée des Arts décoratifs*, Nantes, 1939.

LA PSALLETTE.

Chanoine DURVILLE. — *La Psallette de la cathédrale de Nantes. Bull. Soc. arch. Nantes*, 1907.

PORTE SAINT-PIERRE.

MONTFORT (J.). — *La porte du bastion Saint-Pierre. Bulletin Soc. arch. Nantes*, 1887.

SÉNOT DE LA LONDE. — *Le bastion Saint-Pierre. Bull. Soc. arch. Nantes*, 1904.

Abbé DURVILLE. — *Les fouilles de l'évêché de Nantes (1910-1913). — La porte Saint-Pierre. Bull. Soc. arch. N.*, 1913.

LA CATHÉDRALE.

- GABORIT (P.). — *Histoire de la cathédrale de Nantes*, 1888.
— *Iconographie de la cathédrale*, 1892.
- LE MEIGNEN (H.). — *La crypte de la cathédrale*. Saint-Brieuc, 1886.
- FURET (J.) et CAILLÉ (D.). — *La cathédrale*. Bull. Soc. arch. Nantes, 1905.
- MAITRE (L.). — *Les substructions du chevet de la cathédrale*, 1906.
- LIÉNARD (J.). — *La cathédrale de Nantes*, 1928.
- Abbé RUSSON (J.) et DURET (D.). — *La cathédrale de Nantes*, 1933.

LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II,

- D' GUÉPIN (A.). — *Notice sur le tombeau de François II duc de Bretagne*.
- SÉBIRE (Prosper). — *Tombeau de François II et de Marguerite de Foix* (14 planches).
- DURVILLE (M.). — *Anne de Bretagne et la statue de la Justice au tombeau des Carmes*. Bull. Soc. arch., 1915.
- RUSSON (J.-B.). — *Le tombeau de François II dans la cathédrale de Nantes*, 1941.

TROISIÈME PÉRIODE

LE XVII^e SIÈCLE

Peu de changement sont à signaler dans le plan de la ville qui reste avant tout celui du Moyen-Age, on y retrouve tous les éléments qui constituaient primitivement la cité, il apparaît toutefois qu'une complication est intervenue dans les préoccupations de l'organisation militaire. Les faubourgs de l'Est sont toujours séparés de la ville par un vaste glacis qui assure l'isolement nécessité par la défense. A l'ouest et au nord, des douves, chicanes, bastions, forment des obstacles à franchir que ne connaissaient pas les périodes précédentes et Nantes malgré ses extensions reste une ville close. Le Marchix avec ses escarpes, contre-escarpes, fossés et portes est une sorte de citadelle avancée séparée de la ville proprement dite.

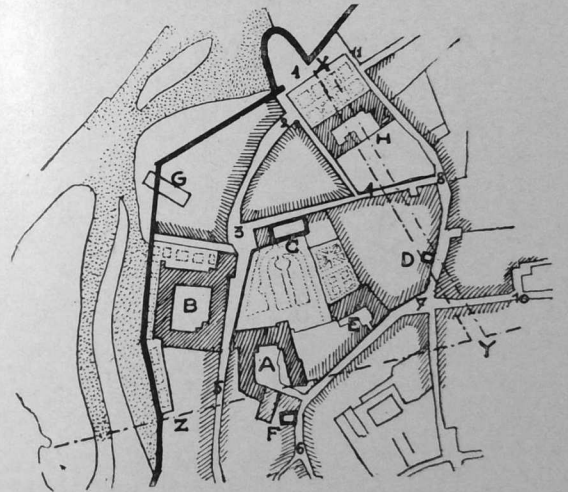
En examinant le plan de Nantes au XVII^e siècle on s'aperçoit que de nombreux couvents et monastères avec leurs chapelles et dépendances y réservent des emplacements considérables et que partout, derrière les maisons, existent de vastes espaces qui sont des cours ou des jardins; on comprend alors que cette occupation obligera l'extension de la ville en dehors des murailles qui l'encerclent.

Si, à l'est, les deux faubourgs de Saint-Clément et de Richebourg conservent encore l'aspect rural, à l'ouest, au-delà de Saint-Nicolas le quartier de la Fosse se développera en édifiant des maisons le long du fleuve.

Monuments.

La chapelle de l'Oratoire et l'ensemble des bâtiments constituant l'Hôtel de ville sont les principaux monuments de cette période¹.

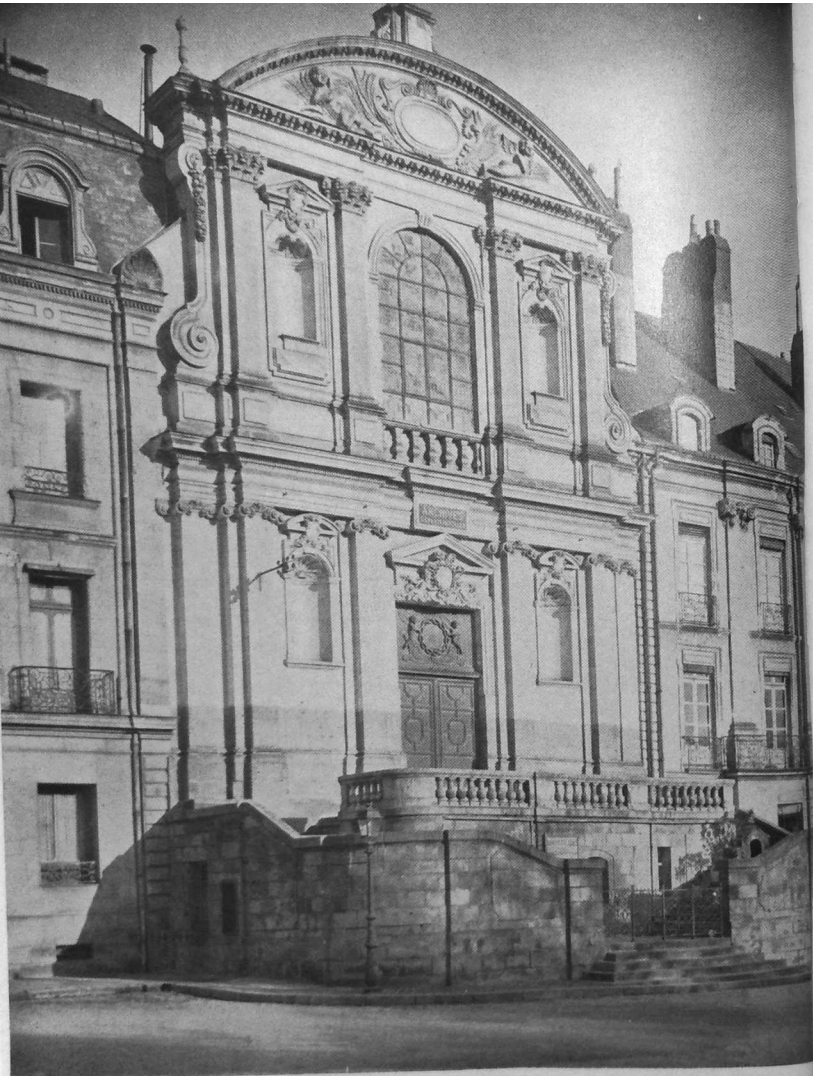
Chapelle de l'Oratoire. — Elle est située sur la place de ce nom aspectant le côté gauche du cours Saint-Pierre. Sa façade



37. Ancien plan du quartier de l'Hôtel de ville.
(A : mairie. — E : hôtel Rosmadec. — XY : tracé de la rue de Strasbourg.)

de style classique dit Jésuite est agréablement encadrée par deux beaux hôtels constituant ainsi un groupement monumental intéressant (fig. 36).

1. Par suite de l'extension à l'est du chevet de la cathédrale, le mur d'enceinte fut modifié en 1658, il formait désormais une sorte d'éperon dont la pointe avançait vers la Motte Saint-Pierre.



36. La chapelle de l'Oratoire du XVII^e siècle. Photo Lumina.

Sur un soubassement avec perron à double escalier, deux étages présentent en largeur une division en trois parties, celle du centre comportant les ouvertures : riche portail à fronton et cartouches sculptés au premier étage, grande fenêtre cintrée et vitrée au deuxième étage. De chaque côté des ordres de pilastres encadrent des niches (vides) tandis que l'entablement supérieur sert de base à un fronton courbe dont le tympan s'orne d'un médaillon ovale accosté de deux angelots couchés dans des gerbes.

Cet édifice fut construit de 1651 à 1678 pour la congrégation de l'Oratoire, qui possédait un collège à cet endroit¹.

L'Hôtel de ville. — Il se compose actuellement du groupement de trois édifices de même époque mais de compositions très différentes : l'ancien *hôtel de Derval*, l'*hôtel Rosmadec*, et l'*hôtel de Monti*.

Si cet ensemble manque d'unité il n'en offre pas moins un certain intérêt à cause, justement, de la diversité architecturale qu'il présente. Il est indispensable de situer l'emplacement de l'Hôtel de ville du XVII^e siècle dans un plan ancien (A, fig. 37) emplacement qui a été conservé de nos jours en y apportant les importantes adjonctions des hôtels Rosmadec et Monti.

Le bâtiment primitif était un petit manoir à tourelle avec cour et jardin appelé hôtel de Derval ou maison de Bizart, construit dans la seconde moitié du XV^e siècle, il fut acheté par le conseil de Bourgeois en 1578, reconstruit en partie et restauré de 1605 à 1607 sous la mairie de Claude Cornulier ; c'est alors que fut édifée la galerie à arcades qui forme la façade principale donnant sur la cour d'honneur (fig. 38). L'architecte Hélié Remigereau l'a composée suivant des principes nouveaux. Au premier étage des pilastres jumelés à chapiteaux composites y encadrent de hautes fenêtres dont les linteaux rectangulaires sont ornés de mascarons qu'on retrouve, du reste, au clef des arcatures du rez-de-chaussée (fig. 40) et entre les cordons moulurés qui séparent les deux étages sont disposés des bas-reliefs

1. De 1793 à 1845 la chapelle servit de caserne puis elle abrita le musée archéologique et une partie des archives départementales.

représentant, au centre : le couronnement de l'art (?), latéralement : l'architecture, la peinture, la gravure, la sculpture.

Cette façade à galeries est accompagnée de deux ailes en retour réalisant ainsi les trois côtés de la cour d'honneur ; toutefois si l'aile gauche fut construite en même temps que la façade principale¹ l'aile droite ne fut réalisée qu'en 1822. Ce qui procure un grand caractère à cet ensemble monumental, c'est le parti original qui a été adopté en dotant l'angle de raccordement de la façade centrale avec les ailes, de deux petites tourelles carrées et saillantes, leur parti architectural est identique à celui du corps principal mais leur toiture en petit dôme légèrement bulbeux contraste heureusement avec les grandes pentes rectilignes des autres bâtiments (fig. 38).

Notons que les façades des deux ailes n'ont pas de galeries au rez-de-chaussée, que la répartition des fenêtres est plus espacée et des niches vides se trouvent dans les intervalles, enfin des bas-reliefs à sujets d'allégories guerrières et maritimes ornent les allèges de chaque fenêtre.

Un tout à fait remarquable cadran solaire formé d'une grande dalle d'ardoises de sens vertical, daté de 1842 décore la façade principale. L'accès à la cour d'honneur se fait par un portail qui a la forme d'un petit arc de triomphe, il date de 1814 et se compose d'une seule arcature à plein cintre². De chaque côté sont sculptés par Louis Grootaers des bas-reliefs représentant des trophées guerriers et les statues symboliques de la Loire et de la Sèvre du sculpteur Joseph de Bay se dressent sur l'attique³.

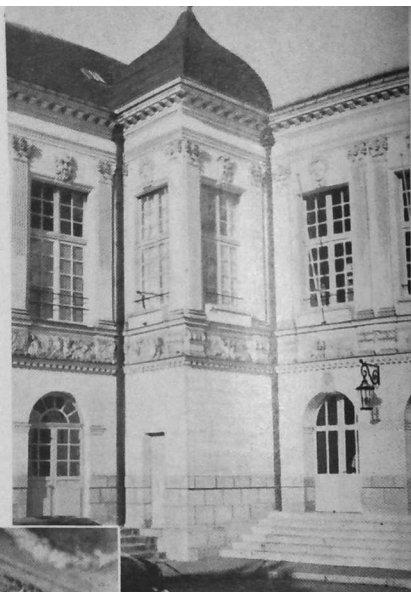
Certes au XVII^e siècle, l'Hôtel de ville ne présente pas l'aspect complet que nous venons de décrire mais il affirme déjà la délicate conception de son architecture et la gracieuse finesse de son ornementation. Petit monument certes, mais qui va se perfectionner au cours des siècles.

1. En 1813 elle fut allongée et dotée de l'escalier qui monte à l'ancienne immense salle de Conseil municipal.

2. Il remplace un portail construit de 1645 à 1648 par l'architecte Jacques Malherbe, muni de trois ouvertures, il portait les statues de Charles VIII, Louis XII, Henri IV, et Louis XIII ; il a été démoli en 1793.

3. Il est question de déplacer ce portail monumental dont le style s'accorde mal avec celui des façades.

33. L'Hôtel de ville.
Un angle de la cour
d'honneur.



39. Plafond du grand escalier
de l'hôtel de Rosmadec.

L'hôtel Rosmadec. — Tout à côté de l'hôtel de ville un heureux hasard a fait construire en 1653 par l'architecte Jacques Malherbe un édifice offrant le type caractéristique du style Louis XIII.

Acheté par la ville et habilement restauré il présente des façades d'une noble simplicité¹.

Nous n'avons pas, intentionnellement, pénétré jusqu'ici dans les intérieurs des monuments décrits nous ferons toutefois exception pour l'hôtel Rosmadec car il possède un superbe escalier à balustres de pierre et à volées droites dont la cage se termine par un extraordinaire plafond sculpté, unique dans l'architecture monumentale nantaise (fig. 39).



40. L'Hôtel de ville. Mascaron décorant les clefs.

L'hôtel Monti. — Séparé de l'hôtel Rosmadec par une cour, se trouve l'hôtel de Monti de Rezé, du xvii^e siècle également. Sa façade principale très simple mais assez élégante est agrémentée au troisième étage de quatre œils-de-bœuf. Comme l'hôtel Rosmadec il est une dépendance de l'Hôtel de ville. Un jardin parfaitement bien dessiné en 1728 par l'ingénieur Goubert et restauré en 1800 par Fournier s'étend sur toute la longueur des façades postérieures de l'Hôtel de ville (voir G, fig. 37).

1. L'Académie de Musique fondée en 1727 par le maire Gérard Mellier fit à Rosmadec ses premières séances.

BIBLIOGRAPHIE

- SOREAU (Abel). — *La mairie et les Hôtels de ville de Nantes. Le pays Gallo*, 1906.
- DELATTRE (L.). — Le portail de l'Hôtel de ville de Nantes démoli en 1793. *Bull. Soc. Arch. N.*, 1928.
- GIRAUD-MAUGIN (M.). — L'Hôtel de ville de Nantes et ses alentours, *Bull. Soc. Arch. N.*, 1931.
- STANY-GAUTHIER (J.). — L'Hôtel de ville. *Bulletin de la vie artistique nantaise*, n° 11, 1943.

QUATRIÈME PÉRIODE

LE XVIII^e SIÈCLE

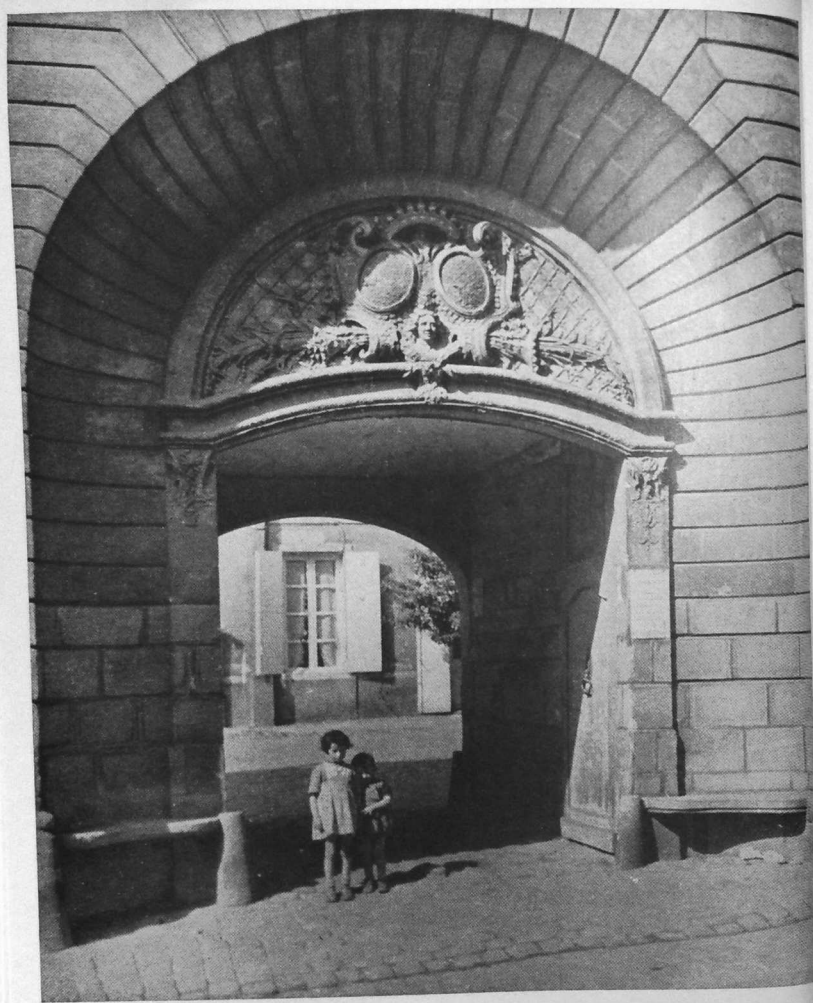
A l'aurore du XVIII^e siècle nous pressentons que des idées nouvelles, des conceptions d'urbanisme bien différentes de celles du XVII^e siècle vont profondément modifier l'aspect général de la ville.

Avant de comparer les résultats obtenus par l'observance de programmes basés sur des principes entièrement distincts de ceux pratiqués auparavant, il nous semble utile d'examiner l'ensemble de l'agglomération nantaise sous ses formes anciennes, formes horizontales ou planes et formes verticales ou élévations.

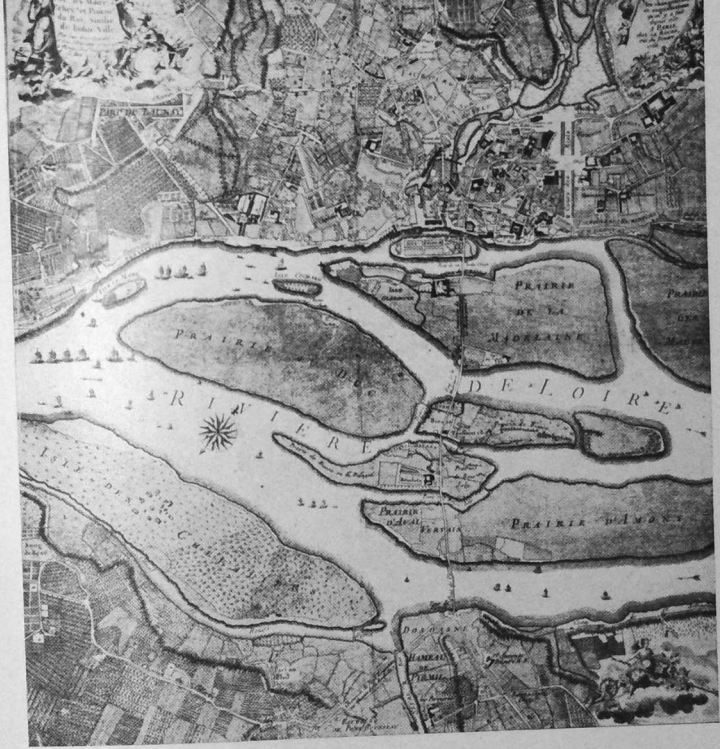
Au plan vont répondre le réseau des communications (terrestres, fluviales ou maritimes), les multiples combinaisons de routes, rues, venelles, impasses imposées par les usages, les facilités d'échanges, de rapports et surtout par les besoins traditionnels : accès aux églises et chapelles, aux tribunaux, aux prisons, à la maison commune, aux marchés et aux boutiques, aux puits communaux, aux passages d'eau, aux cimetières, etc. A la ville ceinturée et close par des remparts il faudra des portes judicieusement placées, aux marchés il faudra des emplacements assez vastes, aux grandes églises d'importants parvis.

Dans le périmètre de l'enclos nantais les places ne seront pas grandes, d'où recherche de grands espaces au dehors de l'enceinte.

A l'élévation vont répondre des niveaux déterminant de situations plus ou moins favorables. Vu les conditions hygiéniques meilleures (air pur, sol sain), l'altitude sera particulièrement recherchée, du reste la défense (dont on se préoccupe encore)



41. Portail rue Malherbe.



42. Plan de Nantes de Le Rouge.

y sera plus facile par la création de postes d'observations dominants.

Donc la ville s'étendra peu au sud dans le terrain d'alluvion, dans les bras sableux ou îles de la Loire (humidité du sol, communication difficile, accès par des ponts facilement destructibles, etc.)¹.

1. Encore de nos jours (1958), l'île Beaulieu n'est qu'un vaste terrain sans habitations.

Par contre, au nord, la colline du Marchix et plus à l'ouest, la butte du Calvaire vont devenir les quartiers où la progression des constructions sera le plus sensible.

Il ne faut pas oublier qu'outre le respect d'habitudes fort ancrées dans la population, on doit tenir compte de l'orientation, du climat, et des relations de voisinage.

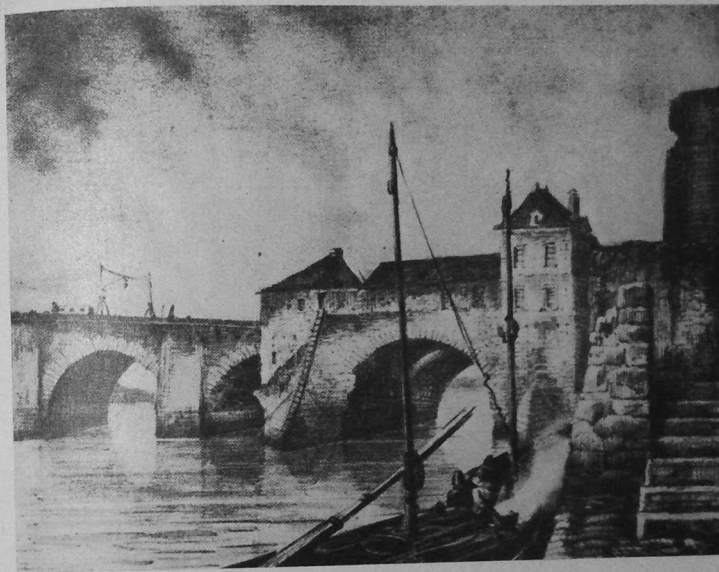
A cette époque la seule ressource en eau est les puits ; quant aux vidanges des ordures et à l'éclairage, ces questions n'ont eu que des solutions très médiocres.

En tenant compte de toutes ces observations, si nous examinons un plan de Nantes, nous voyons que dans la première moitié du XVIII^e siècle, la vieille ville conserve exactement le réseau de ses anciennes rues étroites, aucune percée nouvelle n'en vient modifier les tracés (fig. 42) (plan de Le Rouge). L'accès par le sud consiste uniquement en une longue voie presque droite traversant la Saulzaie (devenue l'île Feydeau), la prairie de la Madeleine, la prairie de Biesse, la prairie du Bois-Joly, la prairie d'Aval en Vertais¹ pour aboutir au pont de Pirmil, celui-ci portant de vieilles maisons (la plus au sud pittoresquement juchée sur une arcade est restée en place jusqu'aux premières années du XX^e siècle) (fig. 43). Les faubourgs de Richebourg et de Saint-Clément situés sur un terrain plat et de faible altitude n'ont que quelques maisons, par contre les jardins et champs de cultures maraîchères y dominent. C'est également le quartier des Couvents (les Chartreux, la Visitation, les Ursulines, les Minimes, etc.). Par contre, les hauteurs du Marchix se peuplent et ce faubourg a l'avantage de posséder deux grandes places : Viarme et Bretagne favorables aux éventaires des marchés et à l'activité des foires.

Le faisceau en V des deux grandes routes de Rennes et de Vannes y aboutit et procure des relations importantes.

La butte du Calvaire avec les vastes enclos et dépendances de ses couvents va se prêter à un développement de constructions vers le nord-ouest, tandis que plus au sud, le long de la Loire et des cales de la Fosse où débarquent les marchandises de pas

1. Toutes ces îles, à part l'Hôtel-Dieu et le couvent des Récolets, sont dépourvues d'habitations, ce sont vraiment des prairies.



43. Le vieux pont de Pirmil.

mal de navires, des chantiers de constructions s'établissent en face de l'île Le Maire.

L'étiement des nouvelles maisons va se faire, petit à petit, vers la colline de l'Ermitage.

Le fleuve Loire, le plus magnifique et le plus rapide moyen de transport pour cette époque commence à faire sentir l'influence pratique qu'il assurera désormais à la cité qu'il traverse.

Un renouveau va avoir lieu, nous le devons au XVIII^e siècle et aux hommes habiles et intelligents : architectes et artistes, gouverneurs, maires et armateurs qui ont eu en main, à cette époque, la destinée de Nantes.

La transformation de la ville.

Si nous cherchons à connaître les principales causes de la transformation que va subir la ville, ville qui conserve encore

au commencement du XVIII^e siècle sa ceinture de remparts, nous constatons qu'elles proviennent de quatre faits importants :

1^o *L'accroissement de la population.*

2^o *L'accroissement de la richesse.* — Celui-ci est dû à l'essor maritime et à l'essor industriel.

L'essor industriel se manifeste par la création de nombreuses manufactures, en 1775 on en compte dix-huit (six textiles, quatre faïenciers, une aciérie, une verrerie, trois raffineries, une corderie, une amidonnerie).

Le commerce maritime en pleine progression, et en particulier sur la traite, favorise la fortune des armateurs.

L'essor maritime exige l'étirement vers l'aval de toute la vie commerciale et industrielle et armement et chantiers vont s'établir à l'extrémité de la Fosse jusqu'à la Chézine.

3^o *L'aménagement des voies fluviales.*

4^o *La passion de bâtir* qui gagne toutes les grandes villes. Rouen, Bordeaux, etc., et dont la répercussion atteint également Nantes.

Toutes ces causes agissant de concert vont entraîner des modifications importantes dans les conceptions de l'urbanisme et par suite des réalisations architecturales suivant des nouvelles formules.

Nantes au XVIII^e siècle va s'affirmer un port d'armement, une place de commerce et également une ville de résidence. Nous ne nous étendrons pas sur les deux premières de ces manifestations mais nous examinerons plus attentivement la dernière.

La création de quartiers neufs (comme le quartier de Graslin) avec des habitations dont le plan et les élévations offrent une indéniable recherche architecturale est nécessitée par l'établissement d'anciens colons qui reviennent à Nantes après fortune faite; ils ont le goût du luxe, du confortable et exigent des hôtels dignes de leur richesse. Les divertissements ne sont pas oubliés et ce même quartier Graslin deviendra avec le théâtre et les cafés environnants, le centre des réjouissances nocturnes.



44. La place Graslin à la fin du XVIII^e siècle.

Esthétique architecturale.

Le style monumental mis en œuvre par les architectes suit les tendances qui se manifestent dans toutes les constructions de cette époque c'est-à-dire le retour aux qualités classiques d'ordre, de symétrie, de régularité en marquant toutefois un souci d'embellissement et de présentation. On constatera combien celui-ci est grand dans la mise en valeur du théâtre Graslin par une place l'accompagnant et dont toutes les maisons sont semblables comme ordonnance architecturale (fig. 44). Le souci également de présenter avantageusement le monument Chambre des comptes (préfecture actuelle) par l'avancée d'une grande place et d'une large voie y aboutissant (rue Royale ou rue du Roi-Albert). Enfin la création de quartiers neufs est facilitée par la disposition des vastes terrains non bâtis situés autour de Nantes (colline du quartier Graslin, quartier du Calvaire, de l'Entrepôt et Launay).

* *

Les projets d'urbanisme commencèrent à apparaître vers 1730 et l'élan fut donné par un maire particulièrement actif et entreprenant : *Gérard Mellier*.

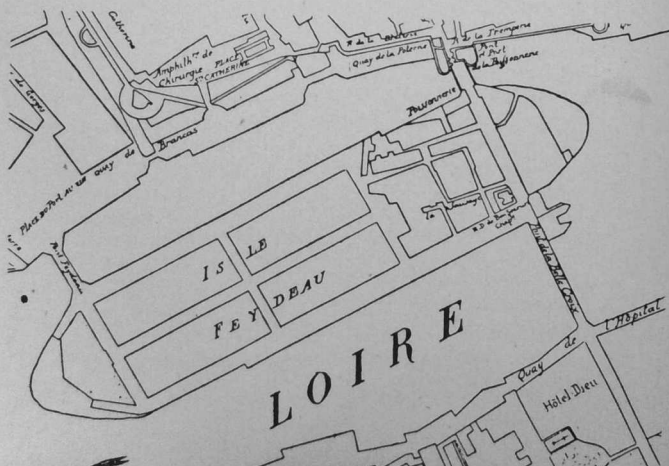
Le premier grand projet fut la création d'un quartier nouveau dans l'île Saulzaie, proche de la ville.

Dès 1721 l'attention de l'intendant général de Bretagne M. Feydeau de Brou fut attirée sur l'emplacement de la grève de la Saulzaie. Ce fut Goubert, architecte de la ville qui fut chargé du premier projet. En 1723 une concession fut faite en faveur d'une compagnie qui prenait à sa charge la construction de vingt-quatre maisons, quais, cales, rues du plan projeté. Ce nouveau quartier prit le nom de Feydeau et c'est en 1724 que furent commencés les travaux.

Le plan général comportait deux corps de bâtiment de chacun douze maisons, séparés dans toute leur longueur par une rue qui avait nom : rue du Milieu. Toutes les maisons devaient avoir une façade sur le quai et une sur cette rue. Deux autres rues transversales étaient établies : rue de Clisson et rue Duguesclin (fig. 45).

Toutes les maisons seraient identiques et comprendraient un entresol et deux étages dont le premier avec balcons ornés.

45. Plan de l'île Feydeau.



Enfin une communication directe de la tête de l'île avec la ville serait établie (car il n'y avait que le pont et la porte de la poissonnerie fort étroite du reste).

Il y eut beaucoup de déboires et en 1760 deux maisons seulement étaient achevées. La construction sur pilotis était très onéreuse, on la remplace par le procédé du grillage en bois ; de plus une concession importante au point de vue esthétique dut être faite : toutes les façades devaient être pareilles, mais en 1780 les maisons s'élevèrent successivement (ce n'est qu'en 1825 qu'on perça le vieux quartier de la Saulzaie et que la rue du Milieu (aujourd'hui rue Kervégan) put s'étendre de la Poissonnerie à la petite Hollande)¹.

Quais Brancas et Flesselles.

Parallèlement Mellier chargea Delafond, ingénieur en chef du roi, et plus tard Gabriel I^{er}, ingénieur du roi, de dresser un projet pour réunir par un quai le pont de la Poissonnerie au Port-du-Vin. Gabriel proposa la démolition du mur d'enceinte et l'édification de belles constructions faisant vis-à-vis à celles de l'île Feydeau (le maréchal duc d'Estrées s'opposa à la destruction du mur).

Mellier meurt en 1729 mais ce n'est qu'en 1740 que le projet est remis sur le tapis ; le duc d'Aiguillon s'adresse à l'un des architectes les plus réputés comme urbaniste : Vigné de Vigny pour qu'il dresse un plan d'ensemble et un mémoire sur « les commodités, et décorations de la ville de Nantes ». Ce projet déposé en avril 1755 est un véritable essai d'urbanisme opérant sur l'ensemble de l'agglomération, créant des places, ouvrant des rues, démolissant des parties de murs de l'enceinte. Bien entendu il n'y a qu'une faible partie de ce projet qui fut réalisée entre autres la démolition de la muraille face à l'île Feydeau.

Ce fut l'architecte Ceineray qui présenta en 1760 un projet pour l'édification des maisons devant s'élever sur le quai appelé

1. La promenade plantée d'arbres dite petite Hollande date de 1782.



46. Le quai Brancas.

Flesselles (nom de l'intendant général de Bretagne) et sur le quai Brancas (gouverneur de Bretagne) (fig. 46).

La ville vers 1760 présente l'aspect parfaitement traduit par le plan Cacault, plan qui servit de base aux projets de Ceineray. Celui-ci installé à Nantes en 1752, nommé architecte-voyer de la ville de 1760 à 1780, fut le meilleur architecte de l'époque et ses projets d'ensemble établis au XVIII^e siècle ont inspiré tous les travaux effectués dans les cinquante années suivantes.

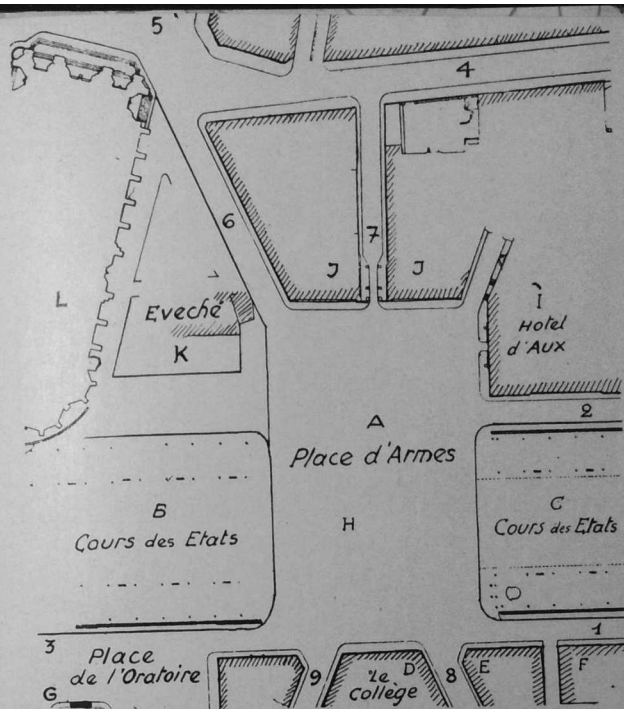
Ses principales œuvres sont les maisons quais Flesselles et Brancas, la place du Bouffay (inachevée), la canalisation de l'Erdre. A l'est la séparation de la ville et des faubourgs par un cours rectiligne allant de la Loire à l'Erdre.

Le prolongement des quais du port vers l'ouest.

L'extension de la ville sur les collines qui dominent la Fosse et le premier projet de la place Royale.

Cours.

Le cours des Etats de Ceineray comprend deux cours en ligne droite reliant par une double allée d'ormes et de tilleuls le quai de la Loire à celui de l'Erdre où on accède par des terrasses en escalier. Au milieu de cette perspective régulière, il ouvre une place en forme de rectangle allongé c'est la place



47. Plan de la place d'Armes.

d'Armes (aménagée sur l'ancien bastion Saint-Pierre) (plan fig. 47).

La rue Saint-Clément arrivée de la route de Paris coupe cette place en diagonale et se prolonge par la rue de l'Evêché et parvient devant la cathédrale.

Pour assurer la symétrie, Ceineray amorce deux percées axées sur la deuxième diagonale : l'une conduit au couvent de la Visitation (actuellement rue Gambetta), l'autre devait rejoindre la rue Royale. Autour des cours des Etats, Ceineray compte élever de belles constructions — quartier paisible et majestueux pouvant convenir à des grands hôtels particuliers.



48. Hôtel d'Aux (1765).

Dans l'impossibilité d'imposer des façades identiques Ceineray se borna à élever quelques façades types pouvant servir de modèle.

Le premier immeuble fut celui élevé sur le cours Saint-André entre la rue Lebrun et l'impasse Audran, bâti de 1769 à 1771 pour le chapitre de la cathédrale; il porte sur la façade une clé et une épée en sautoir.

Il a servi de modèle aux trois bâtiments qui le suivent le long du cours. Entre la rue Saint-Clément et la maison de Chapitre, immeuble bâti en 1773 par Ceineray, sa façade a été imposée à l'hôtel de Bellisle construit entre la place de l'Oratoire et la rue Gambetta.

Ceineray fit devant l'Oratoire une place régulière soumise à des servitudes, elle fut achevée en 1773.

La régularité de la place d'Armes ne fut jamais réalisée complètement. Sur la place, la première construction achevée fut l'hôtel d'Aux (1771, plan de Ceineray) (fig. 48), il devait avoir son pendant de l'autre côté de la place (Evêché).

Le fond de la place (qui devait être dans le projet Ceineray l'hôtel des Monnaies) est formé par l'hôtel Montaudoïn (J, fig. 47) (construit par Crucy, plan de 1781) œuvre sévère malgré son pavillon central à colonnes dégagées supportant un fronton classique.

Enfin le programme des élévations de la rue qui descend à gauche sur le quai de l'Erdre (rue Tournefort) fut dressé par Ceineray¹. On aperçoit dans tous ces projets le souci de constituer un ensemble régulier obéissant aux lois d'un urbanisme étudié. Les cours et les immeubles qui les bordent, la place Maréchal-Foch avec sa colonne, constituent encore de nos jours l'œuvre la plus typique et la plus monumentale de Nantes (fig. 33).

Chambre des Comptes.

Elle fut installée à Nantes par Louis XII et Anne de Bretagne. Le palais commencé en 1515 et terminé sous Henri II menaçait ruine au XVIII^e siècle, le projet de Ceineray fut accepté par la Chambre en 1762. Le plan a la forme d'un rectangle allongé. L'élévation a peu de hauteur, un étage seulement. Les deux façades présentent un caractère différent.

Sur le quai Ceineray il n'existe aucun accès important, un portique unique figure en avant-corps, six travées de six fenêtres garnissent la façade avec fronton portant les armes de la province.

Une balustrade de pierre règne tout autour de l'édifice, elle est surmontée de vases de pierre aux retraits et angles, le soubassement est très élevé. Même principe pour la façade principale: portique de quatre colonnes isolées ioniques — fronton aux armes du roi — les côtés ont les travées séparées par des pilastres ioniques².

Crucy.

En 1780 Ceineray céda sa place à son élève Crucy. Crucy né à Nantes en 1749, prix de Rome d'architecture, est mort en 1820.

1. La plupart des immeubles ne furent achevés qu'au XIX^e siècle.

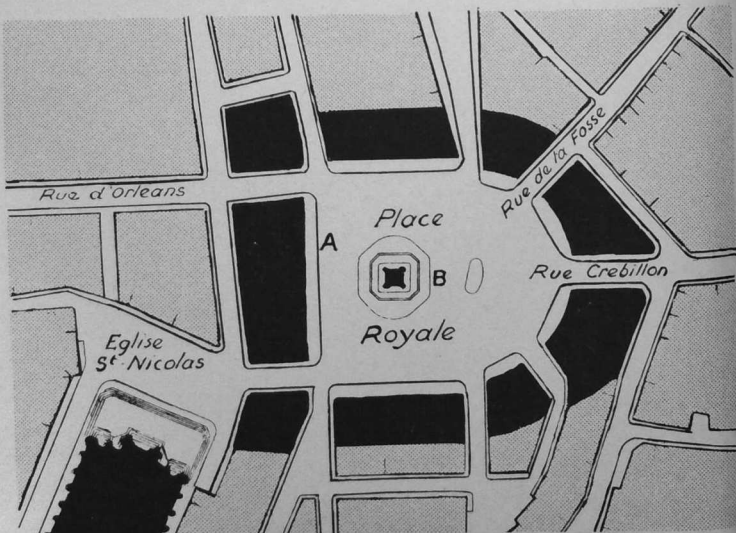
2. La façade de la préfecture vue de la rue du Roi-Albert paraît basse et écrasée par les immeubles voisins, effet accentué par la pente de la rue.

Il modifie dans le détail l'œuvre de son prédécesseur ; ce n'est pas l'urbaniste qu'il faut voir en lui, il s'est borné à exécuter les plans de son maître et à les développer. C'est avant tout comme architecte qu'il mérite d'être étudié. A partir de 1787 il s'occupe de la place Royale, son plan est le même que celui de la place Graslin mais tandis que celui-ci est déterminé par le souci de mettre en valeur un monument, le plan de la place Royale est commandé par la direction des rues qui y aboutissent et par l'effet d'un motif central. L'unité de la place (fig. 49) (qu'on a heureusement respecté lors de la reconstruction après les bombardements de la dernière guerre) tient à la régularité des immeubles tous conçus sur le même type : hauteur identique, travée de mêmes proportions, égalité des baies, etc.

Le théâtre Graslin.

J.-J.-Louis Graslin, personnage curieux, né à Tours en 1727, s'établit à Nantes. Il a le goût du théâtre, des arts, des mathéma-

49. Plan de la place Royale.



50. La Bourse. Photo Lumina.

tiques, de l'économie politique. Homme d'action, il ouvre à Nantes la première manufacture d'indiennes en toiles imprimées. Il décide d'édifier un quartier neuf. Achetant des terrains il demande un premier projet à Ceineray. Entre-temps, il pense que le centre attractif d'une place pourrait être le théâtre. Ceineray retiré c'est Crucy qui réalise le nouveau projet. Le théâtre de Crucy brûle en 1796, reconstruit en 1811 par Crucy lui-même, l'extérieur ne fut pas modifié.

La Bourse.

Elle fut au XVII^e siècle un bien modeste édifice construit sur la place du Port-au-Vin parallèlement à la Loire, menaçant ruine on l'abattit en 1723. Mal reconstruite d'après les plans de Delafond, on fut dans l'obligation de la démolir à nouveau en 1769. Ce n'est qu'en 1790 que le plan élaboré par Crucy fut accepté

et la construction se trouva terminée en 1815. Le plan de forme rectangulaire présente sur ses deux plus petits côtés orientés, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, des façades d'un style très académique. A l'ouest elle consiste en un portique de dix fortes colonnes ioniques supportant un fort entablement couronné de dix statues (fig. 50). La façade est présente un avant-corps saillant sorte de portique toscan à quatre colonnes.

Les caractéristiques de l'architecture nantaise du XVIII^e siècle.

Elle adopte deux formules suivant qu'il s'agit de monuments et d'ensembles monumentaux, ou de l'interprétation d'hôtels et de maisons particulières. Pour les ensembles monumentaux la préoccupation dominante des architectes aussi bien Ceineray que Cruey, a été de créer une unité de style. Cette unité a été obtenue par la régularité d'une répétition d'éléments semblables et par l'ordonnance de plans où la symétrie joue un rôle capital.

Nantes est en effet une ville à places régulières, avec immeubles identiques tout autour ; place Graslin, place Royale, place de la Préfecture, place Saint-Pierre, place Aristide-Briand, place Mellinet, place du Sanitat, place du Bouffay¹.

Les grands alignements de beaux hôtels qui bordent de chaque côté le cours Saint-Pierre², l'ordonnance de la place de l'Oratoire montrent l'intention de créer des groupements monumentaux qui confèrent encore à la ville un caractère de noble élégance et de distinction. Les quais Flesselles et Brancas, le cours Cambronne manifestent le même souci de présentation ordonnée.

Presque toujours le centre des grands immeubles particuliers est marqué par un avant-corps en légère saillie orné de pilastres embrassant deux étages (voir fig. 48) l'entablement très simple est surmonté dans cette partie, par un grand fronton ornemental.

1. Un côté de la place est resté inachevé. La place moderne Victor-Mangin, près du pont de Pirmil viendra compléter cet ensemble de places régulières.

2. L'alignement rue Tournefort possède une brèche, un hôtel n'ayant pas été construit, de même rue Sully un immeuble n'est pas terminé.



51. Immeuble du quai de la Fosse.

La chapelle de l'Oratoire est entourée de deux hôtels : celui des Semaisons et celui des Lelasseur-Lorgeril qui présentent deux façades variées où s'affirment les mêmes qualités et l'observance du même principal motif central à pilastres, couronnement de frontons¹.

Nous retrouvons le même parti mais développé sur toute une longue façade de l'hôtel Brancas qui va de l'hôtel des Postes au cours des Cinquante-Otages. Ce développement a permis à l'architecte Ceineray de terminer à chaque bout la construction par un décrochement formant pavillon de très faible saillie. De très belles proportions, d'une ornementation sobre et intéressante, l'hôtel Brancas se présente comme le chef-d'œuvre de Ceineray

1. Citons encore place du Maréchal-Foch : l'hôtel Montaudouin par Cruey avec avant-corps à colonnes.

et mérite d'être classé comme un des plus remarquables monuments nantais¹.

Le XVIII^e siècle a laissé à Nantes une série d'hôtels particuliers qui n'ont pas la sévérité un peu froide des immeubles monumentaux que nous venons de signaler. En effet la suppres-



52. Maison du XVIII^e siècle, quai Turenne. *Photo Chapeau.*

sion des pilastres ou des colonnes classiques et une certaine fantaisie due à l'apport de motifs sculptés leur donne un aspect plus familier.

En général ils ont des façades établies d'après un programme à peu près identique. Le rez-de-chaussée formant boutique et l'entresol sont réalisés dans des arcades en plein cintre. Entre chaque arcade de grosses et belles consoles supportent la table de pierre en saillie du balcon. Les étages supérieurs sont seule-

¹. Détruit pendant la guerre sur presque une moitié, il a été habilement et fidèlement restauré par les architectes des Monuments historiques.



53. Balcons place du Filori.
Photo Bourgeois.



54. Vieux balcons du quai de la Fosse.
Photo Duguy.

CINQUIÈME PÉRIODE

LE XIX^e SIÈCLE

Au XIX^e siècle, comme du reste au début du XX^e, la préoccupation dominante n'est pas de construire des monuments ou de grands immeubles mais surtout d'essayer de réaliser des voies plus commodes et plus larges à travers les vieux quartiers du centre.

Près de Graslin et vers le nord un quartier résidentiel fut créé vers 1790 sur le terrain dit de la Grille ou Tenue du Pavillon comportant un boulevard et une place pour laquelle on proposa en 1847 une uniformité dans les façades des maisons à construire¹.

Une percée faite dans un but essentiellement pratique fut celle de la rue de Strasbourg qui prolongea en ligne droite la route de Rennes pour aboutir autrefois aux quais de la Loire, le fleuve aujourd'hui comblé est remplacé par le cours Franklin-Roosevelt.

Cette rue tracée à travers de vieux immeubles fut commencée en 1867 et achevée en 1877. Elle permet actuellement un débouché rapide à toutes les voitures venant de la direction de Rennes².

1. Le boulevard Delorme (actuellement Gabriel-Guist'hau) véritable mail planté d'arbres avec deux voies latérales, bordées de beaux immeubles d'habitation, est le boulevard Gentry de Nantes; il serait profondément regrettable que par suite des exigences de la circulation automobile il soit transformé en garage et en parc de stationnement. Certains proposent même sa modification en le dotant d'une seule voie centrale large, ce qui détruirait complètement le caractère original de ce boulevard et priverait Nantes une fois de plus, de ce qui constituait une partie de son charme et de son attrait.

2. Un autre débouché vers le sud-est est maintenant assuré par le cours des Cinquante-Otages.



55. Plan de la ville en 1866.

Une deuxième percée faite dans le cœur de Nantes fut une rue joignant la place Saint-Pierre à la place de l'Hôtel-de-ville, rue coupant perpendiculairement la rue de Strasbourg; cette nouvelle percée porta en 1874 le nom de Châteaudun qui fut transformé en rue Maréchal-Leclerc-de-Hautecloque. La place Saint-Pierre fut construite suivant une ordonnance régulière avec façades identiques¹, son plan rectangulaire forme cadre à la cathédrale. On remarquera toutefois que l'axe central de la rue Maréchal-Leclerc-de-Hautecloque ne coïncide pas avec l'axe central de la façade de la cathédrale.

Prolongée au-delà de l'Hôtel de ville par la rue Thiers et aboutissant au cours des Cinquante-Otages (autrefois au pont sur l'Erdre), la rue Maréchal-Leclerc-de-Hautecloque accuse un

1. Le concours de ces façades date du 9 janvier 1868.

ment séparés par une plate-bande moulurée et sont percés de hautes fenêtres à linteaux. Dans certains immeubles importants les balcons se répètent aux deuxième et troisième étages (fig. 51).

L'ornementation très sobre est réservée à la clef des arcades, (elle consiste en cartouches ou en mascarons (fig. 52) représentant souvent des divinités marines), et au décor des consoles. La ferronnerie qui a connu à cette époque un essor considérable se manifeste magnifiquement dans les belles armatures des balcons (fig. 53) et aussi dans les rampes des escaliers intérieurs.

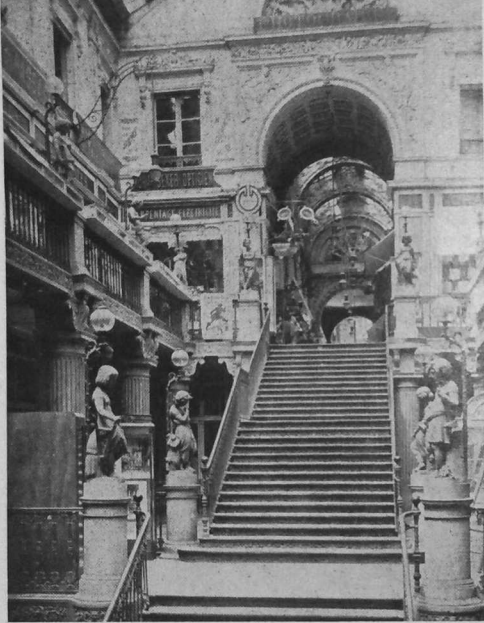
C'est le long de l'allée Turenne (ancien quai), de l'allée Duguay-Trouin (ancien quai également) de la place de la petite Hollande et de la rue Kervégan en plein centre de l'ancienne île Feydeau qu'on peut découvrir les plus belles et les plus originales maisons construites de 1732 à 1760 pour les riches négociants d'alors : les Grou, les Geslins, les Villeteux, les Berrouette.

La rue de la Fosse et le quai de la Fosse possèdent encore, malgré de nombreuses destructions, quelques façades où l'on retrouve les marques distinctives de l'architecture nantaise du XVIII^e siècle (fig. 54).

BIBLIOGRAPHIE

- RENOUL (J.-C.). — Graslin et le quartier de Nantes qui porte son nom, extr. *Annales de la Société académique de Nantes*, 1860.
- RENOUL (J.-C.). — L'île Feydeau. Extr. *Annales de la Société académique de Nantes*, 1861.
- RENOUL (J.-C.). — *Le quai du Port-Maillard*. Nantes, Mellinet, 1863.
- RENOUL (J.-C.). — *Les cours Saint-Pierre et Saint-André*. Nantes, Mellinet, 1863.
- DELATRE (Léon). — *Mémoire sur le projet de 1755 de l'architecte de Vigny concernant l'embellissement de Nantes*. Impr. A. Dugas, 1911.
- GIRAUD-MANGIN (Marcel). — *Le style Louis XV à Nantes. Architecture et décoration*. Paris, Ch. Massin, s.d.
- GIRAUD-MANGIN (Marcel). — *L'architecture et les architectes nantais du XVI^e au XIX^e siècle*. Rennes, Plihon, 1925.
- GUILLOUX (F.). — Notes et documents inédits sur le quartier Graslin au XVIII^e siècle. Extr. du *Bull. Soc. archéol. de Nantes*, 1926.

- HALGAN (Georges). — Le quartier Delorme à la fin du XVIII^e siècle. *Bull. Soc. arch. de Nantes*, 1920.
- HALGAN (Georges). — *Nantes dans le passé, les rues du Chapeau-Rouge et du Calvaire*. Fontenay-le-Comte, 1936.
- MARTIN (Gaston). — *Nantes au XVIII^e siècle. L'administration de Gérard Mellier (1709-1720-1729)*. Toulouse, 1928.
- LELIÈVRE (Pierre). — Nantes au XVIII^e siècle. *Urbanisme et architecture*, 1942.



56. Passage Pommeraye.

sens transversal de circulation qui devrait décongestionner les rues étroites parallèles de Verdun et de la Marne.

Ainsi les deux axes perpendiculaires (sens N.-S., sens E.-O.) qui ont toujours marqué le sens important de la circulation se sont définitivement affirmés au cœur de la ville par deux nouvelles percées.

♦ ♦

Vers 1830 tout le quartier au nord de la rue du Calvaire subit une transformation considérable par la création de l'ensemble : place Lafayette, palais de justice, caserne de gendarmerie, prison et pour accompagner cette ordonnance une voie perpendiculaire au palais de justice fut ouverte : la rue Lafayette.

Les deux bâtiments qui bordent la place de chaque côté (la gendarmerie à gauche est de 1864), ont une architecture identique. La prison, proche du palais ne manque pas de caractère et l'ensemble de la place offre une certaine harmonie¹.

♦ ♦

Enfin il fut envisagé la création, dans la banlieue, d'une grande ligne de boulevards dits de ceinture. Entre 1840 et 1891 furent entrepris les travaux de ces boulevards extérieurs allant de la prairie de Mauves au bas de Chantenay encerclant ainsi toute la ville au nord de la Loire. Pendant toute la première moitié du xx^e siècle cette ceinture : boulevard de Mauves, de Doulon, des Poilus (anciennement de la Colinière), des Belges (anciennement de Saint-Donatien), d'Eugène Orioux, Lelasseur, des Anglais (antérieurement de la Chézine), de la Fraternité (nom donné en 1901 à l'ancien boulevard de la Contrie), de l'Égalité et de la Liberté, n'a pas connu une intense circulation et n'a pas répondu à l'activité qu'on était en droit d'espérer. Actuellement les fréquents embouteillages de voitures dans les rues du centre vont peut-être permettre de donner à ces boulevards un regain d'actualité et montrer quels utiles dégagements ils peuvent constituer.

♦ ♦

Au point de vue de l'esthétique architecturale il est intéressant d'examiner les conditions de présentation des monuments nantais. Un certain nombre ne sont pas mis en valeur par leur emplacement dans des rues peu larges et aussi l'absence de voies ou d'avenues dans l'axe de leur façade principale, ainsi le lycée Clemenceau, le musée des Beaux-Arts, l'Hôtel de ville, l'hôtel Rosmadec, l'église Saint-Nicolas, l'église Saint-Clément.

Le remarquable cours Cambronne est malencontreusement axé par rapport à la place Graslin.

¹. Nous regrettons actuellement l'étroitesse de la rue Lafayette peu en accord avec la circulation causée par les grands magasins installés dans les immeubles modernes, à son débouché sur le carrefour de la rue du Calvaire.

La façade principale de la préfecture paraît basse, écrasée, étant en contrebas par rapport au niveau en pente de la rue du Roi-Albert.

Par contre Nantes possède un ensemble intéressant de places régulières où l'ordonnance des façades a été maintenue (non sans mal). Les places anciennes Royale et Graslin, et les places modernes Roger-Salengro (préfecture), Saint-Pierre, Aristide-Briand (palais de justice), Sanitat, Mellinet, sont bordées d'immeubles ayant des façades semblables, cette répétition créant une unité remarquable de présentation¹.

1. La place du Bouffay va connaître elle aussi cette unité par la construction en 1958 de l'immeuble de droite qui manquait.

SIXIÈME PÉRIODE

LE XX^e SIÈCLE

La ville présente au début du xx^e siècle un aspect que l'on peut fixer par l'assemblage de certains éléments, ce qui nous donne quatre groupements principaux.

1° *Le groupement médiéval.* — Nous avons déjà signalé l'heureuse coïncidence qui réunit dans un voisinage immédiat : le château, la cathédrale, la Psalette et la porte Saint-Pierre, quatre monuments importants de la fin du xv^e et du xvi^e siècle.

2° *Le groupement du xviii^e siècle* qui englobe l'ancienne île Feydeau et ses abords immédiats.

3° *Le groupement portuaire* avec le quai de la Fosse, les chantiers de construction navale, la butte de Sainte-Anne.

4° *Le groupement central* qui s'étend de la place Royale à la place Graslin avec le théâtre, les cinémas, le cours Cambronne.

Le contact entre ces quatre grands groupements se fait par des rues diverses présentant plus ou moins d'intérêt. On y rencontre néanmoins quelques vieilles maisons (déjà signalées) et plusieurs monuments : préfecture, Hôtel de ville, église Sainte-Croix, Bourse, palais de justice, passage Pommeraye, église Saint-Louis, église Saint-Nicolas, monuments édifiés à différentes époques mais qui procurent un jalonnement intéressant pour la visite de la ville.

Au début du *xx*^e siècle le développement de Nantes paraît être commandé par l'activité industrielle et maritime. La voirie a une tendance à faciliter les communications vers le port, vers les usines et vers les grands entrepôts.

C'est une préoccupation dominante qui passe avant les solutions artistiques et monumentales. Pour faciliter l'accès vers le sud on envisage la suppression des multiples bras de la Loire par le comblement et l'enlèvement de certains ponts.

Le comblement de la rivière l'Erdre, le comblement de deux bras de la Loire qui encadraient l'île Feydeau ont été la conséquence de la mise en pratique de cette idée maîtresse qui se poursuit, du reste de nos jours, par de nouveaux projets.

On peut dire que ces deux grandes entreprises de comblement ont marqué le début de la transformation complète de l'aspect de Nantes.

Sur l'Erdre un grand boulevard a pris en 1944 le nom de boulevard des Cinquante-Otages en souvenir des héros fusillés par les Allemands en 1941¹ Les anciens quais qui bordaient l'Erdre se sont transformés en allées en conservant leurs anciens noms². La Loire comblée a fait place à de larges boulevards : Franklin-Roosevelt et cours du Commandant-d'Estienne-d'Orves ; le château y a gagné des douves réalisant ainsi son aspect primitif.

La question du chemin de fer traversant Nantes sur les quais a donné lieu à de nombreux projets, en définitive c'est le souterrain qui a été adopté mais une partie le long de l'allée Baco est restée en tranchée.

Vers le sud la suppression des passages à niveau (voies se dirigeant vers la gare de l'Etat) a été étudiée et se réalisera probablement en 1958. Par suite de l'augmentation de plus en plus considérable de la circulation automobile les parties comblées, pourtant vastes, sont immédiatement converties en lieux de stationnement et tout projet d'utilisation de ces espaces par

1. Et dont le monument figure sur l'emplacement de l'ancien pont Morand.
2. L'Erdre a été déviée dans un tunnel qui passe sous les cours Saint-André et Saint-Pierre et vient aboutir au canal Saint-Félix.



57 et 58. Entrée de Nantes au sud. Immeubles place Victor-Mangin et, en contraste, l'hôtel Daubroucq. Photo Club.



des jardins et des créations décoratives architecturales ne peut se réaliser. Tout espace récupéré se transforme en voie ou en lieu de stationnement.

Il semble donc que l'effort architectural a atteint son point maximum avec les édifices que nous avons décrits, ceux qui sont en voie de réalisation : hôtel des postes, immeubles administratifs, trésorerie à la place du quartier du Marchix.

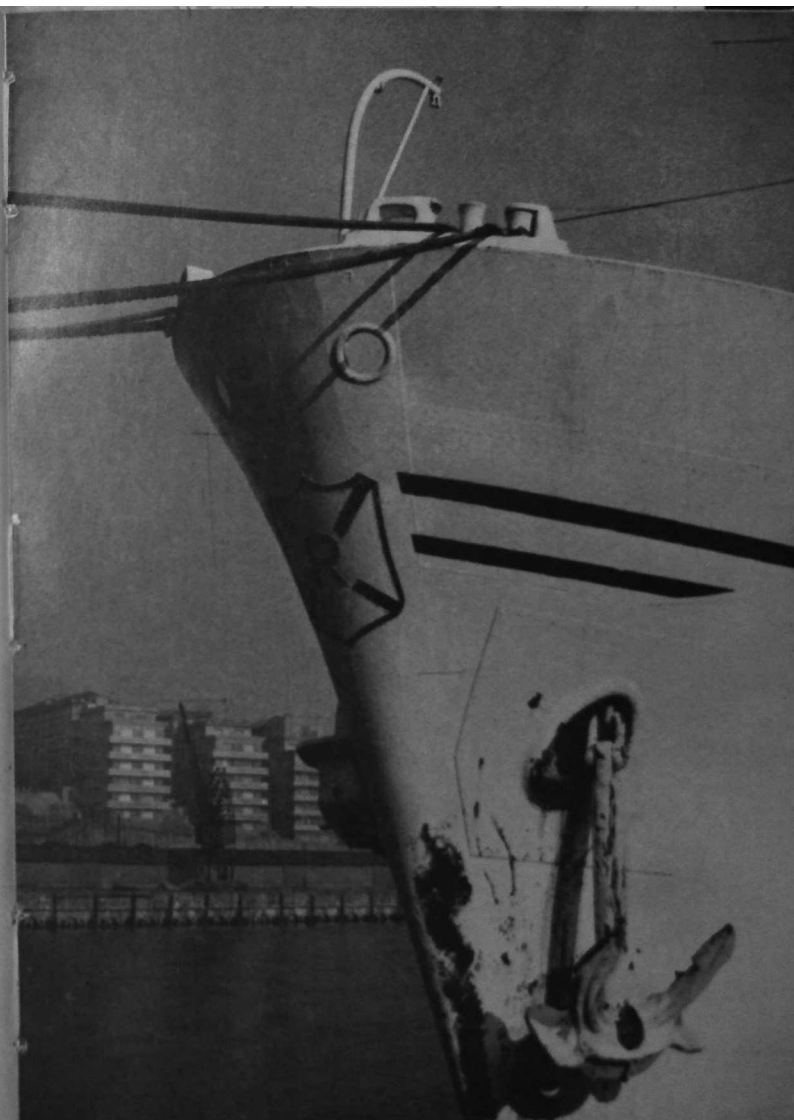
La physionomie monumentale de Nantes est à peu près fixée, il convient toutefois de préciser ce qui a, dans la première moitié du siècle, aidé à la transformation de la ville. Dans le genre utilitaire : le grand édifice du Champ-de-Mars qui est le matin un marché, le réservoir d'eau de la Contrie et de nombreuses écoles dans les différents quartiers. On ne saurait oublier les parcs et jardins : le parc de Procé, le jardin des Plantes, le square Marcel-Schwob, la Gaudinière, le Grand-Blottreau et son splendide logis, œuvre de Ceineray.

Une réalisation très réussie sont les deux grands immeubles en forme d'arc de la place Victor-Mangin (fig. 57) ils constituent une entrée majestueuse à la ville. Les immeubles latéraux qui encadrent l'hôtel Daubroucq ne sont pas, hélas ! dans le même cas, l'un très haut écrase le vieil hôtel, l'ouverture basse et béante de l'autre contribue à l'incohérence architecturale de ce coin (fig. 58). Voisine, la formidable masse de l'Hôtel-Dieu nous suggère que l'emplacement de cet hôpital n'a pas été judicieusement choisi.

Parmi les voies, la rue du Calvaire a été élargie et dotée de grands immeubles modernes, une nouvelle percée : la rue De Latre-de-Tassigny fait communiquer Graslin à la Fosse tandis que la rue de Budapest fait joindre la place Bretagne au carrefour du Calvaire.

Le nouveau boulevard des Martyrs de la Résistance est une très heureuse réalisation ainsi que le boulevard Maritime qui va du bas Chantenay au quai d'Aiguillon. Un projet dont l'exécution rapide serait souhaitable consisterait à réunir par une large voie dotée de deux ponts sur la Loire, le Champ-de-Mars à la côte Saint-Sébastien, voie traversant l'île Beaulieu.

Il faut noter au cours de la première moitié du XX^e siècle la disparition des édifices suivants : la poissonnerie (qui était située à



la pointe est de l'île Feydeau) le marché (à la pointe ouest de la même île), l'abattoir (remplacé par le marché de Talensac), les vieilles maisons de l'Ermitage¹. L'année 1957-1958 verra également la démolition du pont transbordeur dont bien des Nantais regretteront la silhouette familière.

Pour terminer cet aperçu sur l'architecture nantaise souhaitons que le centre de Nantes conserve toujours son aspect de ville où les siècles passés ont successivement apporté des œuvres marquées des caractéristiques de l'époque. La froideur des conceptions modernes, d'une rigueur toute mathématique ne peut que donner plus de prix à ces vieux édifices où la recherche artistique n'était pas méprisée. Enfin n'oublions pas que le pittoresque est et sera de plus en plus recherché, on attache toujours le plus grand intérêt à ce qui disparaît et le Nantes des vieux ponts, des multiples bras d'eau, des maisons à pans de bois, est souvent évoqué avec un mélancolique et tendre souvenir.

1. D'excellentes gravures du peintre Pinard conservent le souvenir de ces pittoresques constructions.

ERRATA

Page 18, au lieu de Nomenoë, lire Nominœ.

Chapitre II : la légende de la figure 3, s'applique à la figure 10; celle de la figure 7, à la figure 3 et celle de la figure 10, à la figure 7.

Page 106, dernière ligne, lire : un second bastion (fig. 12).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

AU FIL DE LA CHRONIQUE NANTAISE

1. Exécution de Gilles de Rais, <i>Ms français, B.N.</i>	25
2. Anne en prière, miniature de Jean Bourdichon (<i>Grandes heures d'Anne de Bretagne</i>).....	29
3. Cœur reliquaire en or d'Anne de Bretagne, Nantes (Musée Dobrée)	32
4. Tombeau de François II. Nantes, cathédrale Saint-Pierre....	44
5. La Force. Figure du tombeau de François II, par M. Colombe	45
6. Le Cardinal de Retz.....	49
7. Tenue des Etats de Bretagne, salle des Jacobins à Nantes. <i>Gravure de Hénon</i>	50
8. Mellier, maire de Nantes, 1725.....	51
9. Lettre autographe de Mellier. Nantes, musée des Salorges....	52
10. Kervégan, maire de Nantes, 1790.....	59
11. Charette. <i>Lithographie de Delpech</i>	66
12. Carrier. <i>Lithographie de Delpech</i>	66
13. Cambronne. <i>Gravure d'après Aubry</i>	71
14. Elisa Mercœur. <i>Lithographie de Gigoux</i>	75
15. La duchesse du Berry, par Lecler, 1824.....	77
16. Maison et chambre, rue Mathelin Rodier, où s'était réfugiée la duchesse de Berry. <i>Lithographie d'après Deroy (Musée du château)</i>	78
17. Jules Verne. <i>Photo Nadar</i>	83
18. Le jeu du Papegault à Nantes, d'après une gravure ancienne.	87
19. Vue de Nantes avant les complements.....	97
20. Bombardement de Nantes. Rue du Calvaire.....	98
21. Bombardement de Nantes. Rue de l'Arche-Sèche.....	99

HISTOIRE DE LA MARINE NANTAISE

1. Combat naval au XVII ^e siècle, <i>peinture de Armel de Wismes</i>	108
2. <i>La Marie Séraphique</i> de Nantes, célèbre négrier nantais (musée des Salorges)	111
3. <i>La Musette</i> , maquette d'un corsaire nantais du XVIII ^e siècle..	124
4. Jacques Cassard. <i>Portrait par Pierron</i>	126
5 et 6. La traite des Noirs. Gravures du XVIII ^e siècle.....	134
7. Frégate du XVII ^e siècle. <i>Maquette de M. Jeanne Julien</i>	136
8. Fers et entraves pour les Nègres pendant leur transport (Nantes, musée des Salorges).....	138
9. Le comte du Chaffault.....	141
10. Négrier nantais. <i>Maquette de H. Goulet</i>	145
11. Pavillon du pirate du Lain (musée des Salorges).....	152
12. Armement en course du corsaire <i>La Vénus</i> (musée des Salorges)	154
13. La pêche à la baleine (musée des Salorges).....	159
14. Baleinier nantais. <i>Maquette de H. Goulet</i>	160
15. Le port de Nantes au XIX ^e siècle. Vue prise de la Petite-Hollande	167
16. Cahier de navigation du XIX ^e siècle (musée des Salorges)....	168
17 et 18. Grands voiliers nantais au XIX ^e siècle.....	171

HISTOIRE MONUMENTALE DE NANTES

1. La porte Saint-Pierre.....	179
2. Tracé de l'enceinte gallo-romaine.....	186
3. Mur d'enceinte	185
4. Inscription (vestibule de la Mairie).....	187
5. Dédicace au Dieu Vulcain.....	188
6. Vieille rue du Moyen Age, rue Bossuet.....	190
7. Plan de l'enceinte du Moyen Age.....	192
8. Une des Tours de la porte Sauvetout.....	194
9. La Tour de Pirmil.....	196
10. Plan de la ville et du Marchix.....	197
11. La porte Saint-Pierre et son bastion.....	198
12. Le château. Le bastion Mercœur.....	199
13. La maison des Enfants nantais.....	202
14. Vieille maison du XV ^e siècle. Maison place du Change.....	203
15. Maison place du Change.....	203
16. Vue générale de Nantes, <i>par Aveline</i>	206
17. Plan du Bouffay.....	208
18. Le Bouffay. Vue prise de la rue du Bon-Secours.....	209
19. Plan du château.....	211
20. Agrandissement du château au XIV ^e siècle.....	213
21. Le château Les lucarnes.....	214

22. Le château. Les Tours d'entrée.....	215
23. Le château. La Tour du port.....	215
24. Le château. Courtoine de la Loire.....	216
25. Ensemble du château, vu d'avion.....	218
26. Le château. Le puits.....	219
27. Façade de la cathédrale. <i>Lithographie de Deroy, 1855</i>	221
28. La cathédrale. Les trois portails.....	223
29. Détail du portail central, les anges présentant les âmes.....	225
30. Plan de la cathédrale.....	226
31. Soubassement des piliers de la nef.....	227
32. Figure de la Justice, tombeau de François II.....	229
33. Place Louis-XVI (<i>vieille gravure</i>)	230
34. Porte Saint-Pierre	231
35. La Psallette	232
36. La chapelle de l'Oratoire (XVII ^e siècle).....	236
37. Ancien plan du quartier de l'Hôtel de Ville.....	237
38. L'Hôtel de Ville. Angle de la cour d'honneur.....	240
39. Plafond de l'escalier de l'Hôtel de Rosmadec.....	240
40. Hôtel de Ville. Mascaron décorant les clefs.....	241
41. Portrait rue Malherbe.....	244
42. Plan de Nantes de Le Rouge.....	245
43. Le vieux port de Pirmil.....	247
44. La place Graslin à la fin du XVIII ^e siècle.....	249
45. Plan de l'île Feydeau.....	250
46. Le quai Brancas.....	252
47. Plan de la place d'Armes.....	253
48. Hôtel d'Aux (1765).....	254
49. Plan de la place Royale.....	256
50. La Bourse	257
51. Immeuble du quai de la Fosse.....	259
52. Maison du XVIII ^e siècle, rue Turenne.....	260
53. Balcon place du Piloni.....	261
54. Vieux balcon du quai de la Fosse.....	261
55. Plan de la ville en 1866.....	265
56. Passage Pommeraye	266
57. Entrée de Nantes au sud. Place Victor-Mangin.....	271
58. L'hôtel Daubroucq	271
59. Le port. La maison de la butte Sainte-Anne.....	273

TABLE DES MATIÈRES

PAUL CAILLAUD.	
AU FIL DE LA CHRONIQUE NANTAISE.....	9
ARMEL DE WISMES.	
HISTOIRE DE LA MARINE NANTAISE.....	107
JOSEPH STANY GAUTHIER.	
HISTOIRE MONUMENTALE DE NANTES.....	179
<i>Première période</i>	182
<i>Deuxième période :</i>	
<i>Le Moyen-Age et la Renaissance</i>	189
<i>Troisième période :</i>	
Le XVII ^e siècle.....	235
<i>Quatrième période :</i>	
Le XVIII ^e siècle.....	243
<i>Cinquième période :</i>	
Le XIX ^e siècle.....	264
<i>Sixième période :</i>	
Le XX ^e siècle.....	269
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	275

Cet ouvrage établi par les Editions Horizons de France, a été achevé d'imprimer le 16 juin 1958, par l'Union Typographique, à Villeneuve-Saint-Georges. Son tirage se justifie ainsi : 250 exemplaires brochés sous double étui, accompagnés d'une suite de huit lithographies d'après des gravures anciennes, et d'un moulage du sceau de l'Université de Nantes au XV^e siècle; 250 exemplaires reliés toile sous double étui avec une suite des huit lithographies, et 2.500 exemplaires reliés toile sous jaquette rhodoid. Les lithographies ont été tirées sur les presses de Mourlot frères.

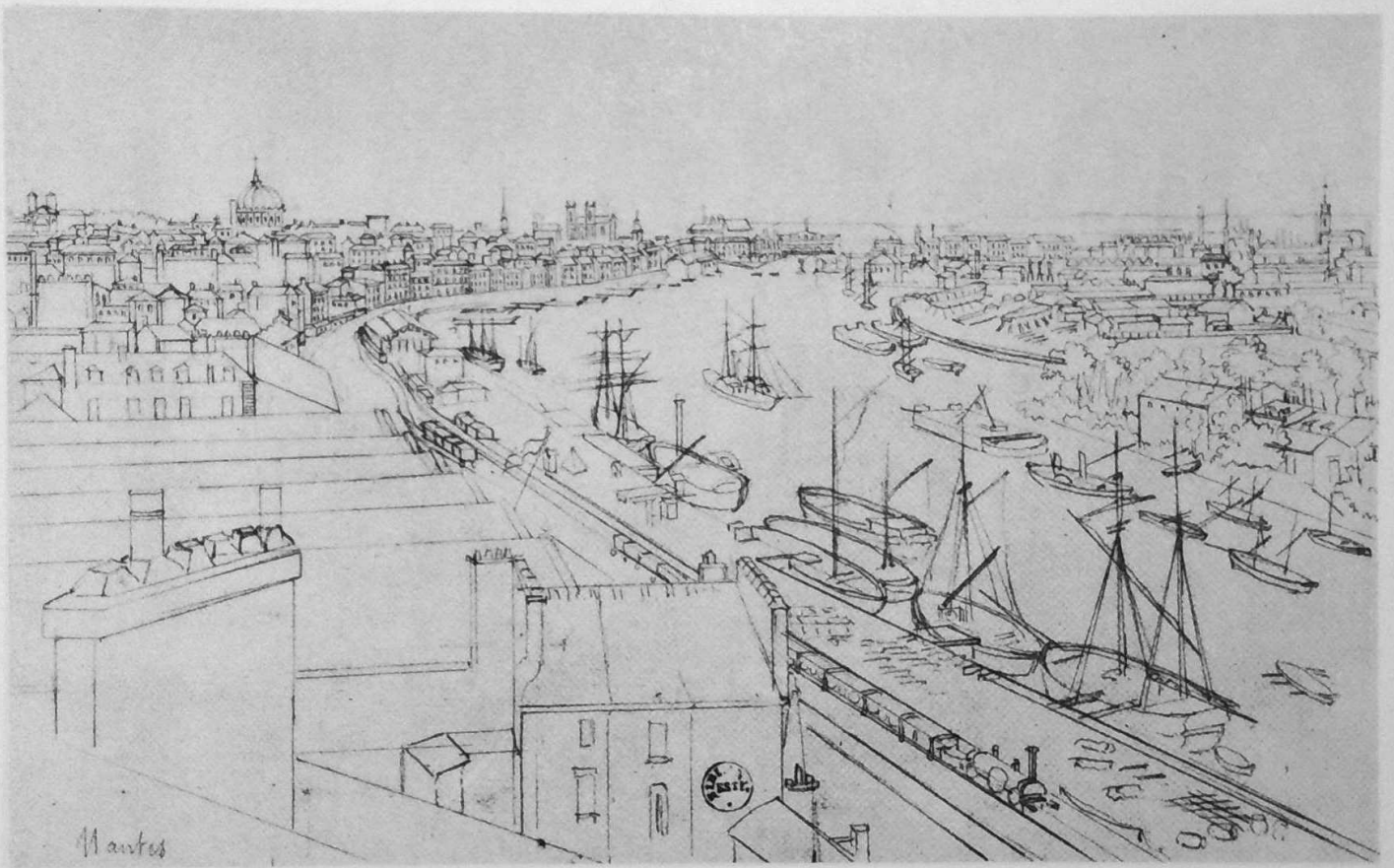
00065





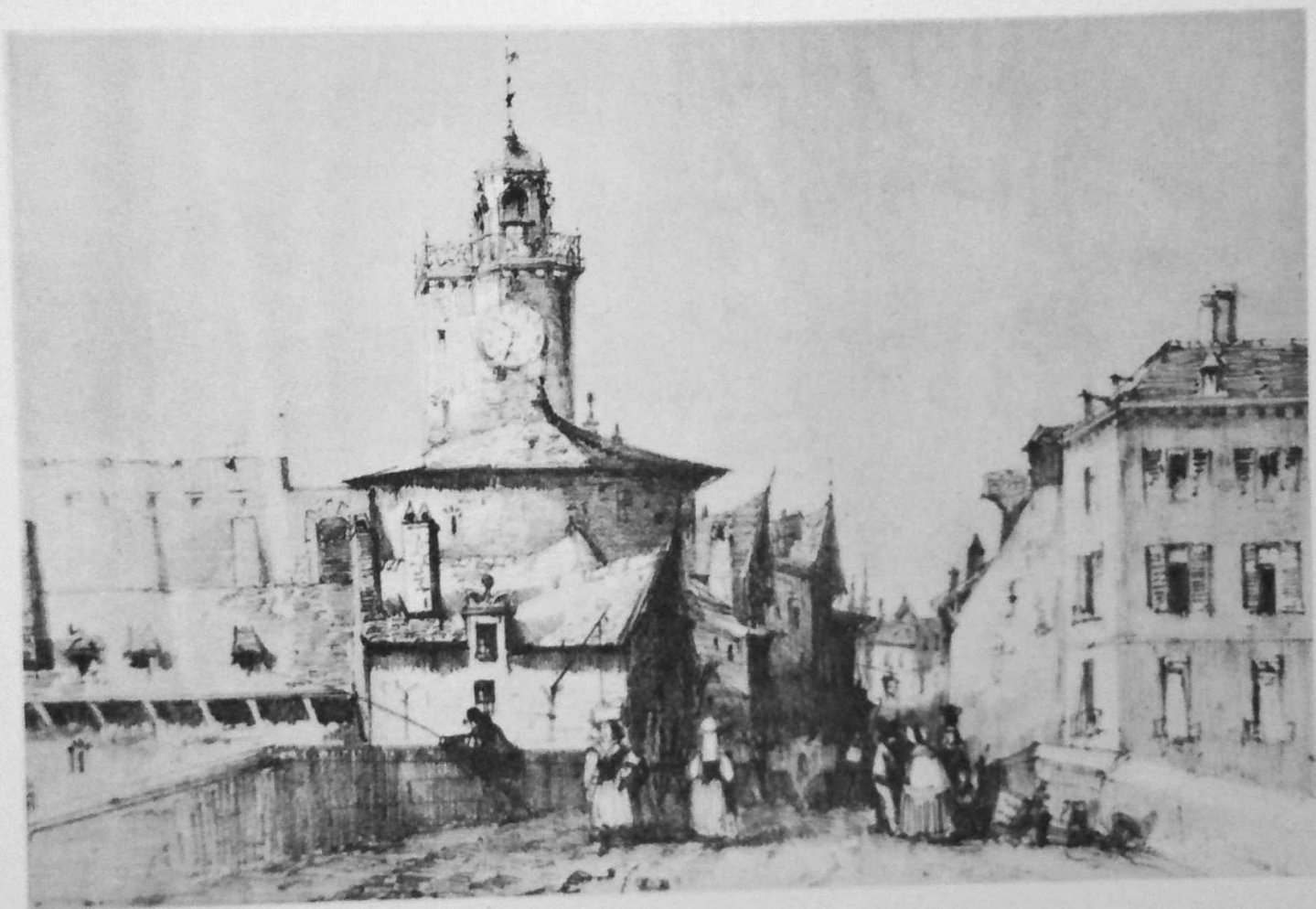
**SCEAU DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES
AU XV^{ÈME} SIÈCLE**

D'APRÈS LA MATRICE CONSERVÉE AUX ARCHIVES NATIONALES



LE PORT DE NANTES. *Dessin de Clerget.*

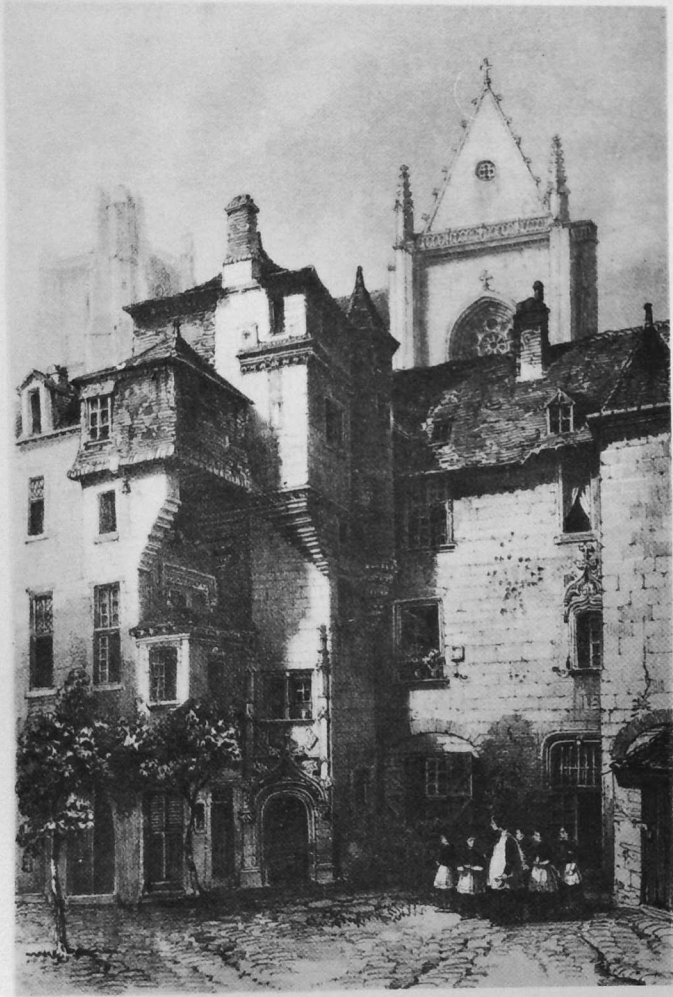
Coll. Destailleur. B. N.



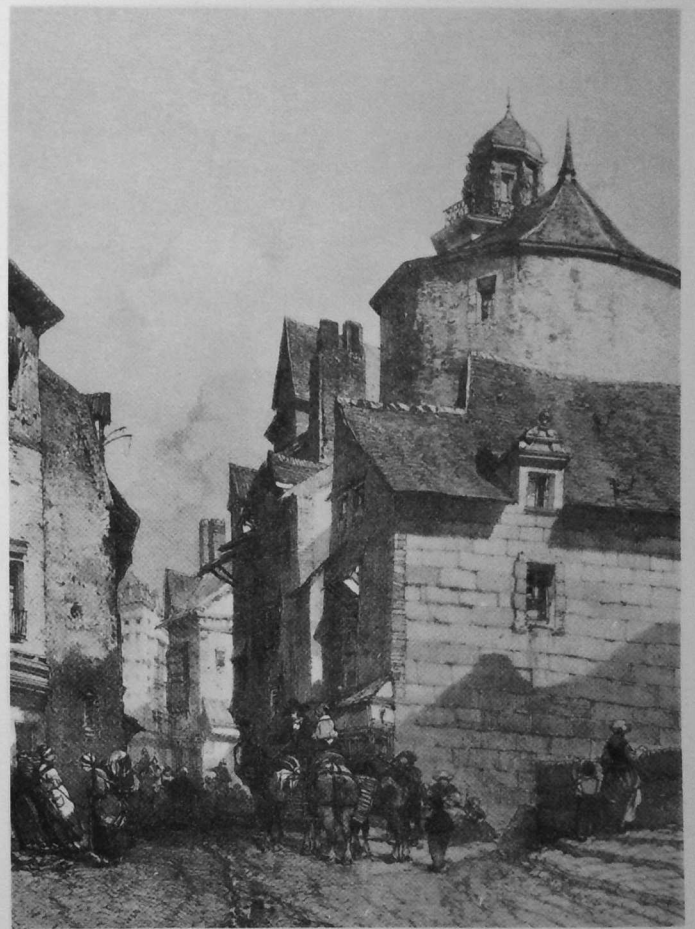
NANTES. LA TOUR DU BOUFFAY. *Lithographie de Chandelier.* 1840



NANTES. EXTÉRIEUR DE LA COLLÉGIALE, RUE NOTRE-DAME.
Lithographie de A. Dauzats. 1846.



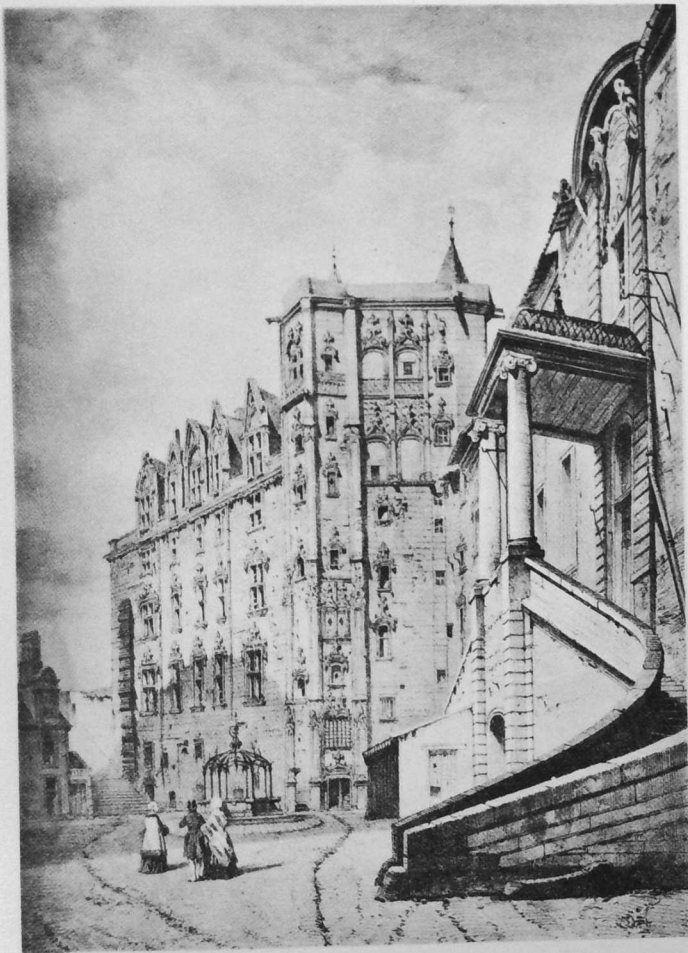
NANTES. LA PSALETTE. *Lithographie de F. Benoist.*



NANTES. RUE DE LA POISSONNERIE. *Lithographie d'Eugène Cicéri.*



CHARETTE. *Lithographie d'Engelmann, d'après le tableau de P. Guérin.*



NANTES. COUR DU CHATEAU. *Lithographie de A. Dauzats. 1845.*



LA DUCHESSE DE BERRY « MARIE-CAROLINE EN VENDÉE ».
Lithographie de Fonrouge. 1833.